

SAGESSE POPULAIRE

Notions communes concernant la Condition Humaine, les Relations Sociales, groupées sous formes d'adages, expressions courantes et anecdotes

Première Série :

- La Parole
- L'Amitié
- Reconnaissance et Ingratitude
- Le Travail
- La Liberté Humaine
- La Mort

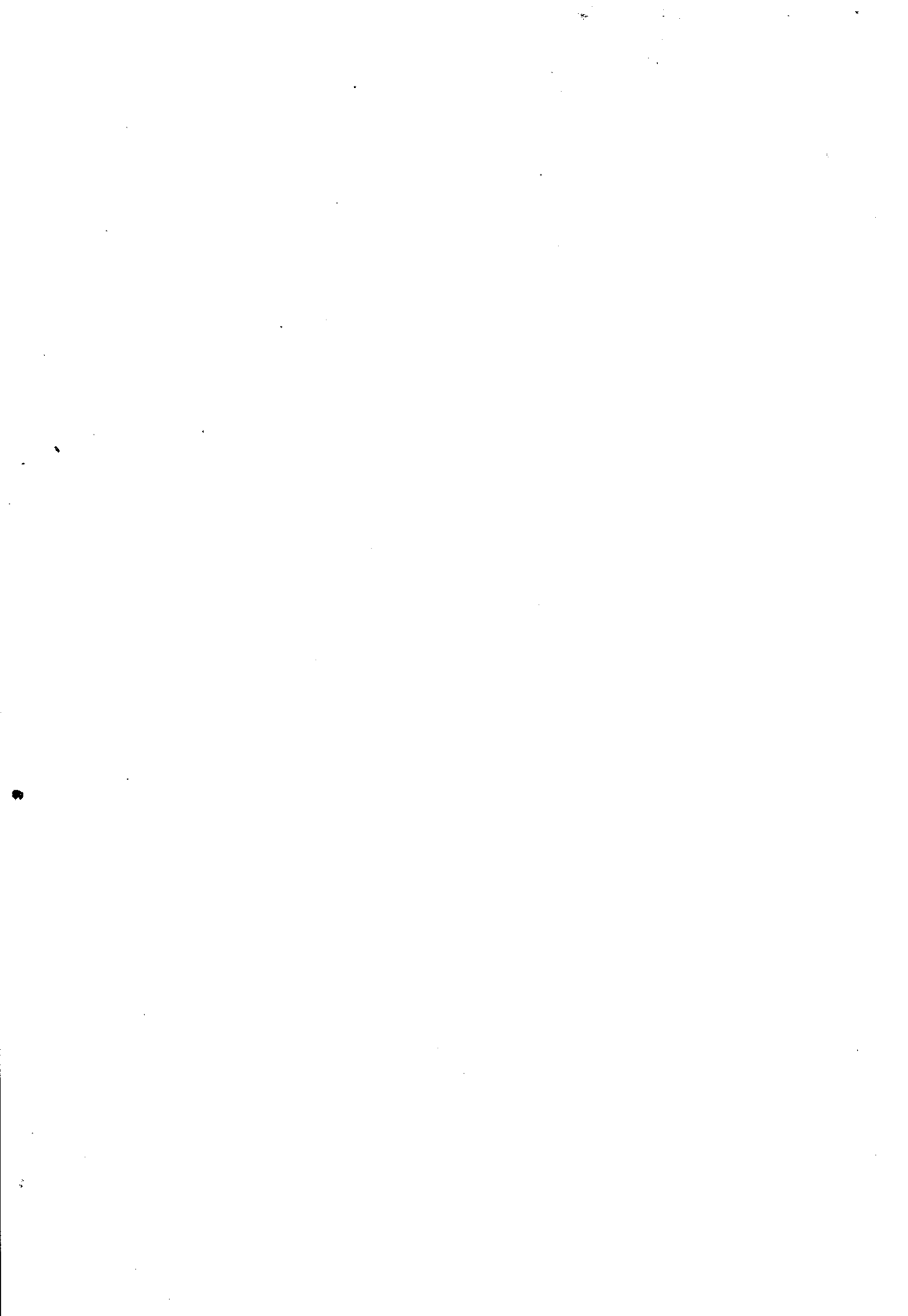
Ouvrage numérisé par
l'équipe de

ayamun.com

Août 2015



LA PAROLE



D ils- i w i ð- yebbin lada : buddy-as essif a t yegzem.

Kul-ci yehwaj lehdada ; yelha leqder ger-medden.

Win ur neyri di-lmuarifa, regglen fell-as yehbiben.

C'est la langue qui est la cause de tout mon mal : je voudrais une épée pour la couper.

Toute chose doit être limitée et il convient de se respecter mutuellement.

Qui n'a pas appris les bonnes manières voit ses amis fuir loin de lui.

La langue : le meilleur et le pire.

Bu-cemran yeby^a adizer emmi-s ma yessen eny ur yes-
sin ara. Yefka-t eyr-essuq, yenna-yas :

— Ayen yelhan a yi-t-idd-awid.

Iruh iqelleb di-ssuq : ac^u ara z-ð yawi bbayen yel-
han i-baba-s? Yebbi-yaz-ð ilsawen.

Snat ledwar ney tlata, yenna-yas :

— A ð-sewwqed, a yi dd-awid ayen yelland iri-t di-
ssuq.

Iṛuḥ, yufa day-enni d ilsawn i ḍ-yeḅḅi : yeççur-ed tacekkart ggilsawen. Tameddit, yenna-yas baba-s :

— Acu-yeff akkagi ? Ceggsey-k a yi-dd-awid ayen yelhan, teḅḅid-iyi-dd ilsawen ; ceggsey-k a yi-dd-awid ayn en-dir, teḅḅid-iyi-dd ilsawen. Tur^a in-iyi-dd acu d el-meena-s.

Yenna-yas emmi-s :

— Walay ayen yelhan itekk-ed segg-iles, ayn en-dir itekk-ed segg-iles : kull-ec segg-ils i dd-iteffey, yelha ney diri-t.

Bou-Amrane voulut se rendre compte si son fils était intelligent ou non. Il l'envoya au marché :

— Apporte-moi, lui dit-il, ce qu'il y a de mieux.

Le fils partit, chercha soigneusement et rapporta des langues.

Deux ou trois semaines après, Bou-Amrane dit à son fils :

— Va au marché et rapporte-moi ce que tu trouveras de plus mauvais.

Il y alla et rapporta des langues : il en avait chargé un plein sac.

Le soir venu, son père lui demanda :

— Pourquoi as-tu agi ainsi ? Je t'ai envoyé me chercher ce qu'il y avait de meilleur : tu m'as apporté des langues ; je t'ai ensuite demandé de m'apporter ce qu'il y avait de plus mauvais : c'est encore des langues que tu rapportes ! Dis-moi donc pourquoi.

— C'est que, répondit son fils, j'ai constaté que tout le bien vient de la parole, tout le mal également : tout provient de la langue, le bon et le mauvais.

(Tililit / At-Mangellat)

Prestige de la parole.

Premier moyen de relations:

Imi yeqqnen elHenni Ur iqețtu Hetta-ci.

La bouche fermée (comme l a main liée d e bandelettes quand on applique) le henné N'obtiendra rien.

Les gens en désaccord ne se parlent plus, ur țtemlacin ara :

Wa ur inetteq yer-wa : Amm-emcic d-nyerda.

Ils ne se parlent pas : c'est comme entre chat et rat.

Celui qui s'en sert habilement, bu-yiles, avec a r t, lehduř-is yesca sserr, est particulièrement apprécié:

Ellsan yeyleb leqlam, la parole vaut l a plume, (emprunt arabe).

Bu-yiles, meddn ak ines (ou: tajmilt-ines)! L'homme qui sait parler a tout le monde pour lui, (ou: quelle chance il a!)

Win yessan aqemmac, ħir ġġelriq uzemmur.

Savoir parler est plus utile que d e posséder un bois d'oliviers. (Ighil-Ali).

On apprécie plus que tout la courtoisie des paroles:

FK-iyi-dd ils-ik : ur ezriř aca yellan degg-ul-ik.

Parle-moi poliment: peu m'importe ce que tu penses de moi.

S-yils azidan I tetten meddn ayen yelhan.

C'est avec une langue douce que l'on mange ce qui est bon.

Ils azidan itegg abrid di-lebhuṛ. Une langue douce se fait un chemin dans la mer.

Ils azidan itetteḍ tasedda. Une langue douce tire du lait à une lionne :

Tella yiwet tmettut tejwej, tessa tamyaṛt; yeff-akken thedder fell-as teslit-enni, tamyaṛt-enni teyli-d teḥḥblilih. Ššbeḥ meddi d amenmy. Tekker truḥ s amyaṛt azemni teslit-enni, tenna-yas :

— A bab^a amyaṛt azemni, seiṛ tamyaṛt tewweṛ : tura nekk id-es kull ass d awal.

Inetq-ed wemyaṛt azemni, yenna-yas :

— A yelli, ruḥ yel-lyaba mudeḥ leflani, a n-tafed tizemt : awi-yi-dd ayefki-s ; uyal-d, am efkey eddw^a i-wakkn ur tetnayemt ara kemm ettemyaṛt-im.

Tameddit, tuyaḥ s aḥḥam-is, ar tetḥemmim ansⁱ ara tekk i-tizemt. Teddem tezl^a aqelwad, teççur taqecwalt ḥḥeksum tteflujt, truḥ.

Tebbeḍ yel-lyaba, tesres taqecwalt ḥḥeksum, truḥ teqqim-az-d em-beḥeid. Almi ḍ-ruḥ tizemt teçç^a aksum, truḥ. Tameḥḥut tuyaḥ s aḥḥam.

Azekka-nni day-en, tebbi-d taqecwalt ḥḥeksum. Tizemt tebbḍ-ed, teena taqecwalt ḥḥeksum, la iteḥḥ. Tameḥḥut tesself-as i-weerur-is : tizemt tezher, tenquqel yak eddunnit. Akken tfukk, teḥḥf abrid-is ; tameḥḥut teb-

Yeḡbel. Asmi yebbeḡ elweḡt atteddu t̄islit, ruḡen-d̄ bb̄in-d̄. Taḡcict tameȳbunt, ka tella t̄amehbult, truḡ al lqer̄n en-ddunnit.

Sebe eyyam imezwura, ur t̄heddmara cc̄yel : ur as t̄a-
Kn ara lqut. Tenna-yas t̄jart̄t̄-is :

— A yelli, ma tebyid̄ ateḡḡed̄ elqut, eḡdem ecc̄yel.
Di-ddunnit-agi, win ur n̄heddm ara ur iteḡḡt̄t̄ ara !

Taḡcict, seḡḡ-ass-en, t̄heddem ecc̄yel, yernu twala
ka bb̄in ya yilin degḡḡ-ehḡam iḡheddem ecc̄yel, ma ulac ur
iteḡḡt̄t̄ ara.

Asmi yebbeḡ useḡḡas, iruḡ baba-s a t̄t̄-idd iḡer̄. Yeb-
beḡ yeḡ-din tameddit̄ bb̄ass : yufa-n haca yelli-s degḡḡ-
ehḡam, la teḡnawal imensi. Akken myesteḡsan, yak̄ eḡ-
han-d̄ ur ten yuy wara, tenna-yas yelli-s :

— A baba, uḡady ur t̄teḡḡt̄t̄ ara^a imensi, eela-ḡater,
ḡi-tmurt-agi, win ur en̄heddm ara^a ur iteḡḡt̄t̄ ara : eyya^a,
ak-d̄ efkey awri, atberneḡ tizukari-wakken, mi dd-^ausan
at-weḡham, ak-idd afen t̄heddmeḡ ecc̄yel, ak semnden at-
teḡḡed̄ elqut.

Yenna-yas :

— Awi-dd, a yelli !

S-usebda dd-^ausan at-leḡla, ufan-t-^aid̄ yebren agem-
mun annect-ila-t. Msalamen yid-es, ennan-as :

— Ay-aḡeḡḡal, tusid̄-eḡ kan teeniḡ ecc̄yel ?

Yenna-yas :

— Ay-aḡbib, tenna-yi yelli : tamurt-agi, win ur en-
heddm ara^a ur iteḡḡt̄t̄ ara. Yenna-yas :

— D eḡseḡḡi : akk^a i d̄ elqanun-enney ; lameena keḡḡ
daḡeḡḡal : ikubr-ik elhal : ilaq ur t̄heddmeḡ ara.

Celui qui ne travaille pas ne mange pas...

Un homme avait une fille. Par la façon dont il l'éleva, il en fit une bonne à rien. Quand elle eut grandi, il fit la connaissance d'un homme d'un pays fort éloigné et ils devinrent très bons amis.

Un jour, cet homme, désireux de s'allier avec lui, vint le trouver :

— Ami, dit-il, donne-moi ta fille.

— Volontiers, répondit-il, mais j'y mets une condition : c'est qu'elle ne travaillera pas.

L'autre accepta. Lorsque vint le jour du mariage, on vint la chercher. La malheureuse, gâtée comme elle avait été, partit pour le bout du monde.

Les sept premiers jours, elle ne travailla pas, mais on ne lui donna rien à manger. Sa voisine lui dit :

— Ma fille, si tu veux manger, travaille : ici-bas qui ne travaille pas ne mange pas.

A partir de ce jour, la jeune femme se mit au travail ; du reste, elle avait remarqué que tous les membres de la famille devaient travailler, sinon ils n'avaient rien à manger.

Au bout de l'an, son père alla la voir. Il arriva le soir et ne trouva à la maison que sa fille, occupée à préparer le souper. Après s'être mutuellement demandé de leurs nouvelles, la fille dit à son père :

— Père, je crains que l'on ne te donne pas à manger, car, dans ce pays, qui ne travaille pas ne mange pas. Je vais te donner de l'alfa : tu le rouleras en cordelettes et ainsi, quand les gens de la maison rentreront, ils te trouveront occupé et te feront manger.

— Donne, ma fille, lui dit-il.

Lorsque les gens revinrent des champs, ils le trouvèrent devant un énorme tas de cordes qu'il avait roulées. Ils se saluèrent :

— Oh ! beau père, lui dit-on, à peine arrivé, déjà au travail ?

— Mon ami, répondit-il, ma fille m'a dit : ici, celui qui ne travaille pas ne mange pas.

tu verras que vous finirez par pouvoir vivre ensemble.

La femme s'en alla: elle fit preuve d'aménité à l'égard de sa belle-mère: leurs disputes prirent fin à partir de ce jour-là.

(Tililit / At-Mangellat)

Dangers de la parole.

Iles yethawal-itent, aqerra yettay-itent.

La langue exagère: c'est la tête qui subit les conséquences.

Le bavard :

Ttaqa bbawal, amm-ectal. L'abondance de paroles est semblable à un ver malfaisant.

Win yessuggutn awal,

di-deewessu ig-eṭṭawal, (ou: di-
Ihemm....) Qui parle trop fait une mauvaise cuisine.

Awal, ma wezzil, yefra,

Ma yezzil, a ḍ-yarew kra.

Un discours bref, tout s'arrange: avec des longueurs, tout se complique.

Iles yetteblulusen

yetsewwiq eg³-nejme-ennsen.

La langue qui ne sait pas se retenir ne peut plus rattraper ce qu'elle a dit.

Imi yeflan deg-dis

eḡḡjen lehdur-is.

L a bouche

trop ouverte, (littér. : percée sur le côté), ses paroles ne peuvent être raisonnables, (sont tordues).

Taslaṭ en-tejmaṣt ula i ḡ-efk¹ ara. (Les séances sur les dalles de la tajmaṣt n'enrichissent pas.)

Win yeṭyimin di-tejmaṣt, imi-s ḡajemmaṣt. Celui qui s'attarde à la tajmaṣt a (bientôt) une bouche qui ressemble à un filet à fourrage : (il s'expose à parler de tout et de rien).

Le m a l o t r u, qui manque de la courtoisie élémentaire, perdra tous ses amis :

Qeḡran ma yezwar s imi,
Tamment, ma teḡra, i-wumi ?

Si la parole méchante est sortie la première, à quoi bon, ensuite, une parole douce ?

Lejruḡ teqqden, hellun, ṣeffun eḡlaṣ,
Yir-wal yeqqaz irennu, ihebbu lehṣaṣ.

Les blessures se soignent : elles guérissent, il n'en reste plus trace ; une parole mauvaise pénètre de plus en plus : e l l e ne cherche que le mal :

Ulaḡ ig-weṣren di-ddunnit am yir awal. Yiwen wass, yufa yizem yiwet teqcict di-lehla, yebbi-t ṣaḡḡam-is, ibedd yides, irebba-t. Armi d asmi meḡḡret, teffy-ed ṡameṡṡut, ulaḡ ig-zeynen am neṡṡat. Yuyal, segm¹ i t teṣjeb, yesnefk-it, yerra-t ṡameṡṡut-is.

Yibbass, teffy athewweṣ, temlal ttilawin-enniden :

steqsant-eṭ eff-ergaz-is : tenna-yasent :

— Ulaç wⁱ i tyifen yur-i : lḥir-is fell-i meḍqer ; lameen^a, a yessetma, kra ttikelt edg ara dd-iqerreb yur-i, d elmut : yeṭfuhu nnefs-is am eljifa.

Yuy elḥal neṭṭa la yeṭḥessis, yella ttama-t sent, yeffer deḡ-madaḡ : kra nmeslayent, kra tenna tmeṭṭut-is, ff-umezzuḡ-is.

Tameddit ḥḥass, akkn id-yennejmas s aḥḥam, yemmey^o-ben maççi d ekra. Testeqsa-t tmeṭṭut-is ad as yinⁱ a-cu t yuyen : yenṭeq, yenna-yas :

— Aḥ taqabact-agi, wt-iyi yi-ss !

Abrid amezwaru, tugi ; tuyal, seḡmⁱ i t twala yerfa, yeggull, tewt-it. Feggeḡnidammen em-bessid. Yeqqimaggur ur yekkir. Asmi yeḥla, iluça tametṭut-is, yenna-yas :

— Ljerḥ en-tyita ihellu, ma dwin bbul iremmu : tura rregmat iyi tregmeḡ z-dat tilawin, d ayn ur yeṭṭawⁱ ara bnadem alamma yemmut.

La pire des choses en ce monde, c'est u n e parole méchante.

Un jour, un lion trouva une jeune fille dans un lieu solitaire. Il l'amena chez lui, s'occupa d'elle, veilla à son éducation jusqu'à ce que, quand elle eut grandi, elle devint la plus jolie des femmes. Comme elle lui plaisait, il en fit son épouse.

Un jour, elle sortit. Elle rencontra d'autres femmes qui l'interrogèrent sur son mari :

— Il est pour moi la perle des maris ; cependant, mes amies, quand il m'approche, c'est une épreuve mortelle : son haleine empeste comme un cadavre.

Or, il se trouva que le lion était tout près et écoutait, caché dans le fourré. L a conversation d e s

femmes, tout ce qu'avait dit son épouse lui étaient parvenus.

Ce soir-là, quand il rentra chez lui, il était tout triste. Sa femme lui demanda ce qu'il avait. Il lui répondit :

— Prends cette hache et frappe-moi.

Tout d'abord, elle refusa. Mais, comme elle voyait qu'il se fâchait et l'adjurait par serments, elle le frappa. Le sang gicla en longs (ruissellements). Le lion resta étendu pendant un mois. Une fois guéri, il l'appela et lui dit :

— Les blessures causées par les coups guérissent, mais celles du cœur ne font qu'empirer : les paroles injurieuses que tu as dites sur mon compte devant les autres femmes, jamais un homme ne les pourrait supporter sans qu'il en meure.

(Université d'Alger, RECUEIL DE COMPOSITIONS,
édit. 1913, p. 111 : La femme et le Lion)

L'hypocrite : langue douce, cœur mauvais :

Ils-is d lehrir, ul-is d eddkir. Sa langue est (douce
ce comme la) soie;
son cœur est (de) l'acier.

Ils uhdiq, ul uhriq. Langue (trop) courttois, cœur
pervers, (brûlant).

Yess^a ils ahlawan, ma d ul-is d aquran.

Il a une langue douce, mais un cœur
sec, (dur).

Lleh, Lleh degg-iles, ajenwi deg²-fus-ines.

Le nom de Dieu sur la langue, le peignard dans la
main.

Iles meq̄q̄er, afus yeqqur. La langue e s t longue, la main peu généreuse, (sèche, ankylosée).

Ul azedgan, ils azidan, d elhaja yuqan ;

Ul aberkan, ils aqeshian, d elhaja yeqwan.

Un cœur bon, une langue douce, ce sont choses bien rares ; un cœur méchant, une langue piquante, choses fréquentes.

La mauvaise langue du m é d i s a n t, win ð-yeṭṭa-
win seḡḡ-a yer-wa,
comme la femme qui monte le métier à
tisser, amzun igr azeṭṭa :

Yella yibbass yiwen wergaz la yleḥḥu yer-wemyar a-
zemni. Yufa-n yiwen wergaz degḡ-ebrid la yeṭṭidi. Yenna-
yas :

— Ay-ameddakel, llebsa-yagi la teṭṭidi, d keçç i
ṭ icerrgen eny ala? Yenna-yas :

— Ala, maççi d nekk : d medden.

Ikemml abrid-is, yufa-n wayeḡ la yeççerrig : yenna-
yas :

— Ay-ameddakel, llebsa-yagi teççerriged, d keçç a-
ra ṭ iḥiden eny ala? Yenna-yas :

— Ala, nekk ççerrigeḡ, medden ṭ iḥidin.

Yebbeḡ s amyār azemni, yeḥka-yas ayen yezra degḡ-
ebrid. Yenna-yas :

— A mmi, win yeççerrigen ur yeṭṭidi, d win yeṭṭa-
win seḡḡ-a yer-wa, itgg amennuy ger-medden ; win yeṭṭi-
din ur yeççerrig, d win itezzun elhawa ger medden, u r

ur iheddɣ af-yiwn ayn en-dir, kac^a ayen yelhan.

Un homme allait, un jour, consulter un vieux sage. En chemin, il rencontra un individu occupé à (re)coudre :

— Hé! l'ami, lui dit-il, cet habit que tu raccommodes, est-ce donc toi qui l'as déchiré?

— Non, répondit-il: ce n'est pas moi, mais d'autres.

Poursuivant sa route, il rencontra un autre homme qui, lui, déchirait :

— Hé! l'ami, lui demanda-t-il, ce t'habit que tu déchires, est-ce toi qui le raccommoderas?

— Non, répondit l'homme: moi, je déchire: à d'autres de raccommoder.

Il arriva chez le vieux sage et lui raconta ce qu'il avait vu en chemin :

— Mon fils, lui dit-il, l'homme qui déchire sans raccommoder, c'est le diffamateur qui sème partout la discorde; celui qui raccommode mais ne déchire pas, c'est celui qui cherche à implanter la fraternité entre les hommes: de personne il ne dit de mal, mais il parle de tous en bien.

Ttira bbezger, d acciwn-is,

Ttira n-etmejtut d ils-is.

Ce qui perd le bœuf, ce sont ses
cornes;
ce qui perd la femme, c'est sa langue:

Hekkun-d ef-zik, asmi llan elhiwan etmeslayen, tef-
fey yelli-s en-Sidn^a Adem ar tetnadi di-tefsut di-lmelk
em-baba-s. Tamejtut-agi tella s-wergaz-is.

Armi tebbeq er-yiwen wemkan, twali ttama ggiwet tqa-
lact talafsa tekmeç iman-is, teggumma^a attembiwel segg^a.

egris. Tenṭeq yur-es, tenna-yas :

— Acu kem yuyn akka, armi tenṭeq ak iman-im ak-ken ?

Tenna-yaz-ḍ :

— A lalla, d asemmiḍ iyi-gan akka.

Tedda yur-es, teddm-iḥ-id, tessay-as timess. Armi dd-uki, yekks-as usemmiḍ, tebd^a imir-n amizzed, ttikli armi d amruj-is, tuyaḥ tezzi-ḍ r-etmeḥḥut-enni, tenna-yas :

— In-iyi d acu l-lhiḥ ara m errey ?

Tenna-yas :

— Tezriḍ taheḥranit edg elliy yer-wergaz : tur^a ur yelli lhemm iyelben win iheddem fell-i wergaz.

Tenna-yas etlafsa :

— D aya kan ? Eknu-ḍ yur-i, tessufyed ils-im.

Akken tekna tmeḥḥut, ḥsuḍ-as etlafsa-nni deg-mi-s, tenna-yas :

— Ruḥ, efkiy-am tikhiḥci d-essemm-iw.

D a ymi qqaḥen di-lentel : iles n-etmeḥḥut iteqqs amm-in n-etlafsa.

On raconte qu'autrefois, au temps où les animaux parlaient, la fille d'Adam sortit se promener au printemps dans le jardin de son père. Elle était mariée.

Arrivée près d'un certain endroit, elle vit près d'un buisson une vipère enroulée sur elle-même et incapable de remuer, engourdie qu'elle était par le froid. Elle lui demanda :

— Qu'as-tu donc pour rester ainsi enroulée ?

La vipère répondit :

— Madame, c'est le froid qui m'y oblige.

Elle alla vers elle, la prit, lui alluma du feu. La vipère, sortie de son engourdissement, commença à se dérouler et à se diriger vers son trou; toutefois, se tournant vers la femme, elle lui dit:

— Dis-moi quel service je pourrais te rendre en reconnaissance.

— Tu connais, répondit-elle, le mépris dans lequel me tient mon mari: c'est lui qui me fait le plus souffrir.

— Ce n'est que cela? demanda la vipère: penche-toi vers moi et sors ta langue.

La femme se pencha: la vipère lui souffla dans la bouche et dit:

— Va: je te donne ma ruse et mon venin.

C'est pourquoi l'on dit: la langue de la femme mord comme vipère.

Du bon usage de la parole.

Ils ur yese¹ ara^a iyés, la langue n'a pas d'os: elle s'agite donc plus facilement: il faut savoir la gouverner:

Savoir discerner le sujet d'une conversation et réfléchir avant de parler:

Nekni nhedder f-ennger, netta yeqqar: Ac-hal à-yejja?

Nous sommes en train de dire qu'un tel est mort sans enfants et il demande: Combien en a-t-il laissé?

Amm-in icejihen i-wderyal, (je parle pour rien) comme celui qui danserait pour un aveugle.

A win yessan aacenqiq amm-in bbelyem: ameslay ur t nejjib ara^a, a t yerr, puissions-nous avoir un cou long

comme celui du chameau : la parole qui ne nous plaît pas, nous aurions le temps de la renvoyer en arrière.

D i s c r é t i o n :

Il en faut même à l'intérieur de la famille :

Lhedra n-~~etsumta~~ tetṭay azar, ce que l'on dit (à sa
femme) sur l'oreiller prend racine, (se
répète).

Ayen heddren ibuqalen, ṭṭalsent-eṭ etbuqalin, ce que
disent les grands pots, les petits le
répètent.

Courtoisie et aménité :

Ṣbah-elḥir itekks acuffu,
Leesslama itekkes seggu.

Bonjour ôte boudarie;
Bienvenue ôte fatigue.

Acimⁱ aa s iniy ala,
Imⁱ ih, d ayen, yella?

Pourquoi dire non (e t contris-
ter) alors que l'on peut dire sim-
plement oui (et faire plaisir)?

Fidélité aux engagements même téméraires :

Ṭṭif erṭay amcum wal^a aneqleb bbawal, mieux vaut une
mauvaise décision que de reve-
nir sur la parole donnée.

Lmal yeṭwaṭṭaf deg²-mezṣuy, elṣebd degg-iles, le bé-
tail est attrapé par l'oreille,
l'homme par sa langue.

Prix du silence :

Awal yeffyen deg-mi-k d aḥsim-ik,

Awal yeqqimen degg-ul-ik d aḥdim-ik.

La parole sortie de ta bouche est un adversaire; celle que tu gardes ne peut que te servir.

Tasusmi teyleb tamussni. Silence passe science.

Imⁱ izemmemen lemer t ekcimen yizan, une bouche fermée, les mouches n'y entrent pas.

Iles wezzilen lemer t yezzint tuymas, si la langue n'est pas trop longue, les dents ne la mordent pas.

V é r i t é e t m e n s o n g e .

Awah! a tidet^u yeşfan, itekksen degg-ul urfan!

Yif esserr tiserfin, wa l^a aqeffu d-ikufan.

O vérité sans mélange, qui enlèves la colère du cœur!

Une honorable pauvreté vaut mieux que des silos, une resserre à provisions, des jarres à vivres.

CCiṭan di-ljemmet ig-ezdey,

Yeskiddib almi ḥ-id yeffey.

Satan habitait le Paradis, mais il a

tant menti qu'il en a été chassé.

Ṭṭif tidetṭ yesseḡrahen

Wa la lekdeb yesseḡrahen. Mieux vaut la vérité qui
peine que le mensonge qui réjouit.

Ahlil win ur nese¹ ul yelhan :

Yeḡḡar lekdeb amm-aman ! Malheureux qui a le cœur mau-
vais : il ment comme (on boit)
de l'eau.

Lekdeb yetṭuyal ar bab-is,

Tidetṭ tetṭyimi degḡ-emkan-is. Le mensonge retombe sur
celui qui l'a dit ;
la vérité reste à sa place.

Lehdur ḡḡbin yeskiddiben, amm-umesmar di-lkayed. La pa-
role du menteur n e tient p a s
mieux qu'un clou dans du papier.

Tidetṭ tetṭruḡu abrid abrid,

Lekdeb y e ṭ m e r ḡ i d. La vérité va droit son
chemin ; le mensonge est
toujours embarrassé.

Lekdeb amm-useḡwen : cceḡ-as, adyali.

Le mensonge est comme la corde
d'alfa : donne-lui à manger, il
grandit.

Lekdeb am elkerḡms : ssers-it, adyaḡ.

Le mensonge est comme (la ra-
quette du) figuier de Barbarie : dépose-
là (à terre), elle prend racine.

Wi¹ ara k yammen, a win yeskiddiben,

Asm¹ ara tuyaled yer-tidetṭ ?

Hekkun yella di-zzman en-zik yiwn umeksa yeskiddib.

Yibbass degg-ussan er-Rebbⁱ, iruh adyeks; almi d yiw
wt en-teswiet Kan akk^a isuy :

— Ernut kra^a, a lmu^mmin : ataya yizem!

Lyaci mer^ra gren-d, wa s-ugelzim, wa s-uqabac, wa
s-etme^ghielt : lha^sun-ik, emkul-yiwen d ayen yes^sea.

Almi d-ebb^oden, afen-d d lekdeb : rfan fell-as, nmu-
yen-t; lha^sun, ur s ejjin ansⁱ ara yetwat^tef.

seddan akken kra l-leewam. Ass-enni, slan-as la yet-
tsuyu, amm-ass amezwaru, yerna, s-tide^tt, iruh-ed yi-
zem. Lakin, ula d yiwen di-lyaci-nni ma^ççi yembawel:
iruh-ed yizem almi d yer-s, yeç^ç-it.

Segg^o-ass-en qqaren : Wⁱ arak yammen, a win yeskiddi-
ben asmⁱ ara tuyaleq yer-tide^tt?

Qui donc te croira, menteur,

Le jour où tu parleras sérieusement?

On raconte qu'il y avait autrefois un berger qui
mentait facilement. Un jour qu'il était allé faire
paître son troupeau, il se mit soudain à crier : Au se-
cours, bonnes gens : un lion!

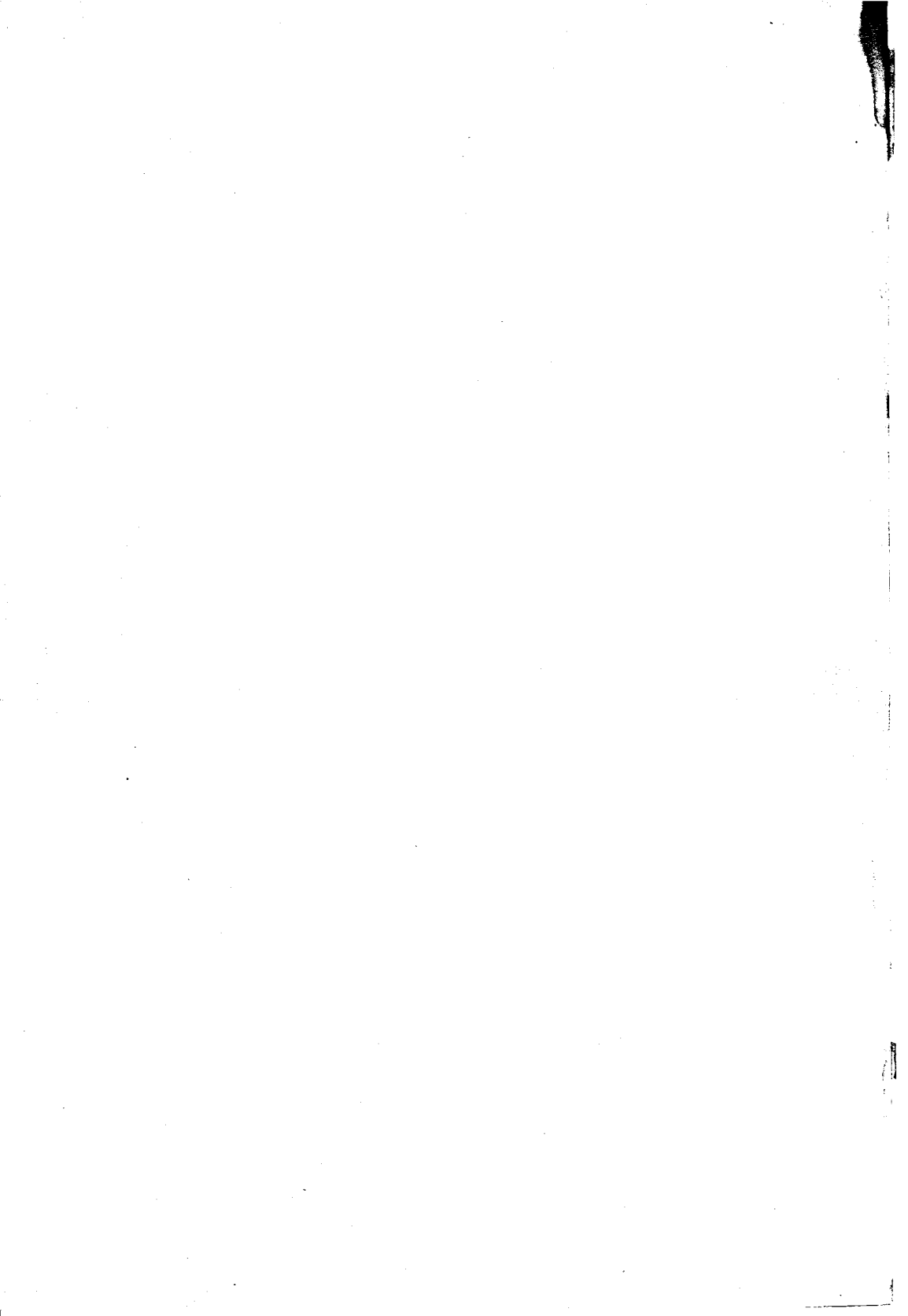
Tout le monde alors de se précipiter, qui avec une
hache, qui avec une herminette, qui avec une pioche,
qui avec un fusil, enfin, chacun avec une arme.

Quand ils furent arrivés, ils constatèrent qu'il
(n'y avait) point (de lion). Furieux, ils lui adminis-
trèrent une telle raclée qu'on aurait en vain cherché
sur lui une place indemne.

Un certain temps s'écoula. Un jour, on entendit le
berger crier comme la première fois. Pour le coup, c'é-
tait vrai : un lion était bien là. Personne ne bougea :
le lion atteignit le berger et le mangea.

Depuis ce jour, on dit : Qui te croira, menteur, le
jour où tu diras la vérité?

L'AMITIÉ



L'homme a besoin de ses semblables :

Ala Rebb¹ ig-ekfan iman-is. Il n'y a que Dieu qui se
suffise à lui-même.

Irgazen es-wiyad, Rebbi welid-es. Les hommes (subsistent) grâce à u x autres, Dieu
seul (se suffit).

Maççi yiwen wezger ig-kerrzen, meeni ttayuga. On ne la-
boure p a s avec un seul bœuf,
mais avec une paire.

Lewfeq yedmen elæezz. L'union assure la réussite.

Ttïf lekbab yellan p-Rebbi wa la tagmaç, yellan d atmaten.

Mieux vaut des amis de circonstance que les
frères fournis par la parenté.

Win ten yesean degg-edrar

Ur yettagad azayar. Celui qui a des amis dans la
montagne n'a rien à redouter dans la plaine.

Win ur nesei tarbaet

Ur yetyimi tajmaet. Celui qui n'a pas un groupe (d'amis) ne peut rester longtemps à la tadjmaït.

P r i x de l'a m i t i é :

Ma yhabb-ik uheddad, ak yesselqem ula s-uberwal. Si tu es l'ami du forgeron, il réparera (tes outils) même en utilisant un mauvais combustible.

Ma yhemml-ik bab n-etmeyra, ak yecceçç, fihel ma tes-sardeç ifassn-ik.

Si tu es l'ami de celui qui donne la fête, il te fera manger, même si tu ne t'es pas lavé les mains.

Ig-etmeççan, d ulawen.

Ce qui se mange, ce sont les cœurs.

Yella yiwen, meskin, d igellil, d abunyw, lameen^a ul-is yeşfa. Yesşa sebşa tiyetten, irkel ttimuşaf. I-kess-itent emmi-s. Neţta yekkat elhemm, yekkat-it akkn adieic elwacul-is.

Yibbass, tameddit, ata yebded yer-s elhelq yennayas :

— Ay-ameddakel, yegr-iyi-d webrid : ttameddit aya: ul^a and^a aa nsey. Ma yehda-k Rebbⁱ, ad iyi tessensed.

Winna yesked degg^o-ergaz, iwaliⁱ ala lmelf ed-lehrir i d-yelsa ; lameen^a ur tyeeqil ara d Sidi eebdelqader.

Yuyal iwujb-it :

— A wlidi, nekk d azawali f-yiman-iw : ur eseiç d

acu ara teççeḍ wa la d acu ara tesweḍ. Tura, limmer teq-sidedeḍ alebbeḍ ggehhamen yessan, a hira-ak, amm-akken ð-ebbⁱ i-yiwn essid am keçç.

Yerra-yaz-ð uberrani-yagi :

— Imi yer-dagiⁱ i-yi-dd iwelleh Rebbi, ur esaiy s a-niⁱ ara rahey. Ma d elmakla, ig-eṭmeçčan, d ulawen.

Yenna-yas ubunyiw-enni :

— Eyyay ihi : kecm-ed, mreḥiba yiss-ek !

Yekcem s aḥham adyesteefu.

Igellil-ennⁱ iruḥ yer-etmeṭṭut-is, yenna-yas :

— A tametṭut, yenna-yi : ig-eṭmeçčan, d ulawen : tura, ssufy-ed tiyeṭṭn-ennⁱ irkel, a tent ezluḥ : a s nes-sebb ulawn-emssent d imensi.

Yezla-tent, yekks-ed ulwan-emssent ; ssebban imensi. Akken yewjed, seqqan-ð, qerṛben. Yuḥal uzawali yenna-yas i-ynebgi :

— Eçç tur^a ar tterwuḍ, imi d ulawn ig-eṭmeçčan !

Aberrani-nni bbint-eṭ elwehmaṭ. Yuḥal yenna-yas :

— Annaḥ, a leflani, ur tefhimḍ a r a lmeen^a imes-layn-iw. NNiy-ak : Ig-eṭmeçčan, d ulawen, esla-ḥaṭer, mara mlilen, sedlen wulawen, elqut, sufell^a i ð-yerna.

Iwuḥb-it bab bbehham :

— Ihi nekk yilley ttiḍeṭṭ d ulawn i tebyiḍ : d aymⁱ i k etn-id nessebb. Yerna, heqq Kra ~~Ka~~-id yebbin yer-da, ma ṭalasey ula d yiwen yihaf di-lmal-agi yemze-len. Ar d amnaṣef irkel, lameen^a a tḥesrey, bniy fellas, yeḥf-udem bbergaz el-leali.

Yenna-yas uberrani-nni :

— Ur ak teḥsir ara mneyy^a imi tḥedmeḍ ak annect-a

Yeff-umessebrid ur tessint ara.

Yenna-yas winna :

— Hafid, ay-ameddakel ! Ayagi yak hedmey-t Yeff-udem er-Ṛebbi : ma d ecci, d Neṭṭ^a i t yetṭaken, d Neṭṭ^a i t itekksen.

Aberṛani-nni tbeddel eṣṣifa-s, yenna-yas :

— D nekk i d Sidi ebedelqader Eljilali : aql-iyi eennay Ṛebbi fell-ak, iqebl-iyi-dd imi yuf^aul-ik yeṣfa. Tura, kra l-lhemm tesseddaḍ yekfa yak : al^a ussan el-lealⁱ ara g-d yeḡrin.

Seḡḡ-ass-en, argaz-enmi yuḡal d asaḡi, yeḡra-yaz-d lisr ameḡran.

Il y avait un homme qui, le pauvre, n'était pas riche, était plutôt naïf, avec un cœur sans malice. Il possédait sept chèvres, (et encore) de moitié avec un autre. Son fils les faisait paître. Lui, il cultivait la misère, la misère pour faire vivre les siens.

Un jour, sur le soir, voilà qu'un homme se présenta et lui dit :

— L'ami, je ne fais que passer, mais le soir vient déjà et je ne sais où aller coucher : si tu le veux bien, héberge-moi pour la nuit.

Le pauvre vit que l'autre était vêtu d'étoffe précieuse, de soie, mais il ne reconnut point en lui Sidi Abd el-Kader Eldjilali.

Il lui répondit donc :

— Ami, personnellement, je suis pauvre. Je ne vois pas bien ce que je pourrais te donner à manger et à boire. Si tu pouvais t'adresser à quelque famille riche, cela serait préférable et conviendrait mieux à un noble de ton rang.

L'étranger repartit :

— Puisque Dieu m'a conduit ici, je n'ai pas de rai-

son d'aller chercher ailleurs. Pour ce qui est de la nourriture, ce sont les cœurs qui se mangent.

Notre simple d'esprit lui dit alors :

— Entre donc et sois le bienvenu.

Il entra pour se reposer.

Le pauvre alla dire à sa femme :

— Femme, il m'a dit : ce qui se mange, ce sont les cœurs : fais donc sortir toutes les chèvres : nous allons les tuer et nous ferons cuire les cœurs pour le souper.

Il leur coupa le cou, prit les cœurs et ils préparèrent le souper. Quand tout fut prêt, y compris le bouillon, ils se mirent à table. Le pauvre dit à son invité :

— Mange maintenant à satiété, puisque ce qui se mange, ce sont les cœurs.

Mais l'étranger ne revenait pas de sa surprise : il dit :

— Malheureux ami, tu n'as pas saisi le sens de mes paroles. Je t'ai dit : ce qui se mange, ce sont les cœurs parce que je voulais t'indiquer que si les cœurs sont heureux de se rencontrer, la nourriture n'a plus guère d'importance.

— J'avais pensé, dit le maître de maison, que tu voulais vraiment manger les cœurs : c'est pour cela que nous les avons fait cuire. Pourtant, j'en jure par Dieu qui t'a conduit chez moi, je ne possède pas en propre une seule des bêtes égorgées : je ne les possédais qu'à moitié, mais j'en accepte volontiers la perte pour l'amour d'un homme de bien tel que toi.

L'étranger lui répondit :

— Ta simplicité aura sa récompense, toi qui as fait ce sacrifice pour un voyageur que tu ne connaissais pas.

— Ah ! je t'en prie, se récria l'autre : j'ai fait tout en parfait désintéressement pour l'amour de Dieu : quand il s'agit de biens de fortune, c'est lui qui donne et qui reprend.

L'étranger, dont l'aspect avait soudain changé, dit

alors :

— Je suis Sidi Abd el-Kader Eldjilali. J'ai prié Dieu pour toi : Il a exaucé ma demande car ton cœur est sincère et sans malice. Toute la misère que tu as endurée est désormais finie : il ne te reste à vivre que d'heureux jours.

A partir de ce jour, cet homme devint riche et il vécut dans une grande aisance.

Ouaghzen, 1943

Anda yella wul, adawden idarřen. Là où se trouve l'ami
les jambes peuvent
parvenir.

CCih Muhiend w-elHussin yenna-yasn i-lehwan-is :

— Ac^u ukkud ddan idarřen ? Idarřen eddan d-wul : win ihemmel wul-ik, adazzlen yer-s idarřen-ik. A c^u ukkud ddant wallen ? Allen ddant tassa : win themmel tassa-k, adejrunt walln-ik. Ac^u ukkud ddan ifassen ? Ifassn eddan turin : win ef kɛfrent turin-ik, a ttewteɖ s-ifassn-ik.

Chikh Mohand Ou-Lhossine disait à ses confrères :

— Avec quoi les pieds marchent-ils ? Les pieds marchent avec le cœur : celui que ton cœur aime, tes jambes te conduiront à lui en courant.

Avec quoi marchent les yeux ? Les yeux marchent avec la sensibilité : celui vers qui se porte ta sensibilité, tes yeux pleureront pour lui.

Avec quoi marchent les mains ? Les mains marchent avec les poumons : celui contre qui frémissent tes poumons, tu le frappes de tes mains.

Djemâa-Saharidj, 1957

Le choix des amis.

Ne pas les multiplier sans circonspection :

Ay-ul, a k yehdu Rebbi,
Ur eṭkettir ikbiben.
Z-dat-ek heddren tidetṭ,
Z-deffir-ek cuddn-ak lekfen.
I-weɛdaw, ma d i k iwet,
I tiweṣṣan, d atmaten.

Cœur, je t'en prie, ne te fais pas de trop
nombreux amis:
Devant toi, ils disent : C'est vrai ! Par-der-
rière, ils te préparent un linceul.
Ton ennemi, s'il te frappe, ceux qui l'y ont
poussé, ce sont tes frères.

Surveiller ses fréquentations :

Ml-iyi-ḍ lehdud, ad ak-ḍ emley tilisa. Montre-moi les
limites, je t'indiquerai où sont les
bornes : (Dis-moi qui tu hantes, je te
dirai qui tu es).

Ml-iyi-ḍ w¹ i k yesseyren,
Ak iniy ma d lemeellen. Dis-moi qui t'a instruit, je
je t e dirai s i (tu peux te
croire passé) maître.

Bu-tikl¹ imeksawen aduyal d ameksa. Qui fréquente les
bergers deviendra berger.

DDu d-uḍebbal, attewteḍ eṭṭbel. Va avec le tambouri-
neur, tu joueras du tambourin.

DDu d-useedⁱ, attayd di-sseed-is ;

DDu d-wencum, attayd di-ccum-is. Fréquente un homme favorisé de Dieu, tu auras part à son bonheur; fréquente un méchant, tu prendras de sa méchanceté.

Lhëyyan (ou: lqëggad) akkn i ddukulen. Les voleurs (ou les caïds) vont ensemble:
(Qui se ressemble s'assemble).

Savoir se contenter d'égaux comme amis :

Crek ed-win tædled, maççi d win k yifen.

Associe-toi avec un égal, non avec celui qui t'est supérieur.

Ur eţsanad wⁱik yifen :

Ak yessens deg-yilifen. Ne cherche pas à imiter plus haut placé que toi: tu passerais tes nuits dans les soucis.

Choisir les gens de bien :

Win ur nenfis ar^a iman-is

Ur ineffis ar^a iħbibn-is. Celui qui ne sait pas discerner son propre intérêt ne peut pas être utile à ses amis.

Mara twaliq yiwen wergaz d elfahem, ili yid-es si-şşbeħ.

Si tu rencontres un homme sage, fréquente-le dès le matin.

Mi ddiy d-yir erfiq,

Yejja-yi degg-ir emdiq. Quand j'ai fait route avec un mauvais compagnon, il m'a abandonné au plus mauvais endroit.

Yir ebnadem amm-esyař ameswaju :

Ak-ıd yederyel eny ak yeemu. Le méchant est comme
un bout de bois tordu : i l vous rend
aveugle ou vous éborgne.

Chercher la fidélité qui donne ses preuves dans l e s
vicissitudes :

Ur tegg ara yiwen d aħbib alamma tjerřbeř. Ne te fais
de personne un ami sans l'avoir mis à
l'épreuve.

SSeaya tejjaba-dd iħbiben,

Lqella tessebead-iten. La richesse attire les amis,
La pauvreté les éloigne.

Mi trebħeř, meddn ak^ı inek ; mi trejħeř, ħedd ur k yes-
sin.

Dans la prospérité, vous avez tout le monde pour
vous ; dans le malheur, personne n e vous connaît
plus.

Di-leħwaj ig-eřban weħbib. Le (véritable) ami se révé-
le quand vous êtes dans le
besoin.

Aħbib d aħbib mi tekmer,

Maççi di-tizi l-liser. Un ami est (vraiment) un ami
quand tout va mal, non quand
tout va à souhait.

Yella yiwen, ism-is Buřsemřan, d argaz el-leali,
yese^a ařas n-ecci, ssnen-t ak^ı medden ; lameen^a ala yi-
wen weħbib ig-esea.

Yesea đay-en yiw n emmi-s, d ilemři ; neřř^a, ařas ggeħ-
bibn igg-ewqem : yesea meyya.

Yibbass, yenna-yas i-baba-s :

— A baba, keçç meççreç, řcabeç, alayiwen wehibib i tesseid : acimⁱ akka ? Muql-eç yur-i : nekk aql-iyi mezziyey, seiç yagi meyya yehibiben : ařelli ead asmⁱ ara^a im-yureç am keçç !

Yenna-yas baba-s :

— A mmi, nekk, řas eseiç yiwen wehibib kan, lameena d ahibib ebbul : zemrey adeřtekkley fell-as : jerrbey-t yagi : adyemmet, adineç fell-i ; wanag ihibibn-ik keççini, d ihibiben el-lekdeb, ukelleř : řuřen-d kan yur-ek imⁱ ufan ac^u ara ççen.

Yerra-yas emmi-s :

— Ah, a baba, ur tessinř ara^a ihibibn-iw : ayn iyihwan a řhedmen.

Yekker yenna-yas baba-s :

— Eyy^a ihi, a ten njerřeb, a ma d ihibibn-ik ama d wagⁱ-inu.

Řuřen ssalin elfetk deçç-ehřam, zlanikerri, zzen-t ez-dat-elfetk-enni, slesn-as abernus. Yuřal Bu-çemran yenna-yas i-mmi-s :

— Řuř tura ceggee s ihibibn-ik, in-asen : Aql-aç nenya argaz deçç-ehřam-enney : adiban d ac^u aa dd-inin.

Iceggem mmi-s em-Bu-çemran s ihibibn-is : ar ř-eřruhun yiwen yiwen. Mi ř-ebbden s ařřam, ad asmⁱ inin : Acimⁱ akka řceggem yur-ney ?

Dy^a, a tnawin řel-řfetk-enni d-wergaz-enni yezzen di-lqaç. Imir-n, a snⁱ inin :

— Aql-aç neny^a argaz !

Widak, imir-en, kksen tacacit-emsen, a snⁱ inin :

— A Ken yecfu Rabbi, ieffi-yay : ula yiwen nehdem ara.

Dy^a a dd-uyalen s ihhamn-ennsen. Armi fukken yelibi-bn-enni, yenna-yas Bu-εemran i-mmi-s :

— I-tura, fukken yelbibn-ik ney ma-zal ?

Yenna-yas emmi-s :

— Fukken tura^a, a baba.

Yuyal yenna-yas baba-s :

— Twalaq, a mmi, amk i llan yelbibn-ik ? Arju tura^a atwaliq ahbib-iw mara d-yawed.

Iceggee yer-s Bu-εemran : iruh-ed winna. Akken d-yeb-beq s ahham, yesteqsi-ten acu yedran. Mlan-as taqsiq yedran yid-sen :

— Leeca fetken yemkerden yur-ney : ikecm-ed yiwen, nenyat : atan yer-k wanda yezzel.

Imir-en kan, yesnesr-ed welbib-emi tameghelt yellan yef-tayett-is, iwet imkerq-enni s-sin lewjuh, yenna-yasen :

— Kenwi tenyam, nekk adeellqey.

Imir-en, yenna-yas Bu-εemran i-mmi-s :

— Twalaq tura : akk^a ay d ihbiben : maççⁱ am-yelibi-bn-ik d-yebbi kan etmes ! Tura, ss-ya d asawn ur tlew-qim ar^a ahbib alamma tjerqbet di-tizi n-eddiq !

Uyalen kkesn-as abernus i-ykerri-nni. Yenna-yas Bu-εemran i-welbib-is :

— Muqel tura : maççi d argaz ay nenyat, lameena d ikerrⁱ i nezla. Byiy kan adyissin emmi amk ara yewqem d ahbib, ur yesduqqut ara day-n atas ggebibn ur nem-ein ara. Tura, w-elLeh, ma tuyaleq s ahham-ik alamma

nfukk es-wuçç¹ ikerri-yagi!

Il y avait un homme appelé Bou-Amrane. C'était un homme de bien, riche à souhait et honorablement connu de tous. Cependant, il n'avait qu'un seul ami.

Il avait également un fils, encore jeune : lui, il avait de nombreux amis : une centaine.

Un jour, il dit à son père :

— Père, tu es âgé, tes cheveux ont blanchi et, pourtant, tu n'as qu'un seul ami. Moi, regarde : je suis encore tout jeune et j'ai déjà une centaine d'amis : que sera-ce quand je serai aussi vieux que toi !

Son père lui répondit :

— Mon fils, bien sûr, je n'ai qu'un ami, mais c'en est un vrai. Je peux compter sur lui : je le sais d'expérience : il mourra ou tuera pour moi si besoin est. Quant à tes amis à toi, ce sont de faux amis, de beaux farceurs ! Ils ne viennent chez toi que parce qu'ils trouvent à manger.

Le fils riposta :

— Comment, père ? tu ne connais pas mes amis : ils feraient n'importe quoi pour me faire plaisir.

Son père lui dit alors :

— Eh bien, mettons nos amis à l'épreuve, aussi bien les tiens que le mien.

Ils se mirent à percer une ouverture dans le mur de la maison, puis, ayant égorgé un mouton, ils l'étendirent devant ce trou après l'avoir couvert d'un burnous. Bou-Amrane dit alors à son fils :

— Envoie maintenant chercher tes amis et fais leur dire : Nous venons de tuer un homme chez nous : nous verrons ce qu'ils diront.

Le fils envoya chercher ses amis qui arrivèrent l'un après l'autre. En entrant, ils demandaient : Pourquoi nous avez-vous envoyé chercher ?

On les conduisait alors au trou dans le mur, (on leur montrait) l'homme étendu par terre et on leur disait :

— Nous avons tué un homme !

Alors, ôtant leurs chéchias (pour signifier qu'ils dégageaient leur responsabilité) :

— Que Dieu vous pardonne, disaient-ils : pour nous, nous n'y pouvons rien.

Et ils repartaient chez eux. Lorsqu'il n'en resta plus, Bou-Amrane dit à son fils :

— Alors, sont-ce là tous tes amis ou en reste-t-il encore ?

— Il n'y en a plus, père, répondit-il.

Le père dit alors :

— Tu vois, fils, ce que valent tes amis ? Attends maintenant de voir ce que fera le mien quand il viendra.

Bou-Amrane l'envoya chercher : il vint. A peine arrivé chez eux, il s'enquit de ce qui avait pu se produire. On le mit au courant :

— Hier soir, des voleurs ont essayé de s'introduire chez nous en perçant notre mur. L'un d'eux a réussi à pénétrer : nous l'avons abattu : voici où il est étendu.

Sur le champ, il saisit le fusil qui pendait à son épaule et en tira deux coups sur le "voleur", en disant :

— Vous l'avez tué : j'assume la vengeance.

Alors, Bou-Amrane dit à son fils :

— Tu vois maintenant comment sont les vrais amis ? Les tiens, c'est l'intérêt qui les attire. Désormais, n'en prends aucun avant de l'avoir éprouvé dans l'adversité.

Otant alors le burnous qui couvrait le mouton, Bou-Amrane dit à son ami :

— Regarde maintenant : ce n'est pas un homme que nous avons tué mais un mouton que nous avons égorgé. J'ai seulement voulu que mon fils apprenne à choisir ses amis, à ne pas les multiplier sans discernement. Et maintenant, je le jure, tu ne retourneras pas chez toi avant que nous n'ayons mangé ce mouton.

Ouaghzen, 1943

Comment entretenir l'amitié :

Ahbib am lehrir : Hadr-it ammar adyames. Un ami, c'est comme (un tissu de) soie : il faut en prendre soin pour lui garder son éclat.

Ayn idergen ef-tiḡ yedreg ula ff-ul. Ce qui est dissimulé aux yeux est aussi caché pour le cœur : (s e perdre de vue entre amis équivaut vite à s'ignorer).

Ma zid wehbib-ik am tamment, yurk a tteççeḡ irkel. Si ton ami est aussi bon que du miel, prends garde de ne pas le manger **tout entier** (du premier coup) : (Ne pas abuser de ses bontés).

Mi tḡemyekafen yeḡbiben,

Armi yella kra degg-ulawen. Si des amis divulguent les secrets les uns des autres, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas entre eux.

Bnadem iweḡren,

Un mauvais caractère,

ḡbaadn-as medden.

Tout le monde le fuit :

Yella wewtul yaḡketterbaet-is ddukeln akken. Inisi yettabae-iten ez-deffir. Mi g-gerreb yer-sen, iteqqs-iten s-etsennanin-is : ss-ya w-ess-ya, regglenfell-as. Inisi yeççeḡ. Yenna-yasn i-yewtal :

— Acimi tregglen fell-i, tejjam-iyi wehd-i ?

NNan-as :

— Ula^a amk ara neddu yid-ek : mi g-gerreb yer-ney,

ad ay teqqseq : treggiq-ay gar-aney : nekni, ur enteddu
ara yid-ek!

Il y avait un lapin et sa bande qui allaient de compagnie. Le hérisson les suivait par-derrière, (mais), quand il s'approchait d'eux, il les piquait de ses épines. De toutes parts, on le fuyait. Vexé, il demanda aux lapins :

— Pourquoi me fuir ainsi et me laisser tout seul?
Ils lui répondirent :

— Comment faire route avec toi? Quand tu t'approches de nous, tu nous piques: tu mets la brouille entre nous: non, nous n'irons plus avec toi.

A tunçict, ma di tyennuq :

D ekra l-lemhibb^a i trennuq! Petit cadeau, tu ne
m'enrichiras pas, (mais) c'est
un peu d'amitié que tu ajoutes.

Ahibib, d win itezzmen,

Maççi d win iteffren. Le vrai ami, c'est celui qui
fait des reproches, non celui
qui dissimule.

FF-udem bbehibib, timess. Pour un ami, (on endure) même
le feu.

Asawen ff-udem bbehibib d akessar. Une montée pour re-
joindre un ami est aussi aisée qu'u-
ne descente.

Tamussni d ayilif. Connaissance égale soucis: (C'est
quand on l'aime qu'on se fait des
sueurs pour quelqu'un).

Les limites de l'amitié.

I telhid, ay-akibib-iw,

Lameena yif-ik yiman-iw. Que tu es aimable, mon ami!
Je passe quand même avant.

Yusa-d wekibib ik yifen :

QQim, a win berriken! Un ami plus important que toi
est survenu:
Attends, toi qui es tout noir!

Akibib amm-etsekkemt : mi teeyid, sers-it. Un am. peut
être un fardeau : quand on
en est fatigué, il faut le
déposer.

Yir ekibib amm-essekkak :

Has sbeed-it fell-ak, uk-it, a d-yettuyal. Un ami mé-
diocre est comme la fausse mon-
naie : on peut essayer de s'en dé-
barrasser, la donner : elle vous
revient toujours.

Baba-s d-enni-s ferqen,

Awali sad ay-irfiqen. Père et fils sont parfois sé-
parés:
Combien plus facilement des amis!

Ufiy-as ddwa i-laz, ulamma s-leyla n-temzin.

Ufiy-as ddwa^a i-eryan : adelsey tibantwin!

Ur s ufiy i-wi ezizen, mi la therrijn a tawin.

J'ai trouvé remède à ma faim : acheter de l'orge, même
au prix fort.

J'ai trouvé remède à ma nudité : revêtir de vieux ta-
bliers de forgeron.

Je n'ai pas trouvé de remède pour la perte d'un ami
quand tous se tracassent pour le porter (en terre).

Ne pas trop attendre des amis.

Iruñ adyekkes elħiq, yufa-n leħbab d imuđan. Il allait
chez eux pour se distraire : il a
trouvé ses amis malades.

Ma thiemelt-iy¹, ur iyi teħbibbiđ Yer-Mekka ;

Ma tekriđ-iy¹, ur iyi teqqazđ azekka.

Si tu m'aimes, t u ne voudrais pas m e porter
sur ton dos jusqu'à La Mecque ;

Si tu me détestes, cela ne me creusera pas une
tombe.

Yiwen weħbib siwa Ĕebbi. Il n'y a d'ami que Dieu.

Şebkian eLLah leađim

Iħelqen tizermemmac.

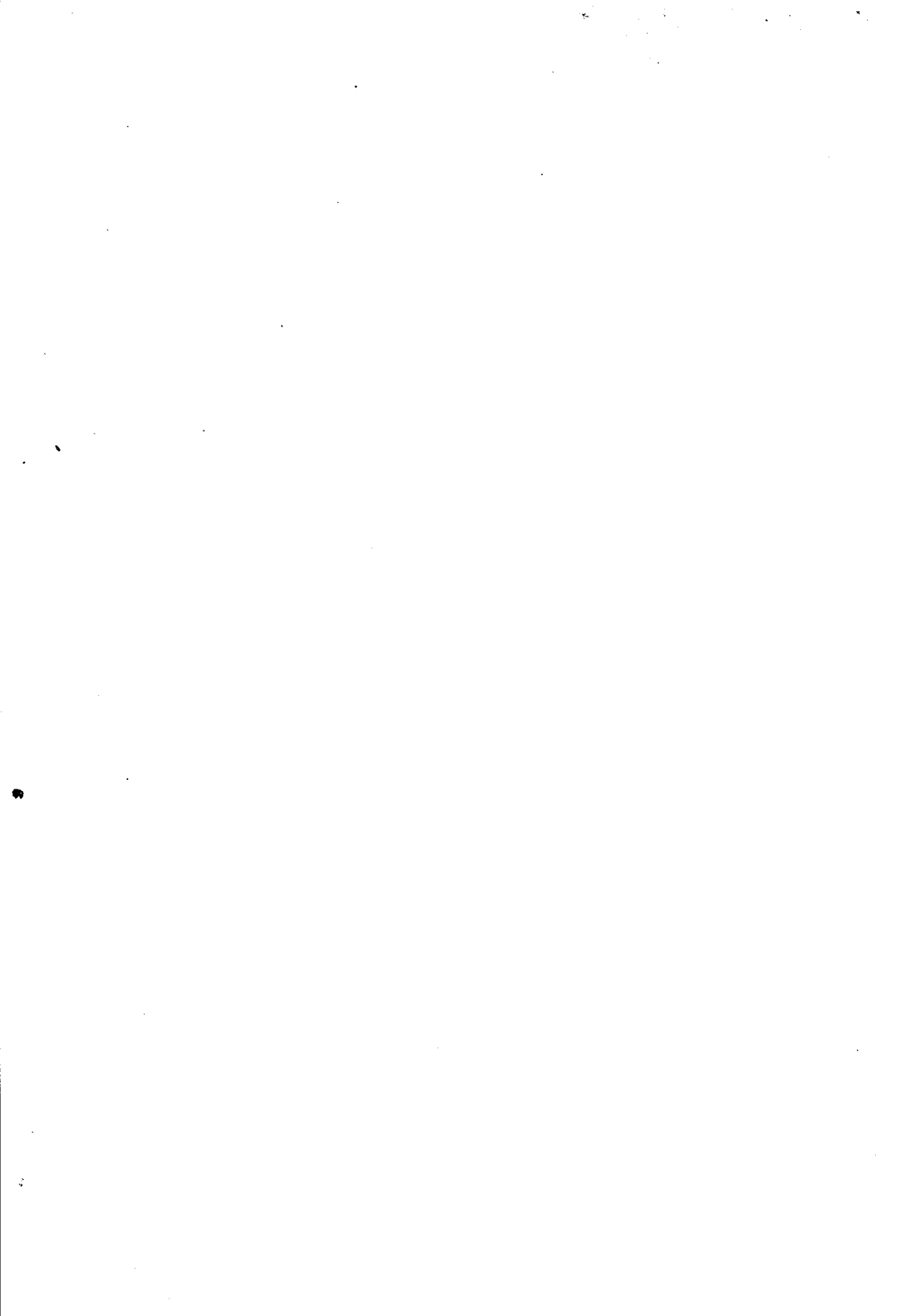
Yegr-itent eđ-madađ uđris,

SSant-eħ eb-ħal lefrac :

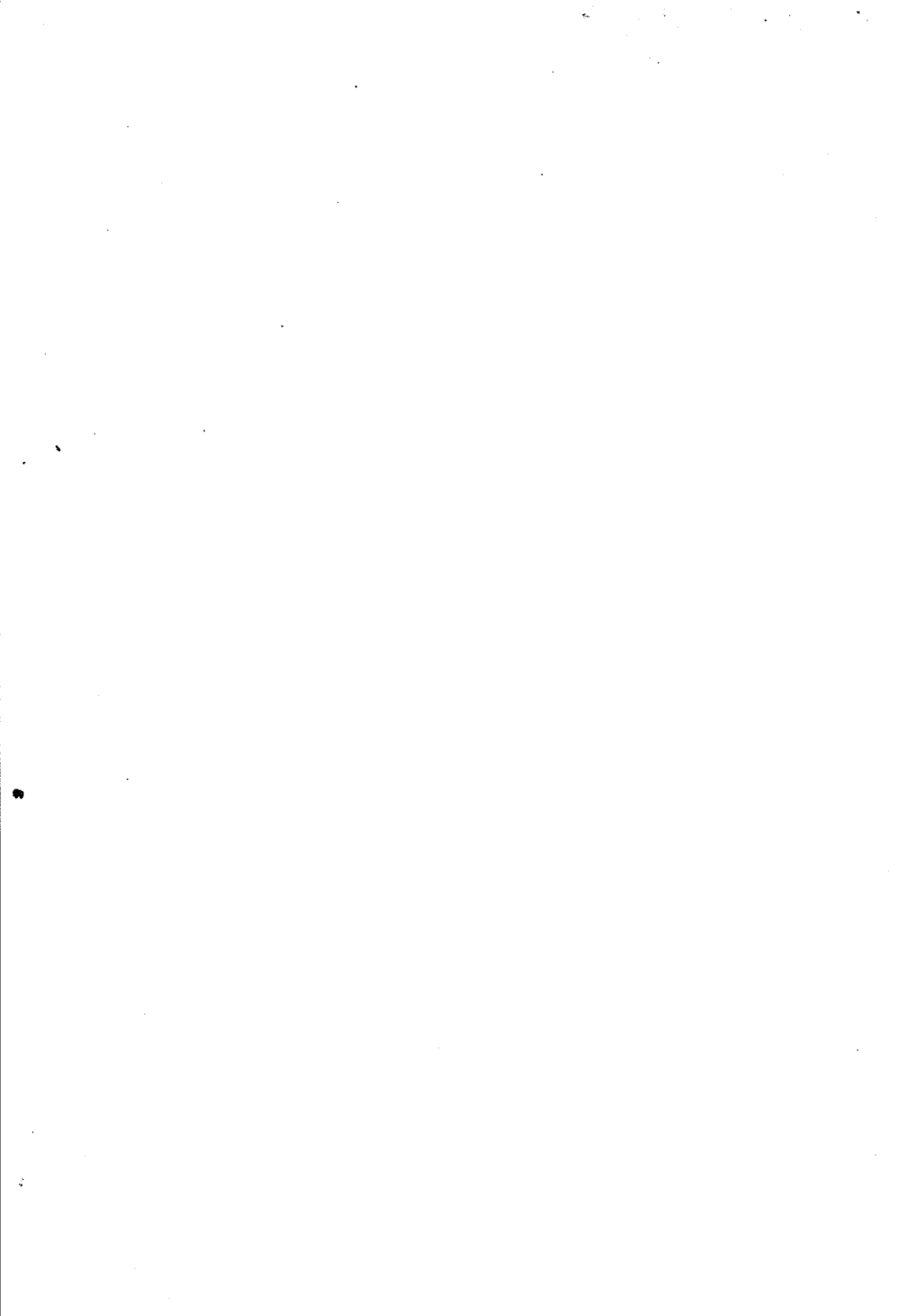
Yeđđl useman d alegđay.

Aħbib s-ennig Ĕebb¹ ulac !

Louanges à Dieu Tout-puissant
Qui a créé les petits lézards.
Il les a logés dans les buissons touffus
Où ils font leurs couchettes:
(Pour eux) l'épine devient douce.
Un ami au-dessus de Dieu, il n'y en a pas.



RECONNAISSANCE
ET INGRATITUDE



Elhir yettuyal d eccerr. Le bien se change (au retour)
e n m a l.

Tekksey isellfan i-weydi :

I h e b b e r edg-i! Je retirais les chiques du
chien: il cherchait à me mordre.

Ann-eqjun : mi yeçça deg³-fus, adyehmej ađar. C o m m e
le chien: il vous mange dans l a main
et vous mord la jambe.

Win f erwiy tuzwirin

Yeffer fell-i tizurin. Celui pour qui j'ai pris le
plus de peine m'a caché l e s
raisins.

Win i ff i ħekley idrimen

Yejja-yi deg-ewwiqen. Celui à qui j'avais confié mon
argent m'a laissé dans l'em-
barras.

Win mi d³-emmrey seg³-kufi

Iyi-d yezwaren yel-leftani. C'est celui pour qui j'ai
puisé dans mes réserves qui a é-
té le premier à m e créer des dif-
ficultés.

Win umi fkiy tunçict

Yerra-yi-d tibeçict. Celui à qui j'ai envoyé un petit cadeau d'amitié me le rend en me mettant en pièces.

Anda bniy f-tihsi

I nsiy m-ebl^a imensi. Là où j'attendais un mouton, je me suis couché sans souper.

And^a i mviy tafat

I nn-ufiy lehwa tekkat. Là où j'attendais le beau temps j'ai trouvé une pluie battante.

Yehlek wul, yuy çterba :

Teşseb lemhibba :

NNan-iyi : yeffey seg-i rruh.

Ssiy kra bbehibib yelha :

Hesbey-t en-tasa :

Rebbay-t amm-ecqic di-dduh.

Ihedε-iyi m-ebla ssebba :

Rebbi, a leεjaba,

Kra hedmey di-lhır iruh!

Mon cœur est dolent, roué de coups :
 l'amitié est chose bien difficile.
 On me l'avait dit : j'en perds la tête :
 j'avais un très bon ami :
 Je le croyais sincère : je le soignais
 comme un enfant au berceau :
 Il m'a trahi sans raison : Dieu, quelle
 chose étonnante !
 Tous mes bons efforts sont perdus.

ZZay elhır, fessus eccerç. Le bien est difficile, le mal, aisé.

Lhır d uzzal, eccerç d uffal. Le bien est dur comme le fer ; le mal, léger comme bois de férule.

Deux types :

1. Le serpent, type de l'ingratitude.

Yuyal-iyi d azrem s iri. Il est devenu pour moi comme
un serpent enroulé autour de
mon cou.

Ma tesciđ ameddakel,
Has themmet segg-ul şafi.
Mit tsellked, ak yesseşel,
Ag-đ yuyal d azrem s iri.

Si tu as un ami,
Aime-le sans arrière-pensée.
Le tires-tu d'embarras, il essaiera de te perdre:
Il deviendra pour toi comme un serpent autour de
ton cou.

Sey lehlak, ay-ul :
EHdeq, tiliđ d aherri :
yur-k attiliđ d amehbul ;
Baed-as i-bnadem amrayi.
D win mi hedmey s-elmul
Ayi-ttin d azrem s iri.

J'en suis malade, mon cœur:
Sois poli, comme un homme de naissance libre,
Prends garde de ne te pas conduire en insensé;
Eloigne-toi du méchant:
Celui pour qui je me suis le plus dévoué,
C'est celui qui me saute à la gorge comme un serpent.

Teṭru tiṭ-*iw*, tesraddem :
 S-imeṭṭi teyleb elsinṣer.
 Wi-sean emmi-s yeff iheddem,
 Iṛebba-t armi meḡḡer :
 Yennd-as d-yiri amm-ezrem :
 U-leqraṛ-is ar d a t yenker.

Mes yeux pleurent, c'est un torrent :
 Mes larmes coulent plus fort que source.
 Avoir un fils, travailler pour lui,
 L'élever jusqu'à l'âge adulte :
 Il essaie d'étouffer son père, comme un serpent :
 A la fin, il ne sera qu'un ingrat !

Kra ḡḡebib la syarey, La t ṭsellimey,
 Yeḡḡl-iyi d azrem s iri-w.
 Lbaḡna-w, la s-ṭ ssenseatey D-wans¹ i ṭeeddayey,
 Sḡalley-t-id eff-ul-*iw*.
 Yumer fell-*i* ar d emmezley : Nekk eyriy, fehmeṣ :
 Ṭṭewhid deg-qerruy-*iw* !

Celui que je croyais mon ami et que j'avais ins-
 truit en lui inculquant mon art
 M'est devenu serpent sur mon cou.
 Lui, à qui j'ai confié mes secrets, à qui j'ai mon-
 tré mes moyens d'action
 Et à qui j'avais ouvert mon cœur
 S'est arrangé pour me faire égarer, mais moi,
 instruit et intelligent, je l'ai compris,
 Car j'ai appris et possède toute la science de Dieu.

(Boulifa, Recueil de poésies kabyles,
 p. 284)

Ufiy azrem degḡḡ-ebriḡ :
 Yerza-t usemmiḡ :

Iyaq-iyi ad as kemmey :
 Jemsey-t-id,
 Erriy-t yel-ljib :
 suddey d elhir i hedmey.
 Mi d-yuki,
 La yejjellib :
 Yeqqar-i : Ad a k enyey !

J'ai trouvé un serpent, sur le chemin,
 Il était presque mort de froid :
 Cela me fit pitié de le laisser là sans secours :
 Je l'ai ramassé,
 Mis dans ma poche,
 Croyant faire une bonne action.
 Quand il s'est réveillé,
 Il s'est jeté sur moi
 En disant : Je vais te tuer !

2. Le bœuf, type du travailleur mal payé.

Limmer yejjuyal elhir, tili yuyal i-wezger.

Si la reconnaissance n'était pas un vain mot,
 on en aurait pour le bœuf.

Ikerz-it wezger, yecca-t weyyul.

Le bœuf laboure ce que l'âne mange.

Yehlek wezger, qqedn ayyul. Le bœuf était malade (et)
 c'est l'âne à qui l'on a fait des cauté-
 risations.

Truy ig-etru wezger,

Mi t-id ebbin s iericen :

Di-cetwa lmaen yezga,

I-wegris d-ideflawen.
 Deg^a-nebdu, itij yerya.
 Deg^a-nurar ye-ss i sserwaten.
 Timzin-enni dg isetjeb,
 D ayyul i tent isellfen.

Je pleure comme pleure le bœuf,
 Quand on le conduit au marché.
 En hiver, c'est tous les jours la charrue,
 Dans le froid et la neige;
 En été, le soleil brûle:
 Sur les aires, c'est avec lui qu'on dépique.
 L'orge qu'il a (tant) peiné (à faire pousser),
 C'est l'âne qui s'en repait.

Mi gg-eyli wezger, tsumunt etferyin. Quand tombe le
 bœuf, les couteaux ne manquent pas
 (pour l'égorger).

Lhedma tezga fell-as,
 Di-ccetwa^a alamma tafsut:
 Limmr adyeyli ddaw-etfekalt,
 Adazzlen yer-s es-tefrut.

Le travail lui dure
 De l'hiver jusqu'au printemps.
 Quand il succombe à la fatigue,
 On court à lui avec le couteau.

Teđra yidⁱ amm-ezger
 Yeylin di-teyzut yemmut:
 Yekrez armi ttameddit:
 Degg-iri-s jebden tafrut.
 Kra bbin mi hedmey elhir

En été, c'est avec moi qu'on tourne (sur l'aire):
C'est de moi qu'on attend le grain pour la cuisine.

Un jour, on me mange au sôuper:
On malmène une patte qui ne méritait pas cela.

Un bienfait n'est pourtant jamais perdu:

Hedm elhîr i-tezruţ : a k yuġal.

(Mi tzerceđ elhîr ula degg^o-ezru^u, a d-yemyi).

Rends service, ne serait-ce qu'à une pierre,
il t'en reviendra quelque chose.

Yella yiwen yeţţefn abrid, yejjajaw ezzit : d etta-
jer n-ezzit.

Icedda-d degg^o-ebrid, yufa tazruţ degg-itij ; m-besđ
yessers afus-is fell-as : yufa-t terġa. Yenna-yas :

— LLahu Rebbi LLah ! imi tazruţ, aġi tġađ-iyi, w-el-
Lh, ar t berrdey s-ezzit !

Irhî ar zzayla-s, yekks-as ellitra n-ezzit, yesmar-
as i-tezruţ. Yuġal ġur-es, yesself-as, yufa-t semmđet.
Irhî s ahġam-is.

Yejbed ġems-esnin ney seġra, yebbi-t-id elherf i-
cedda-d degg^o-ebrid. Yenna-yas :

— W-elLh ar d ruġey ġer-tezruţ umi fkiy llitra n-
ezzit : a t ezreġ ma terġa^a amm-ass amezwaru nġ ala.

Ihi, m-ebesđ yuġal ġer-tezruţ-enni, yesself-as, yu-
fa-t terġa^a amm-ass amezwaru : yuġal yeddem ellitra n-ez-
zit, yerna-yas-t yesmar-as-t. Imir-en telli tebburt,
yeqqim elwiz semmeġ kan : yeġġur-d aserdun d elwiz, i-

Inekr-it, bab-is yettu-t.

Il m'est arrivé ce qui arrive au bœuf
 Qui tombe sur la glèbe, mort:
 Il a labouré jusqu'au soir
 (Mais) pour (lui trancher) la gorge, (tous) o n t
 tiré le couteau.
 Tous ceux à qui j'avais fait du bien
 L'ont nié ou oublié.

Truy igg-eṭru wezger,
 Mi gg-ezzl aḍar a t ezlun:
 Deg³-nebdu yeçça-t yitij:
 Ur yuf¹ ula d asemum;
 Di-ccetw^a igezm-it wegris:
 Yectaq adyerw^u ayrum.
 Ass aneggar^u ar t ezlun:
 Amk ara tizided, ay-aksum?

Je regrette ce que regrette le bœuf,
 Quand il étend les pattes, pour qu'on l'égorge.
 En été, le soleil le dévorait
 Sans qu'il puisse trouver même un peu d'oseille sauvage;
 En hiver, le froid le coupait (en deux)
 Alors qu'il se serait rassasié d'(une croûte) de pain:
 Comment peux-tu, viande, exciter l'appétit?

Di-ccetwa, kerrzen yiss-i:
 Jebbdey, yethuddu wakal;
 Deg³-nebdu tezzin yiss-i:
 Tṭeam yur⁻ⁱ i d-yetnawal.
 Yibbass, çčan-i d imensi:
 Zwin afud ur ṭ mklal.

En hiver, ils se servent de moi pour labourer:
 Je tire: la terre se bouleverse;

ruh s ahham-is.

Un homme s'était mis en route: il vendait de l'huile: c'était son commerce.

En chemin, il trouva un rocher (exposé) au (plein) soleil. Posant sa main dessus, il le trouva brûlant.

Il se dit:

— Par Dieu, ce rocher me fait peine: je vais le rafraîchir avec de l'huile!

Allant à sa monture, il prit un litre d'huile qu'il versa sur la pierre: il la frotta ensuite de sa main et elle fut bientôt rafraîchie. Il rentra chez lui.

Il laissa passer cinq, dix ans et son commerce l'amena à passer encore sur le même chemin. Il se dit:

— Tiens, il faut que j'aille voir ce rocher sur quoi j'ai versé un litre d'huile: est-il aussi brûlant que la première fois?

Il y retourna, passa sa main dessus et le trouva aussi chaud. A nouveau, il prit un litre d'huile et le répandit sur le rocher. Mais alors une ouverture se fit dans la pierre: (à l'intérieur), ce n'étaient que pièces d'or, en veux-tu? en voilà.

Il en chargea son mulet et rentra chez lui.

Ehdem elhir, a ð-yuyal,

Wa-lukan s-eddaw-wakal. Fais le bien: tu le retrouveras. Ne serait-ce que sous la terre.

Ehdem elhir, eñtu: Rebbi ur titettu ara. Fais le bien sans en tenir compte: Dieu ne saurait l'oublier.

Ayen yemger umegr-ik

At yeqqn useywen-ik. Ce que ta faucille récolte, Ta corde le liera.

Ayen tzersed, a t mgregd. Tu récolteras ce que tu auras semé.

Quelques conseils pratiques :Rendre service à tous : cela peut servir :

Ehdem elhîr i-tezruţ, ula i-tweţţuft. Fais le bien à
 une pierre et, aussi volontiers,
 à une fourmi.

Ehdem elhîr degg-at merŗa :

Ur tezriđ sanî arak terr etmara.

Rends service à tout le monde :
 Tu ignores à quoi la nécessité peut te réduire.

Mais, ne rien espérer de certaines catégories d'hommes :Kr^a ara nefk i-win inecfen,

Daym a deg-s nendem.

Quoi que nous fassions pour un
 homme méchant, nous le regrette-
 rons.

Ur heddem elhîr i-wint iteţţun,

Ur heddem eccerŗ i-wint iceffun.

Ne fais pas le bien à qui l'oublie ;
 Ne fais pas le mal à qui peut s'en souvenir.

GGulley ur k ehdimy, a lhîr

Ula i bab^a i-yurwen :

Amm-in yezzuzufn alim

Di-tiyilt Igawawen,

Ney win yessiridn i-wakli :

Al^a uglan ig-mellulen !

Je ne ferai plus de bien, je le jure,

Même pas à mon père qui m'a engendré:
 C'est aussi inutile que de secouer de la paille
 Sur la colline des Agacuas,
 Que de vouloir lessiver un nègre:
 Ses dents seules sont blanches.

Yella yiwen d eləəši, tdeəəu-yas yemma-s teqqar-as:

— A kk-id yesselmil Rebbi d-eləəšiⁱ am keççini!

Ass-enni, yella yiwen wezrem d eləəši, yenna-yas i-
 yemma-s :

— Ad iyi temleđ anw^a i d eləəši.

Tenna-yas :

— Ruhi, qqim degg^o-ebrid, erriman-ik temuted : lea-
 šiⁱ a dd-icēddi, a d-emlileđ yid-es.

Iruhi wezrem yeqqim degg^o-ebrid : seddan e l y a c i,
 nnan-as :

— Muqelt s azrem-agi meskin anda yemmut!

Armi dd-icēdda leəši-nni, iqelb-it s-ucəkəkaz, yen-
 na-yas :

— Atan wemcum-agiⁱ anda yemmut dagi!

Yenna-yas wezrem :

— Ur emmuty ara : d ennd^a i yi-rzan : lukan a yi-n
 teddmeđ ar d izyiley, tserrheđ-iyⁱ adruhey.

Yeddm-it-id, yerra-t s aqelman. Yella cwiđ akka,
 yenna-yas wezrem :

— Tur^a, a k enyey! Yenna-yas :

— Ayn ara yi tenyeđ? Yak, d elhir i k hedmey?

Yerra-yas :

— Lhir, i d-yeđđawi, d eccer.

Yenna-yas :

— Anruh annemcares !

Yenna-yas wezrem :

— Ya Llah, anruh !

B̂B̂den : mlalen-d ed-wel̂yem : nnan-as :

— Lhir, acu d-yettawi ?

Yenna-yasen :

— D eccerr̂.

Yenna-yas ebnadm-enni :

— Amek ? Lhir yettawi-d eccerr̂ ?

Yenna-yas :

— Ur tezrid̂ ara ? Nekkinⁱ adruĥey tikli e-ecerr̂-ey-yam i-laz, i-fad, a sen-d awiŷ elqut̂ i-warraw-ennsen : asmi helkey, ad iyi zlun, adeççen aksun-iw : ezmed fell-as !

Ruĥen s azger. Yenna-yas wergaz :

— Lhir, acu d-yettawi ?

Yenna-yas :

— Yettawi-d eccerr̂ ! Ur tezrid̂ ara ? Nekkini, di-ccetwa, adkerzey timzin ; mi d anebdu, ayyul adisellef nekk adesmuquley : ezmed fell-as !

Ruĥin ar tihŝi, yenna-yas wergaz :

— Lhir, d acu d-yettawi ?

Tenna-yasen :

— Yettawi-d eccerr̂. Ur tezrim ara ? Nekkinⁱ a sen-d efkey tađut̂, a sen-d efkey ayefki ; ass aneggaru, ad iyi zlun, adeççen aksun-iw : ezmed fell-as !

Yenna-yas wergaz i-wezrem :

— Ma-zal annemcares s inisi : akken d-yenna, d akken !

Bbden s inisi, nman-as :

— Lhir, acu d-yejtawi ?

Yenna-yasn inisi :

— CCres di-lqasa, maççi deg-genni.

Yers-ed wezrem. Yenna-yas inis¹ i-wergaz :

— Eeni d nekk ara t yenyen ?

Dya, yeddm-ed asekkaz, yefka-yas snat tyitwin, yen-ya-t. Inisi yekcem s amaday, yeffer. Ibern-ed wergaz yer-deffir, yufa-dd inis¹ ula hedd-it. Iwet egr-ifassnis, yenna-yas :

— Iruh-ay imens¹ i-warrac !

Yenna-yaz-d inisi :

— Ah ay-aberkan uqerru : ekwi-t, ur tlaw¹ ara !

Il y avait un homme au cœur méchant à qui sa mère répétait sous forme de souhait :

— Puisse Dieu mettre sur ton chemin un être aussi pervers que toi !

Un jour, un serpent très méchant demanda à sa mère :

— Pourrais-tu me dire ce qu'est un cœur pervers ?

Elle répondit :

— Va jusqu'au chemin et fais semblant d'être mort : il passera bien un cœur pervers : tu pourras voir comment c'est fait.

Le serpent partit, s'étendit dans le chemin. Des gens passèrent qui dirent :

— Regardez : comment cette pauvre bête de serpent a-t-elle bien pu venir mourir ici ?

Quand arriva l'homme au cœur mauvais, il retourna le serpent du (bout de son) bâton, en disant :

— La sale bête ! comment a-t-elle fait pour venir mourir ici ?

Le serpent lui dit :

— Je ne suis pas mort : c'est (le froid de) la ro-

sée qui m'engourdit. Si tu me prends pour me réchauffer, tu pourras ensuite me laisser repartir.

L'homme le prit dans le capuchon de son burnous. Il n'avait fait qu'un peu de chemin quand le serpent lui dit :

— Et maintenant, je vais te tuer !

— Pourquoi chercher à me tuer, demanda l'homme : c'est tout de même du bien que je t'ai fait ?

— Le bien, répondit le serpent, ce qu'il provoque, c'est le mal.

— Alors, allons consulter des juristes !

— Volontiers, dit le serpent : allons-y !

A peu de distance, ils rencontrèrent le Chameau à qui ils demandèrent :

— Le bien, qu'attire-t-il ?

Le chameau répondit :

— Le mal !

— Comment, dit l'homme, le bien attire le mal ?

— Tu ne le savais pas ? demanda le Chameau. Moi, je fais des trajets de dix jours avec la faim et la soif pour leur porter la nourriture de leurs enfants : quand je n'en peux plus, on me coupe le cou et ils mangent ma viande : vas-y, (serpent), saute sur lui !

Ils allèrent trouver le Bœuf. L'homme demanda :

— Le bien, que provoque-t-il ?

— Il provoque généralement le mal, répondit le Bœuf. Tu ne le savais pas ? Moi, l'hiver, je laboureur (pour) l'orge ; en été, c'est l'âne qui s'en engraisse et moi, je regarde. Vas-y, (serpent), saute sur lui !

Ils allèrent trouver la Brebis, à qui l'homme demanda :

— Le bien, qu'amène-t-il ?

Elle répondit :

— Il amène le mal. Tu ne le savais pas ? Moi, je leur donne ma laine, je leur donne mon lait et, à la fin, on m'égorge et l'on mange ma viande ! Vas-y, (serpent), saute sur lui !

L'homme dit au serpent :

— Il nous faut encore aller ester par-devant Maître Hérisson: ce sera selon ce qu'il décidera.

Ils arrivèrent chez le Hérisson et lui posèrent la question:

— Le bien, qu'appelle-t-il?

Mais, le Hérisson dit:

— Les histoires de justice, cela se traite quand tout le monde est assis ~~non~~ (quand il y en a qui ont l'air perchés) en plein ciel!

Le serpent descendit donc. Le Hérisson demanda à l'homme:

— C'est moi qui le tue?

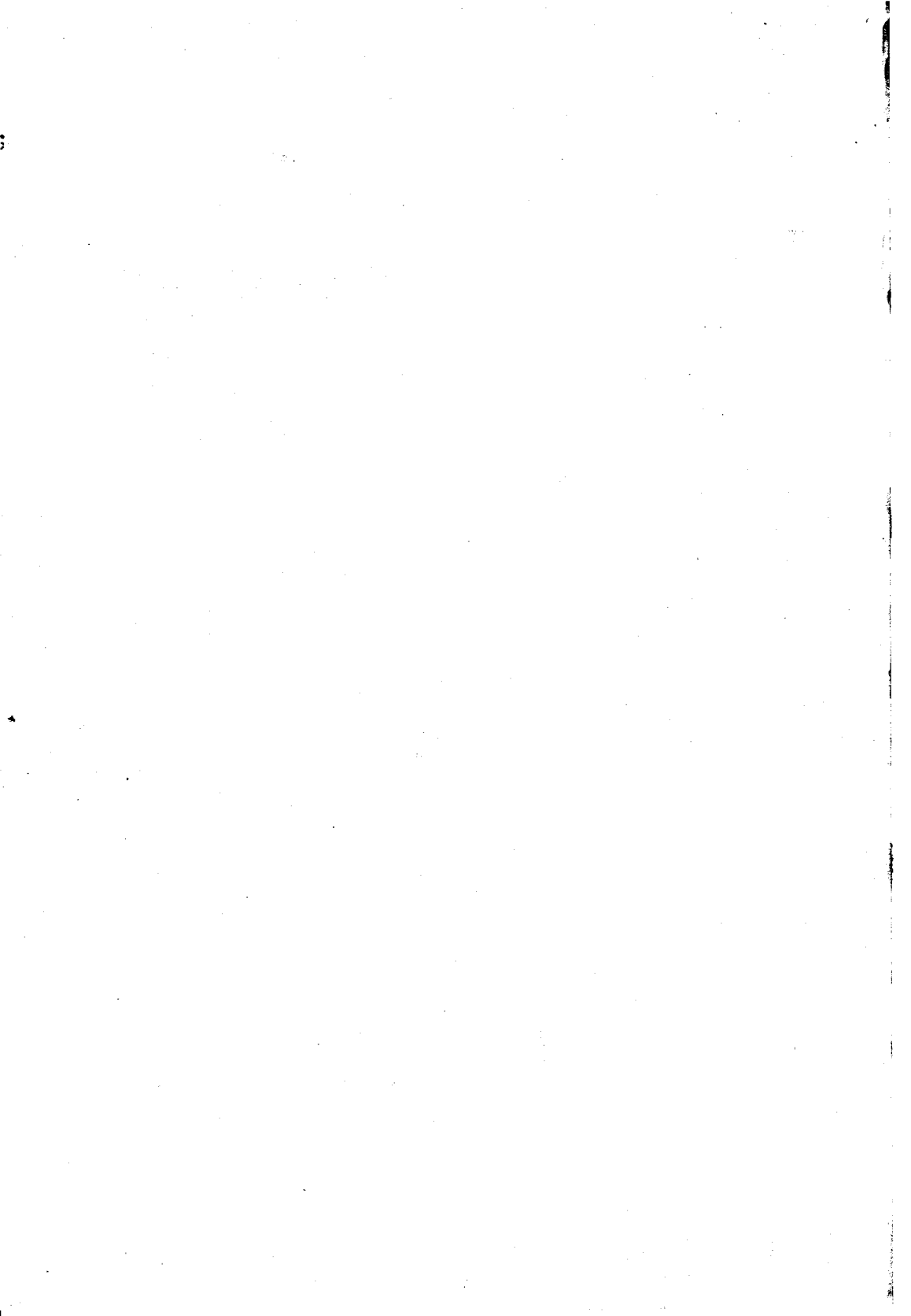
Mais l'autre prit son bâton, en frappa de deux coups le serpent qu'il tua. Le Hérisson entra dans le fourré et s'y cacha. Se retournant, l'homme vit que le Hérisson avait disparu. Frappant (tristement) ses mains l'une contre l'autre, il disait:

— J'ai perdu un (bon) souper pour les enfants!

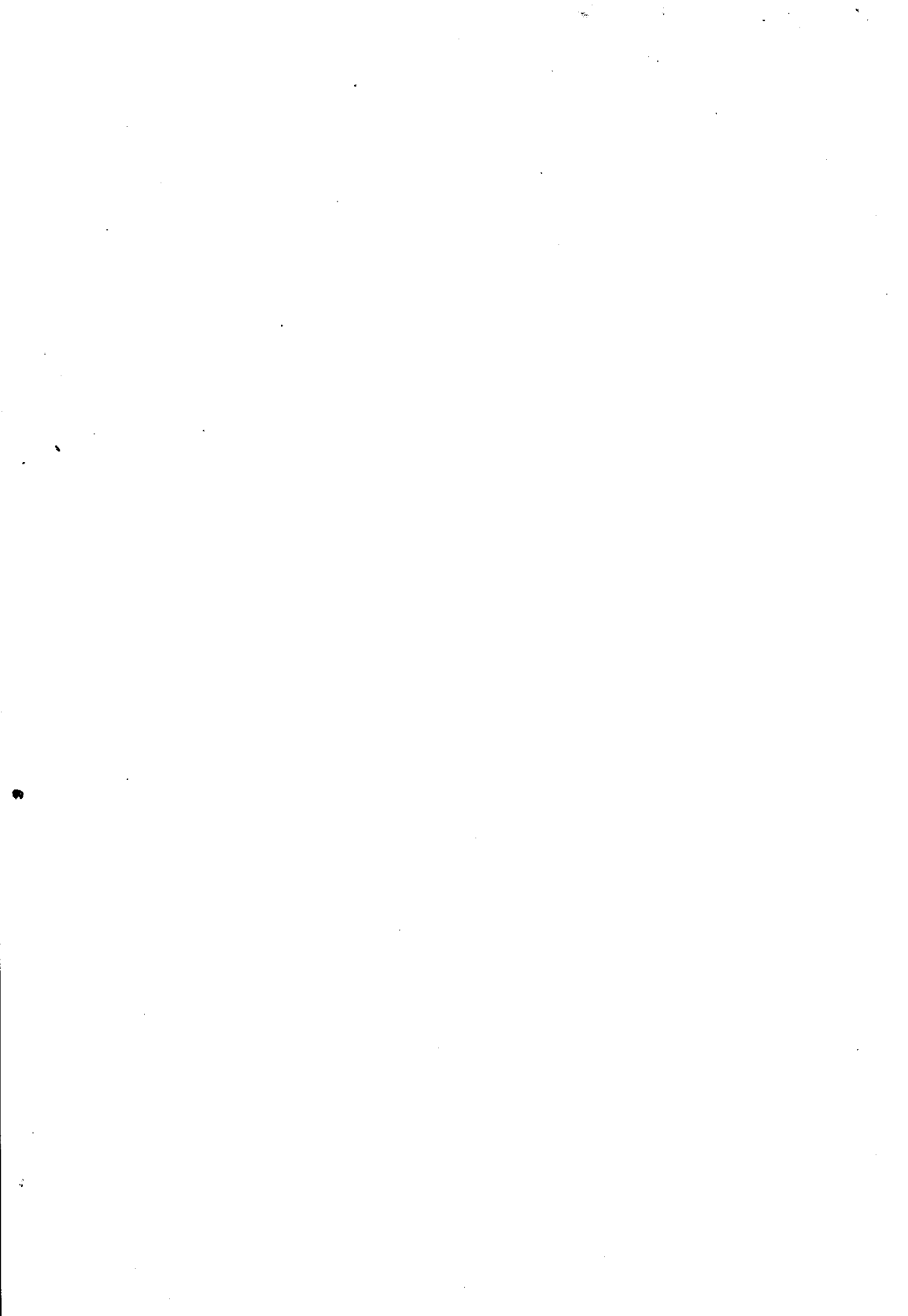
Et le Hérisson répondit:

— Va donc, vilaine tête: fais toi faire des pointes de feu, mais n'espère pas guérir!

(Timeyras / At-Wasif)



LE TRAVAIL



Nécessité du travail.

Rebbi yehleq imdanen i-lhedma
Akken yehleq enneem^a i-lmakla.

Dieu a créé l'homme pour le travail
Comme Il a créé le grain pour la nourriture.

Rebbiⁱ ila-yay elmut;
Nekni nla-yas elqut.

Nous devons à Dieu la mort,
Mais Il nous doit la subsistance.

Cependant, l'on sait qu'Il a dit:

Atteççd ayrum-ik
S-efderr^a ifassn-ik.

Tu mangeras ton pain
A condition d'avoir des ampou-
les aux mains.

La yetraju a ð-yeyli ubeħsis deg-mi-s...

Yella yiwen iyill a t-ïd yaweq kul-ci s aħħam m-eb-la lestab. Ass-en, iħuħ yur-eccih add-izur, yenna-yas:

— Ansam, a ccih, meħsusy atas : Rebbi ur i-yigi a-ra amur !

Yenna-yas eccih, neħħa di-lawan el-leħrif :

— Ruħ eħħes ddaw-ujenjar, terrd-iyi-d s-leħbar.

Iħuħ-ed winna, yetbee awal n-eccih. S imi yeqqen tiħ-is, bdan iniyman ayelluy fell-as, kks-ed and^a ur t huzen ; ar imi-s, yiwen maççi yeyli-d fell-as akkn a t yeçç m-eb-la lestab.

Yekker yuyal yer-eccih yehka-yas. Iwujb-it-ïd :

— A mmi, maççi d elħir igg-uqan yur-Rebbi, meeni, m^aur nuzzil ara, ur ay-d yetħsaħ wacemma.

Winna yefhem tamsalt : yeq̣q̣el s aħħam-is, yetbee ed-dunnit akken yella ccree.

Il attend que les figues lui tombent dans la bouche...

Il y avait un homme qui se figurait que tout devait lui arriver à domicile sans qu'il eût à se donner de la peine. Un jour, il alla consulter un cheikh :

— O cheikh, lui dit-il, me voici bien dépourvu : Dieu ne m'a pas donné part (aux biens de ce monde) !

On était alors à l'époque des figues fraîches. Le cheikh lui dit :

— Va te coucher sous un figuier d'"ajenjar" et tu viendras me rendre compte.

Notre homme, soumis, s'y rendit. Il avait à peine fermé l'œil que les figues se mirent à tomber sur lui : il en reçut partout, mais, dans sa bouche, aucune ne tomba de manière à ce qu'il pût la manger sans effort.

Il se leva pour aller rendre compte au cheikh. Ce-

lui-ci lui répondit :

— Mon fils, ce ne sont pas les bienfaits de Dieu qui peuvent faire défaut, mais, si nous ne nous remunons pas, nous n'en obtenons rien.

L'homme comprit la leçon : il revint chez lui et fit comme tout le monde.

Les avantages du travail

Travail : moyen absolu de la subsistance.

S-ifassn iberkann i nteṭṭ ayrum amellal.

C'est avec des mains noires que l'on mange du pain blanc.

Ççiy ihder uwackan :

Di yil-iw i yi-t-iḍ yefkan.

J'ai mangé une portion de bonne galette :

C'est mon bras qui me l'a procurée.

Eḥdem jajja, ateççeḍ ḥabba.

Travaille les figuiers, tu mangeras du pain.

Eḥdem tazenmurt, a ḍ-eṭṭuseqqi teṛbut.

Travaille tes oliviers, ton plat sera bien garni.

Par contre :

Win ur enḥeddem ur iteṭṭ ara.

Qui ne travaille pas ne mange pas.

Neknⁱ am-tarawt ggilef : win ur enyiz yensa yes-s.

Nous sommes comme les petits du sanglier : celui qui ne creuse pas va se coucher avec (la faim).

QQim, a Mhend, ur kerrez :

Aṭṭafed elɛula tgerrez !

Reste sans rien faire, Mhend :
Tu trouveras de magnifiques provisions ! (Aït-Iraten)

Lukan iheddem elmenzuz,

Tili yeçç^a aɛennuz.

Si le paresseux travaillait,
Il dévorerait de grosses bouchées, (Aït-Mahmoud).

Laz yettas-ed si-tilawin ney seg-fellaïen.

La pauvreté vient des femmes (dépensières) o u des maris (paresseux).

Limmer yessemÿar iyimi, tili yennernay wencic.

Si cela engraisserait de ne rien faire, le chat serait de belle taille.

Win ur enheddm ar^a ur iteṭṭ ara.

Yella yiwen wergaz yessa yiwet teqcict. Irebba-ṭṭ-id ṭamehbult. Asmi meq̄q̄ret, yemyussan neṭṭa d-yiwen wergaz, tebeed etmurt-is atas, d ihbibn am-erṭuh.

Yibbass, iqesd-it-id, yeby^a a tinaseb :

— Ay-aḥbib, efk-iyi yelli-k. Yenna-yas :

— Yirbeḥ, lameen^a adcerṭey fell-ak : ur theddm ara cc̄yel.

bi-d taqecwalt, truh.

Azekka-nni, day-n akken : tesself-as i-tuyat-is : tez-zlem-i^{tt}-id kan.

Sell-azekka-nni, tett^f-i^t seg^o-mezzuy : tecca-^{tt}-id kan s-wallen. Lhasun akken almi sebs-eggam. Tizemt la tte^{tt}, net^{tt}at tezzg-i^{tt}-id, teccur-ed taflujt, truh-ed ur t^t teççi wa-la. Tebb^o-ed, tebb^oi ayefkⁱ i-wemyar azemni, ten-na-yas :

— Atan, a bab^a amyar azemni, ayefkⁱ i yi tenni^d bbiy-t-id !

— A yelli, ank i t^{tt}edmed i-t^{tt}sedda armi d-ebb^oid a-yefkⁱ ur kem teççi ?

— Sebs-eggam i snagarey almi t-id ebb^oiy : lehhuy-as s-leeqel. Almi tuy yid-i tannumi, z^zgey-t-id ur terfid la^a a^aar la^a afus.

— A yelli, ma tewær temyart-im, tte^{tt} kan akken tifergas n-etmess, ur tet^{tt}awd ar^a am tizemt. Ruh, elhu-yas i-temyart-im amm-akkn i s telhi^d s-leeqel i-tizemt : ddu-yas di-lebyi, ur t^t t^{tt}amar ara : attez^{tt}red m^a ur et^{tt}im ara ddurmit.

Truh, telha yer-temyart-is : seg^o-ass-en ur ennuyent.

Il y avait une femme mariée et sa belle-mère. Cette femme en faisait tellement voir à sa vieille que celle-ci perdait toute patience : du matin au soir, ce n'étaient que disputes. La jeune femme alla consulter un vieillard de bon conseil :

— Vieillard plein d'expérience, lui dit-elle, j'en vis avec une belle-mère insupportable : nous n'en finissons plus de nous chamailler.

Le vieillard, prenant la parole, répondit :

— Ma fille, va dans tel endroit : c'est une forêt : tu y trouveras une lionne : apporte-moi de son lait, je te donnerai le remède qui vous empêchera de vous disputer, ta belle-mère et toi.

Le soir, elle revint chez elle et elle se demandait comment elle s'y prendrait avec la lionne. Elle se décida à égorger un bouc, mit la viande dans un panier, prit un pot à traire et partit.

Arrivée à la forêt, elle posa son panier de viande et le surveilla à distance. La lionne vint, mangea la viande et partit. La femme retourna chez elle.

Le lendemain encore, elle apporta un panier de viande : la lionne revint, alla droit au panier et mangea la viande. La femme lui caressa la croupe : la lionne se mit à rugir et la forêt tout entière en fut ébranlée. Son repas terminé, elle s'en alla. La femme ramassa son panier et revint chez elle.

Le lendemain, de même mais la femme lui caressa les épaules : la lionne ne fit que la regarder de travers. Le surlendemain, la femme la prit par l'oreille : l'autre lui lança des regards fulgurants. Et ainsi pendant sept jours : (au septième), quand la lionne se mit à manger, la femme put la traire et remplir son pot. Elle repartit sans que la lionne l'ait dévorée ni ne lui eût fait aucun mal.

Elle apporta le lait au vieillard et lui dit :

— Voici, père plein de sagesse, j'apporte le lait que tu m'avais demandé.

— Ma fille, comment as-tu réussi à prendre ce lait sans qu'elle te devore ?

— Il m'a fallu recommencer mes tentatives pendant sept jours. J'ai employé la douceur et, quand elle a été habituée à moi, j'ai pu la traire sans qu'elle ne lève une patte ni par-derrière ni par-devant.

— Ma fille, si ta belle-mère est de caractère difficile, si elle ne peut s'empêcher de te chercher noise, elle n'est pourtant pas aussi terrible qu'une lionne. Agis donc avec elle comme tu as fait pour la bête : essaie de lui faire plaisir ; ne la contredis pas :

— C'est vrai : c'est la règle chez nous, mais toi, beau-père, il convient que, aujourd'hui, nous te faisons honneur : tu es donc dispensé de travailler.

Travail : source de la richesse.

Tamurt d emñas ; iyallen d elfeṭṭa.

La terre, c'est du bronze ; (le travail) des bras, c'est de l'argent.

Anneçç ennefe iyalln-enney : d ifassn ay d eddheb.

Nous mangerons ce que nous procure le travail de nos mains : c'est elles qui s o n t notre vraie richesse.

Par contre :

Win ur enḥeddem d aḍegḡal el-lmizireyya.

Celui qui ne travaille pas fait alliance avec la misère.

Win iteṭṭen ur iḥeddem

U-leqraq-is d leedem.

Celui qui dépense sans travailler finira par se ruiner.

QQim, ur neqquec :

Aṭṭafed elēezla tferrec !

Laisse ton champ sans le piocher : tu verras tes provisions s'accumuler, (Aīt-Iraten).

Yella sselṭan, — sselṭan ala Ṛebbi, — yesa yiwet yelli-s ; ihemml-it, nezzeḥ. Kul m¹aa yekkr adirūh yer-essyada, adiweṣṣi tiqeddacin-is adhedment lebyi-s. Kul-c¹ a t yaweḍ s ametrāh. Sakin, m¹aa yeffey baba-s, ta-selṭant ed-yelli-s hedment ecc^oel i-wakknattekfed yelli-s. Mi twala baba-s yusa-d, a dd-azzel s ametrāh. A-wal amezwar^u aa d-yini baba-s d asteqsi yef-yelli-s m^a uyent-as lebyi.

Yibbass tejweḥ yr-esselṭan n-etmurt-enniḍen. Baba-s yecreḍ fell-as yenna-yas : Yelli¹ uretheddem, ur etgeddem ! Sselṭan-enniḍen yeqbel. Akken tedda ttislit, baba-s yefka-yas haca ddheb d-elfeṭṭa.

Akken t walan at-wehḥam-is ur etheddm ara, ur t ehsibn ara. Neṭṭat tseqhā s-yiman-is. Akken t ejjan at-wehḥam-is, effyen merṛa, kul-wa yer-ecce^ol-is, neṭṭat tekker, teḥdem ecc^oel merṛa ; sakin teqqim. At-wehḥam-is, mi dd-usan, wehmen di-lihāla dd-ufan : Kul-lhaja degg-emkan-is, yetfejjij. Segg-ass-enni, hemmlen-t, mezzi meq^oer.

Yibbass, baba-s irūh-d a tt-idd iẓer. Yesteqsa-t :

— Ma bḥir? Sakin, yenna-yas :

— Ma yfukk eddheb d-elfeṭṭa^a i yam-d efkiy ?

Tenna-yas :

— Merṛa^a ayn iyi d-efkid ifukk : haca^a ayn iyi d-efka yemma^a i ma-zal : adesseddiy eddunnit-iw merṛa yis-s.

Sakin yefreḥ, lameena yehleḥ imi tfukk eddehb-enni : iyill d at-wehḥam-is i yas-t yekksen.

Akken yebbed yer-etmeṭṭut-is, yenna-yas :

— D aya i heddment tulawin el-lsali !

Tenna-yas :

— Shedm-iten, a ten yeçç wakal ; ejj-iten, a ten yeçç wakal. Lhedma, deg-s elhasana, deg-s lehna.

Il y avait un roi, — Dieu seul est roi, — qui avait une fille qu'il aimait beaucoup. Chaque fois qu'il allait à la chasse, il recommandait à ses servantes de satisfaire tous ses caprices : elle ne devait pas quitter son divan. Mais, lorsqu'il était sorti, la reine et sa fille se mettaient au travail pour que celle-ci apprît (son métier de maîtresse de maison). Quand le retour du père était signalé, la jeune fille regagnait sa couche. La première parole que prononçait le roi était pour demander si toutes les femmes avaient répondu à tous les désirs de sa fille.

Arriva le jour où la jeune fille fut donnée en mariage à un autre roi. Son père fixa comme condition : Ma fille ne fera aucun travail, ni grand ni petit. Le beau-père accepta. Le jour du départ pour le domicile conjugal, le père combla sa fille d'or et d'argent.

Les membres de sa nouvelle famille, la voyant ainsi sans occupation, se prirent à la mépriser : elle-même, d'ailleurs, avait honte de cette situation. Aussi, quand ils sortaient pour se rendre chacun à ses occupations, elle faisait tout le ménage et, celui-ci achevé, reprenait son attitude de repos. A leur retour, les gens de la famille s'émerveillaient de trouver tout en ordre et brillant de propreté. A partir de ce jour, ils se prirent d'affection pour elle, petits et grands.

Un jour, son père vint la voir. Il lui demanda de ses nouvelles et posa ensuite la question :

— Reste-t-il encore quelque chose de l'or et de l'argent que je t'ai donnés ?

— Tout ce que tu m'as donné, répondit-elle, a disparu : il ne me reste plus pour vivre toute ma vie que ce que m'a donné ma mère.

Il fut heureux de la réponse, bien qu'il fût désagréablement surpris de savoir que sa fille n'avait plus rien de tout l'or qu'il lui avait donné: il pensa même que c'étaient ses beaux-parents qui l'en avaient dépouillée.

De retour chez lui, il dit à sa femme:

— Je te félicite: ta conduite a été celle des femmes intelligentes.

Elle lui répondit:

— Sers-toi de ton argent, il retourne à la terre; laisse-le inutilisé, il périt dans la terre. Dans le travail seul est la bonne manière de faire; en lui seul on trouve la paix.

Travail : source de satisfaction
et de considération.

SSelṭan yeḥdem armi ttameddit : yessudn iyil-is.

Le roi travaille jusqu'au soir: alors il baise ses mains.

Ma yeqwa-yak, a bu-lḥedma,

RRay ṭṭebbreq yelha.

Si tu as eu beaucoup de travail,

C'est que tu avais bien raison de l'entreprendre.

Keçcinⁱ, a bu-tyimit, eṛray ṭṭhedmeḍ d iri-t;

Keçcinⁱ, a bu-lḥedma, rray ṭṭhedmeḍ yelha.

Tu n'as rien fait: c'est une mauvaise combinaison;

Tu as travaillé: c'était la bonne décision.

Par contre :

Argaz ur enḥeddem,

FK-as taruk^a adyellem. L'homme qui ne travaille pas,

donne lui une quenouille pour filer, (comme à une femme)!

Argaz ur enheddm ara,
FKiy-t i-wezger el-lehla.

Le paresseux,
Je lui préfère un boeuf de labour.

Argaz yef tettebbir etmettut,
Hesb-it seg-sent, has ernu-t.

L'homme qui laisse tous les soucis à sa femme,
Considérez-le comme une femme: une de plus!

La paresse.

Mère de tous les vices :

Legez yessahfaq di-mkul eccerr.

Conseils concernant le travail.

Petites recettes pour réussir.

- Ne pas se laisser effrayer par le travail à entreprendre: s'y mettre tout de suite, avec confiance dans le succès.

Mmer tent ihesb ufellañ, tilⁱ ur tent izerra ara.

Si le cultivateur comptait sa peine, il ne sèmerait jamais rien.

CCÿel, qebl a s tekkređ, d izem ; mi s tekkređ d awtul.

Le travail à entreprendre te semble un lion ; quand tu t'y es mis, ce n'est plus qu'un lapin.

Mi tsegzeđ yef-yiwn eccÿel, ad ak yefruređ yef-ecra.

Négliger par paresse son travail c'est risquer d'avoir dix fois plus de besogne ensuite.

Win iæettlen di-cceÿl-is

Leamer yebbiđ yel-lebyi-s.

Celui qui traîne dans son travail
Jamais n'arrive à ses fins.

Azeđta yegren yekkes :

A lall-is ur ðayes.

Le métier monté est (pour ainsi dire déjà)
prêt à être libéré : ne te décourage pas,
tisseuse.

Ulac afellađ ikerzen di-ccetwa

Deđ-nebdu ur yettawⁱ ara, (ger cwiđ ed-wađas).

Aucun cultivateur ne laboure en hiver
Sans récolter en été, (ne serait-ce qu'un peu).

Win iheddmen es-wass

Ur irebbeđ, ur iqettee layas.

Celui qui travaille à la journée
ne gagne peut-être pas beaucoup,
mais ne perd jamais l'espoir d e gagner plus un jour.

Tayerza d eddwam,

ŞŞaba d lewam.

Le labour doit toujours se faire ; la récolte n'y
répond pas toujours.

- Ne pas perdre son temps en bavardages.

Taslaṭ en-tejmaṣt ula i dd-efk¹ ara.

La dalle de la tadjmaït (les longues séances au lieu de réunions) n'enrichit pas.

Win yeqqimen tajmaṣt di-temzi a ṭ yeffey di-temyer.

Celui qui aura perdu son temps à la tadjmaït alors qu'il était jeune sera déconsidéré et ne pourra pas y rester dans sa vieillesse. (Au contraire, celui qui l'aura fuie dans sa jeunesse pourra y séjourner avec honneur dans sa vieillesse).

- Dans la jeunesse, apprendre à travailler.^M

Taqcict, ma^a ur teḥfiq eccyel di-temzi,
yer-etmeyr-is attejjuri.

La fille qui n'a pas appris à travailler
étant jeune
sera réduite aux expédients dans sa vieillesse.

Bab n-eṣṣena d esselṭan,
(wa luḳan d aḥerraz).

Celui qui possède un métier est un roi,
(même s'il n'est qu'un savetier).

Ḥefq-itent ak̄,
ḶḶ-itent ak̄.

Apprends-les tous, (les métiers);
N'en pratique aucun; car on dit :

Tnaç elhîrfat, tleţţac elhîfat.

Douze métiers: treize misères.

- Enfin, compter sur l'aide de Dieu:

Sebbeb, a læbd-iw, nekk ak eiwney.

Fais ce que tu peux, ô homme; je me charge du reste.

Ay-Agellid, a lkamel,

Nekni nsebbeb, Keçç kemmel.

O Roi, ô Parfait,
Nous entreprenons; donne-nous d'ache-
ver.

Mi tħedmeđ ayen yellan deġ-fus-ik,

Anf-as i-Řebb¹ adyeħdem cceyl-is.

Quand tu as fait tout ton possible
Laisse à Dieu de faire le reste.

Mi tħedmeđ ayen yellan dek-k,

Ayn-enniđen, mreħba s-tikci r-Řebbi.

Quand on a fait son possible,
On peut dire: Advienne que pourra.

Skud enteġġ neħfettit,

Řebb¹ adinadi zzit, (ou At-Řebbi jġaban-d ezzit).

Tandis que nous préparons la galette et
l'émiettons,

Dieu nous procurera l'huile - ou: Les
Saints nous feront trouver l'huile.

Rebbi yedda d-bu-tyuga,
Maççi d-bu-tnuga.

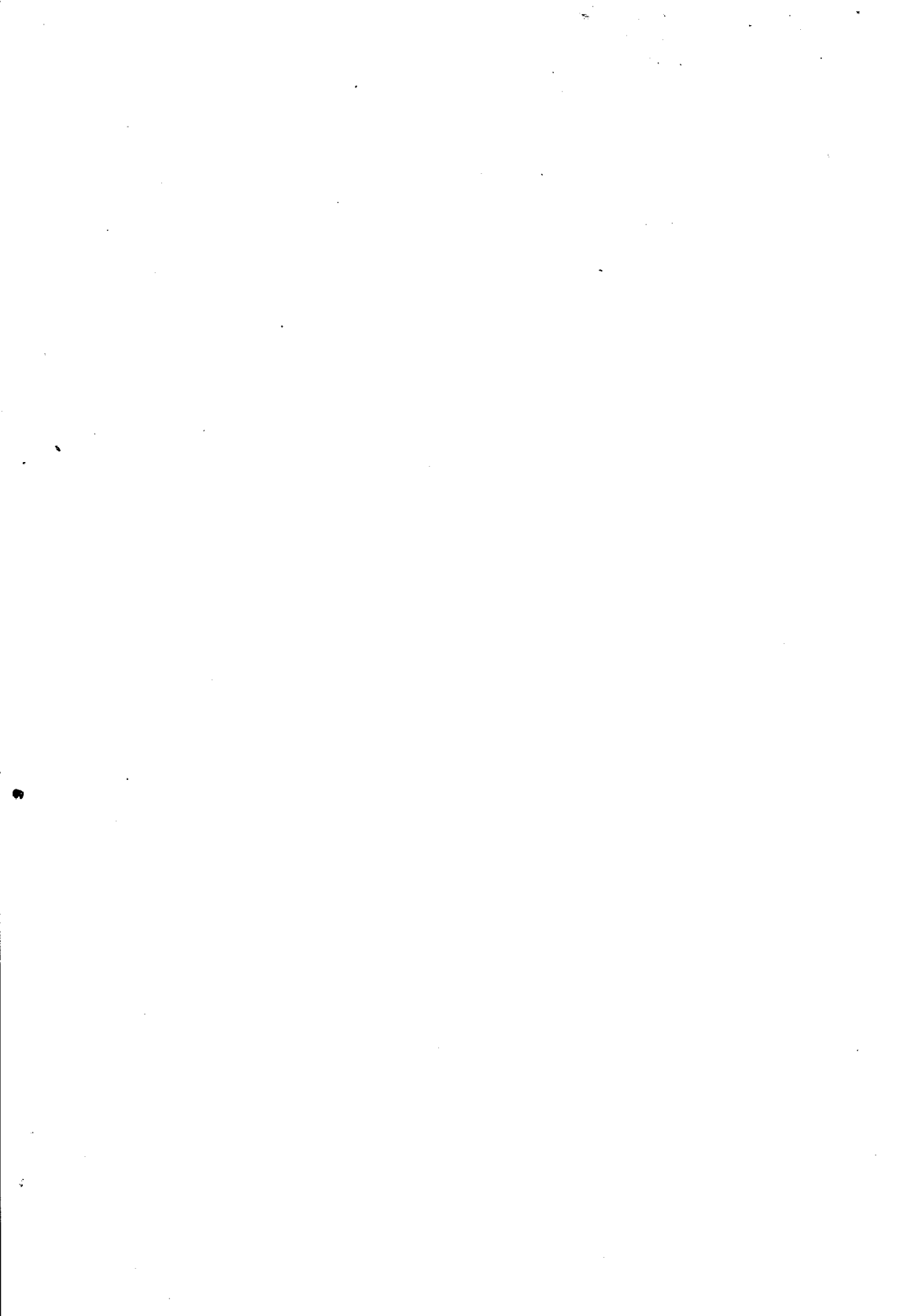
Dieu aide le cultivateur, (le travailleur)
mais pas le voleur perceur de murs, (celui
qui ne vit que d'expédients).

ŞŞbeh zik, lewhi l-lefjer,
Grey tiţ-iw yel-lehla.
Beddey, hessey,
Walay tarbaet n-etzi zwa :
Tenneşređ, a lqedra r-Rebbi :
Tgeđ cceyl-iw d elmeena !

De bon matin, à l'aurore,
J'ai jeté les yeux sur les champs:
Je me suis arrêté pour écouter:
J'ai vu une troupe d'abeilles.
Dieu, je t'en prie,
Fais que mon travail soit utile.



La LIBERTÉ
de la personne humaine



PLAN

I - Le DÉCRET DIVIN

II - Part et rôle de la PERSONNE HUMAINE

III - Conséquence : la RESPONSABILITÉ

SYMBOLES des Localisations géographiques
concernant les notations

Les notations, (citations, textes), sont signalées
comme suit :

- /AF/ pour At-Frawsen et proviennent surtout du vil-
lage de Ljemea n-essarij, près
de Mékla.
- /AM/ - At-Mangellat ; Tawrirt, Wayzen, (Michelet)
- /AS/ - At-eSmaeil ; Bu-Nuñ, (Boghni).
- /AYan/ - At-Yami ; At-larebea, At-Lehsen.
- /AYir/ - At-Yiraten ; 1 e centre de Fort-National
ou D.P. repliées sur le centre.
- /Aε/ - At-εisi ; Tizi-Hibel, Tagemmunt εε-εez-
zuz, (Béni-Douala, dept. de T.O.)
- /Aεeb/ - At-εebbas ; Iyil εε-εli, région d'Akbou,
(département de Sétif).
- /W/ - Iwađiyen, (Ouadhias).

Les citations qui ne sont pas spécifiées provien-
nent des At-Mangellat ou sont connues partout.

LE DÉCRET DIVIN

Les formulations populaires de cette notion théologico-philosophique s'expriment à l'aide de racines verbales, — verbes et leurs dérivés substantifs, — dont les plus fréquemment utilisées sont :

K T B ; a R u ; J r r D ;
Q d d R ; Q D u ;
B γ u ; R a D ;
ε m m D ; Ĥ K M ; a M R ; Ĥ u d d ;

les moins fréquentes :

R Z Q ; Z H R ; Q S M ; S ε D , etc...

ou des n o m s , ex. : tawenza ; tanyirt ; lhila ; amūd ,
etc... parfois, d'ailleurs, sous-entendus.

K T B

Le verbe e t s o n dérivé lmektub expriment deux concepts plus ou moins distincts :

- la destinée individuelle ;
- les formes accessoires et matérielles du destin :
descendance, alliances ; fortune etce qu'elle procure, etc...

1. La destinée.

- QQaren : weqbel a dd-ilal bab-is i s yekteb Rebbi d a-
cu ara yesseddi di-ddummit, bbayen yelhan, bbayn en-
dir ; ma yketb-as adyili d yir elsebd, adyili d yir
elsebd. /AF/AM/

On dit couramment que, avant l a naissance de l'in-
téressé, Dieu écrit tout c e dont il bénéficiera et
aussi subira en ce monde. Si Dieu l'a prédestiné au
mal, il fera le mal. (Cette dernière phrase a été
contestée à AS.)

- Akka i das yekteb Rebbiⁱ asmⁱ ig-ehleq dit-sebbut ggem-
ma-s !
C'est ce que Dieu avait écrit quand i l a été formé
dans le sein de sa mère.
- D elmektub-iw i yi ð-yefkan ayen yelhan.
C'est ma destinée qui m'a donné d'être heureux : j'ai
eu la chance de n'être pas trop malheureux.
- Ruhi, keççini, nadi ma yella kra l-lmektub.
Va donc tenter ta chance.

- Ma yketb-it Rebbi, d a'yezfan el-lemer!
Si Dieu l'a prévu, qu'il ait longue v i e ! (Souhait
aux parents d'un enfant malade).

Le destin, fixé par Dieu, se réalise inexorablement :

- D elmektub ! Cela devait arriver !
- Ar (ou : yer-) elmektub ! On verra ce qui doit arriver ! (Tout dépend de ce qui arrivera).
- Ma yekteb... Si cela doit arriver... (personne n'y peut rien).
- Ayn iketben adizeddi.
Ce qui est décrété se réalisera.
- Elmektub, a bunadem, anda tebyud tiliq a kk-id yawed.
Où qu'on soit, l a destinée vous suit. (à qui hésite devant une décision à prendre ou se montre désespéré à la suite d'un coup du sort).
- /AS/
- Elmektub-ik, am tili-y-ik. /AS/Ae/
Le destin (vous suit) comme votre ombre.
- Elmektub-ik, d neṭṭa ara dd-inadin fell-ak. /Ae/
Ton destin, c'est lui qui te court après.
- Ma tketb-ay teqcict-agi, a ṭ nay.
Si cette jeune femme est destinée à faire partie de de notre famille, le mariage se fera.
- Ayn iketben ehcic ;
Ayn ur nektib yeqqur am-yicc ;
Ula-y-yer nesmie^u amm-emcic !
Ce qui devait arriver passe facilement ;
Ce qui n'était pas prévu est plus dur qu'une corne :
Inutile de pousser des cris (plaintifs) de chat !

La prière même ne saurait changer le destin :

- Liberté de la personne humaine -

- Tezwar lektiba dduša.

Le Décret (se réalise) avant la prière./AS/Aseb/.

Remarque. La prononciation la plus fréquente semble être elmektub; on signale cependant elmektub et même elmektub à AS.

2. Les formes du destin.

Dieu nous doit notre subsistance.

(Certaines personnes y ont un droit spécial, comme la jeune mère: elmektub n-ennafs^a a ð-yeyli ula seg-genni: la nourriture d'une (jeune) accouchée lui tombe même du ciel).

- Sidi Rebbi¹ ila-yay elmut,

Nekni nla-yas elqut.

Dieu exige de nous la mort;

Nous avons le droit d'exiger de Lui notre subsistance.

En fait, Il la prévoit pour chacun avant la naissance:

- Aḡ elmektub-ik! /AS/ Prends ta part. (Familier, au cours d'une distribution).

- Aḡ ayn ik yektab Rebbi!

Prends ce que Dieu te destinait, (ta part).

- M-kul yiwn ikems-eḍ elmektub-is yer-Rebbi./AF/

Chacun touche de la Providence le nouet de ses ressources.

- Mara dd-ilal weqcic, Sidi Rebbiyettceggis-eḍ elmektub-is rebsin-yum (w-eqbel a dd ilal) /AS/Aε/AF/.

Quand un enfant doit naître, Dieu détermine sa part de subsistance quarante jours avant (sa naissance).

Les modalités de cette subsistance, quantité, qualité, ont été déterminées ainsi que le temps et lieu où chacun la percevra :

- Akk-īd iṣaḥ kan elmektub-ik. /AS/

- Ala lmektub-ik ara teççeḍ. /AM/

- And^a ik yekteb weyrum-ik a g-ḍ yessiwel. /AM/Ae/

And^a ik yekteb weyrum-ik, a t tawḍeḍ.

C'est là où sont prévus les moyens de vivre que l'on finit par arriver, /comme à leur appel/.

- D elmektub i g-ḍ yessawlen.

C'est ta part (prévue) quit'a appelé. (à un hôte inopiné qui trouve à manger).

Yella yiwen d igellil ddaw Ṛebbⁱ ur yes^e ara^a acu^u ara yeçç. Yenna-yas : Yessefk adnadiy Ṛebbⁱ, ad iyi-ḍ yefk elheqq-iw !

Iṛuḥ iteddu^u armi ttameddit. Yebbeḍ ar yiwen wemkan, d elyaba. Yezdey dinna læbd er-Ṛebbi n-ettsee w-ettessein n-esna. Neṭṭa, cceyl-is iæbbed Ṛebbi.

Yebbeḍ degg-iḍ. Yenna-yas :

- A sidi, ad iyi tessenseḍ i-wudem er-Ṛebbi ?

Yenna-yas :

- Yirbeḥ !

Yeqqim wergaz. Tura, læbd-enni, yeṭṭak-az-ḍ Ṛebbi taḍebšit en-seksu l-leali. Ass-enni, imi yell^a inebgi-nni, yefka-yaz-ḍ esnat tḍebšiyin : yiwet en-seksu l-leali, yiwet leḥ.

Yekker elæbd-enni r-Ṛebbi, tinna n-seksu l-leali, yeçça-t, tayed yeçça-t, essayel.

Yuyal yenteq yur-es elæbd-enni, yenna-yas :

— Sanⁱ ara truhîd akka? Yenna-yas :

— Adruhey adqellbey yef-Rebbⁱ adiyi-fk lñeqq-iw.

Yenteq yenna-yas :

— Keçç d amehbul ! Anid^a ara tafed Rebbi ?

Yenna-yas :

— Yessefk-iyⁱ adqellbey alamm^a ufiy-T !

— Ihi, di-leenaya-k, ma tufit_T, a yi tweqmed tayaw-
sa : attiniđ i-Sidi Rebbi : la K yeqqar elæbd-ennⁱ i KK
isebbden ttesea w-ettesein n-esna : anwa d amkan-iw di-
ljennet ?

Yenna-yas :

— Yirbeñ !

Iruh. Yelñ^a armi ttameddit, yebbi-t Rebbi yer-yiwen
wemkan d elyaba. Yufa dinna yiwn elhayen. Tura, lhayn-
enni, mur yukir ara, ur yeseⁱ ara acu ara yeçç. Yeb-
beđ yur-es, yenna-yas :

— Ad iyi tessensed ? Yenna-yas :

— Yirbeñ : qqim attensed !

Yeqqim. Lhayen-enni, yenna-yas i-tmeţţut-is :

— Elqut ulac !

Sean yiwet_T tayaţ : yenna-yas i-tmeţţut-is :

— Amezlu tayaţ-ennⁱ i-wakkn adyeçç adyerwu ssayl-
enni.

Ĥedmen akka : weqmen imensi, ççan es-tawant. Fukkn
uççi, qqimen la heddren. Yenna-yas elhayn-ennⁱ i-ssa-
yl-enni :

— Sanⁱ ara truhîd ?

Yerra-yas :

- Adruhey adnadiy ef-Rebbi¹ ad iyi-fk elheqq-iw!

Yenna-yas :

- Keçç d amehbul ! Ul^a and^a aa tafed Rebbi !

Yenna-yas :

- Ulac uyilif : adnadiy alamm^a ufiy-f!

- Ihi, di-leenaya-k, ak weşşiy : a s tiniq i-Rebbi :
la K yeqqar elhayn-enni yenyan ttesea w-ettesein med-
den : anw^a i d amkan-iw di-ljihennama ? Yenna-yas :

- Yirbeh !

Iruh. Yezwar-az-d elmelk gg-iwen wemkan yel-lebher.

..... (v. Annexes)

Yekkr iruh elmelk-enni, yettahher si-lebher-enni,
iruh yer-Rebbi, yenna-yas :

- A Sidi Rebbi, a K ciwrey f-yiwen yetqellib ad as
tefkeq lehqq-is. Yenna-yas :

- S-tidett, yumen yiss-i : atruhid ad as tefkeq ayen
yebya.

Ibern-ed elmelk er-wergaz-enni :

- Ihi¹, ay-ameddakel, ruh s ahham-ik, ad ak efkey
acu tebyid : d nekkin¹ ig-ettakn, ig-tekksen.

Yuyal yenna-yas wergaz-enni :

- Icegge-iyi-d elæbd-enn¹ ig-æbden Rebbi ttesea
w ettesein n-esna ad iyi tiniq anw^a i d amkan-iw di-
ljemet. Abrid-enniden, ensiy yur-yiwen elhayen yenya
ttesea w-ettesein em-medden, yenna-yi : Adas tiniq an-
w^a i d amkan-iw di-jihennama.

Yuyal elmelk yer-Rebbi, yekka-yaz-d i-Sidi Rebbi.

Yenna-yas Rebbi :

- Ruh, tint-as : Winn^a akk-enni yenyan ttesea w-et-

tessein em-medden : ataya : amkan-is di-ljennet eela-ħa-ter winna yecceçç mliħ ; winna^a ieebden akken Rebbi¹, ataya^a amkan-is di-jihennama, eela-ħaṭr ieuqb-it Rebbi !

Yuyal-d elmelk er-wergaz-enni yetqelliben ef-Rebbi, yenna-yas :

— Ruħi tura : ayla-k a kk-id yaweḍ s aħħam-ik ; ma d amkan el-ljennet ak¹ d-ejihennama, beddlen-t : amak¹-raq-enni, yefka-yas Rebbi¹ amkan-is di-ljennet ; leebden-enni, yerra-yas Rebbi¹ amkan-is ġġ-emkan el-lħayn-enni.

Iruħ-ed, yebbeḍ s aħħam-is. Tenna-yas etmettut-is :

— Anida wayn ik-d yefka Rebbi ?

Yerra-yas netta :

— Yefka-yi-d, yenna-yi-d : akk-in yaweḍ s aħħam.

Yeqqim yumayen. Tekker etmettut-is tuli yer-tebhirt, twet s-etqabact, tufa d elwiz. Iruħ-ed s argaz-is s aħħam, tenna-yas :

— Eyya^a a d-nawⁱ acbali !

Yenna-yas :

— Ala ! yenna-yi-d Rebbi : akk-in yaweḍ s aħħam !

Tuyal etmettut-enni r-watmatn-is, tenna-yasen :

— Eyyam a d-nawⁱ acbali l-lwiz eela-ħaṭr argaz-iw d amehbul.

Ruħien, bbin acbali s aħħam-ennsen.

Lawan-ennⁱ i g ebbden s aħħam, dallen f-ecbali-nni, ufan tiyerdmawin ak¹ d-izerman : rran-as ayummu. Nnan-as watmatn-enni :

— Ewletma-t-ney tebya^a ad ay etney : tura, d nekknⁱ ara t yenyen !

bbden degg-id-enni, tt¹sen : bbin acbali yer-s-ufella

bbelham bbergaz-enmi : kkesn-as-d elqermd, gren-d ac-bali-nni, ssurgen-t-id, nitni rewlen. Tiyerdmwin ak d-izerman uyalen d elwiz.

Tuyal etmettut tessakⁱ argaz-is akkn adyejmees lwiz.

Yenna-yas :

— Ala : ttes alamma d azekka ssbeti, eela-hater d Reb-bi i t-id yebbin : ur yeskaddb ara.

Il y avait un homme si misérable qu'il n'avait rien à manger. (Un jour) il se dit : Il faut que je me mette à la recherche de Dieu pour qu'Il me donne ce qui me revient.

Il se mit en route et marcha jusqu'au soir. Il arriva à une forêt où se trouvait un vieil ermite de quatre-vingt dix-neuf ans dont la seule occupation était la prière.

Arrivant ainsi le soir, le voyageur demanda :

— Voudrais-tu me donner l'hospitalité pour l'amour de Dieu ?

— Bien sûr, répondit-il.

L'homme resta. Or, chaque soir, Dieu Lui-même envoyait sa nourriture à l'ermite : un plat de couscous de froment. Ce soir-là, puisqu'il y avait un invité, Dieu envoya deux plats : l'un de couscous de fine semoule de blé, l'autre d'orge.

Le vieillard mangea le bon couscous et laissa son hôte manger l'autre.

A un moment, il demanda :

— Où vas-tu donc ainsi ?

— Je suis à la recherche de Dieu pour Lui demander ma part.

— Tu es fou, dit l'ermite : où penses-tu pouvoir trouver Dieu ?

— Je chercherai, dit l'homme, jusqu'à ce que je L'aie trouvé.

— Eh bien, si tu Le trouves, sois assez obligeant

pour te charger d'une commission: demande - Lui d e ma part: l e vieillard d e quatre-vingt dix-neuf ans qui passe sa vie dans la solitude et l a prière voudrait savoir quelle sera sa place dans le Ciel.

— Bien, dit le voyageur qui se remit en route.

Il marchait, en quête de Dieu et, le soir, il arriva dans une forêt où vivait un brigand. Pour le moment, comme le brigand n'avait pu rien voler, il n'avait rien à manger. Arrivé chez lui, l e voyageur lui demanda de l'héberger pour la nuit.

— C'est bien, répondit-il: tu peux rester ici ce soir.

Il entra s'asseoir. Le brigand alla dire à sa femme:

— Nous n'avons rien à manger!

Ils avaient une chèvre:

— Tuons la chèvre, dit-il, pour q u e ce mendiant ait à manger et bien manger.

Ils firent donc ainsi: ils préparèrent un bon souper et mangèrent à leur faim. Le repas terminé, ils s'attardèrent à converser:

— Où comptes-tu aller? demanda le voleur.

— Je cherche Dieu pour L u i demander ma part des biens de ce monde.

— Tu déraisonnes! On ne rencontre pas Dieu comme ça!

— Cela ne fait rien: je L e chercherai jusqu'à ce que je L'aie trouvé.

— Alors, s'il te plaît, je voudrais que tu te charges d'une commission: demander à Dieu de ma part quelle place il destine en enfer au brigand qui a déjà tué quatre-vingt dix-neuf personnes?

— C'est entendu, répondit l'homme.

Il poursuivit son chemin. Près de la mer, un Ange vint à sa rencontre.

.....

L'ange s'éloigna, quitta le bord de la m e r et se présenta à Dieu:

— Seigneur, dit-il, je viens Vous consulter au su-

jet d'un homme qui vous cherche pour réclamer sa part.

— C'est vrai, répondit Dieu: il a confiance en moi: va donc lui donner ce qu'il désire.

L'ange revint vers notre homme:

— Ami, lui dit-il, retourne dans ta maison: je t'y donnerai ce que tu désires: je suis l'ange chargé de donner et de refuser.

(Mais) l'homme ajouta:

— Le vieillard qui a passé quatre-vingt dix-neuf ans dans la prière m'a chargé de demander quelle serait sa place au Ciel. Une autre fois, j'ai passé la nuit chez un brigand qui a tué quatre-vingt dix-neuf personnes: il voudrait lui aussi savoir quelle place il aura en enfer.

L'ange, étant retourné vers Dieu pour lui exposer l'affaire, obtint cette réponse: Celui-là, qui a tué quatre-vingt dix-neuf personnes, sa place est au Ciel car il bien reçu (son hôte); l'autre, celui qui prétend avoir adoré Dieu, sa place est en enfer: Dieu lui rend la pareille.

L'ange revint donc vers l'homme qui cherchait Dieu et lui dit:

— Va donc maintenant: ta part t'attend chez toi; quant aux places au Ciel ou en enfer, tout est changé: le voleur, Dieu lui fait une place au Ciel, mais, son serviteur, Dieu lui donne à prendre la place qui était réservée au brigand.

Il revint donc et rentra chez lui. Sa femme lui demanda:

— Où est donc ce que Dieu t'a donné?

— Il m'a donné (effectivement): Il m'a fait dire: Cela te viendra dans ta maison.

Deux jours après, sa femme, étant montée à son jardin, donna un coup de pioche (dans une jarre) qui se trouva être pleine de pièces d'or. Elle revint à peler son homme à la maison:

— Viens (m'aider): nous allons rapporter une jarre pleine!

— Non, répondit-il: Dieu m'a fait savoir que tout m'arriverait à domicile.

La femme alla dire à ses frères :

— Venez (m'aider) à porter une jarre de louis : mon mari est trop bête !

Ils allèrent chercher la jarre et l'apportèrent dans leur maison.

En arrivant, ils regardèrent dans la jarre et constatèrent qu'(elle contenait) des scorpions et des serpents. Ils replacèrent le couvercle en disant :

— Notre sœur veut notre mort : c'est nous qui allons nous charger de la faire disparaître !

La nuit même, pendant que tout le monde dormait, ils hissèrent la jarre sur le toit de la maison et, ayant ôté des tuiles, en versèrent le contenu, après quoi ils prirent la fuite. Les scorpions et les serpents se changèrent alors en louis d'or.

La femme voulut faire se lever son mari pour qu'il les ramassât, mais lui :

— Non, répondit-il : reste couchée jusqu'à demain matin : c'est Dieu qui nous envoie ça : Il ne nous a pas déçus !

Quand cette provision est arrivée à sa fin, il n'y a plus qu'à mourir :

- D ayen : yekfa lmektub-is di-ddunnit !

C'est fini : sa part en cette vie est épuisée !

On dit aussi :

- Ktalent-as (tseqqayin-is).

(Ses grains) sont mesurés. (La mesure est comble : il est mort, ou : il est sur le point de mourir).

- Teççur-as (elhila-s).

(Sa mesure) est pleine. (Il peut partir).

Si un malade approche de la mort :

- Adhuzzent elmalayekk amud-is !

Que les anges secouent un peu encore sa mesure (pour

qu'elle ne soit pas encore considérée comme à son comble).

R Z Q - Q S M

Cette réalité de l'attribution des formes matérielles du destin s'exprime aussi à partir des racines verbales R Z Q et Q S M :

- Yemmut baba d aneffaq :

Yella Rebbi d ařezzaq.

Mort est mon père qui se chargeait de pourvoir à mes besoins; il me reste Dieu qui ne me laissera pas manquer.

- D Win i ɣ-d ihelqen

Ara ɣ-d iřezqen!

C'est Celui qui nous a créés qui subviendra à nos besoins.

- Win ur d-yeřziq weřnin,

Ula i s yeřdem elæbd meskin!

Pour qui n'a rien reçu de la Providence, que pourrait faire la pauvre créature?

- Iqesm-as Rebbi tařbizt di-Fraņa.

Il est obligé de gagner sa vie en France.

- Ayn ur neqsim iyelli-dd ula deg-mi./AM/

Ce qui ne vous était pas destiné vous tombe même de la bouche: (quand la fatalité vous est contraire, il ne faut pas chercher à lui échapper).

- Ala cwit p̄pewren i ɣ yeřsem Rebbi ġġ-eham./AF/

Nous n'avons qu'un peu de semoule à la maison.

Nekk, ihelqey-t d elfaqir : keçç eynu-t ;

Nekk, eniyi-t : keçç eliyu-t !

Yiwen, ihelq-it Sidi Rëbbi d elfaqir ; wayeđ, ihelq-it Sidi Rëbbi d elyani. Lyani-nni la yettabae elfaqir.

Yiwen ggibbass, iruđ elfaqir-enni yessuter s aħħam n-esseltan, yenna-yas :

— Ad iyi tseddqeq cwiť eff-udem er-Rëbbi !

Fkan-az-đ taħbibt em-sin-işurđiyen. Yessuter win yellan d elyani, yenna-yas :

— ZZenz-iyi-ťť-id, ak efkey aşurđi.

Yezenz-as. Neťť^a iruđ akken Kan, la yleħ^u i-laz.

Yaweđ azekka-nnⁱ iruđ yuyal day-enni yessuter. Fkan-az-đ day-enni taħbibt, sseddaz-đ di-teħbibt elwiz bu-sebea-đu.

Yekker-đ azekka-nni yessuter day-en s aħħam n-esseltan : fkan-az-đ taħbibt : d elwiz bu-meyya-đu^u i đ-seddaz deg-s. Day-emi yezenz-as-ť i-win yehleq Rëbbi d elyani : yefka-yas deg-s sin işurđiyen. Yefreh, yebbed s aħħam-is, yenna-yas :

— A tameťťut, ass-agi sin işurđiyen iyi-fka !

Yekkr azekka-nni şşbeh yuyal yessutr i-esseltan. Yenna-yas i-tmeťťut-is :

— Argaz-agi, balak aťas bbarraw-is ig-esea : yemken ur iqum ara^a ayn is efkiy. Ass-agi, ssend-as : fk-as aħbiz ameđran, ççar-as si-z-daħel d elwiz i-wakkenni nyill a tiqam.

Win akkenni yehleq Rëbbi d elyani, la yettabae elfaqir : mⁱ i z-đ efkan at-weħħam n-esseltan, irezq-it Rëb-

bi si-lfaqir-enni. Asmⁱ i z-d yefk^a aḥbiz-enniⁱ ameḡran
yeççuren d elwiz z-daḡel, yenna-yas :

- W-eḷḷeh ! Frak ad ak efkēy : tecqid-iyi.

Yefreḥ mi s yefka frak. Yebbed s aḡḡam, yezwi-t-id,
yeççur uyerbal el-lwiz.

Yekker-d azekka-nni, iḡuḥ elfaqir-enni yer-esseltan
adyessuter. Yenna-yas :

- A tameḡḡut, amcum-agⁱ urtiqum ar^a ayn i s tetḡ-
ḡaked : balak aḡas elyacⁱ ig-esea.

Yeffy-ed s aecessas-agi-ynes, yenna-yas :

- Ruḥ effey essayagⁱ adyekcem igellil-agi : hwajey-t.

Ikecm-ed. Yessedda-t el-lḡezna n-eddheb, yenna-yas :

- seddi semmḡ ayn umi ḡzemred, lameḡn^a ur d-eḡruḡu-
yara^a akka kull-ass : terḡid-iyⁱ aqerḡu !

Isedda^a isemmerḡ taculliḡ, yerna^a iciwi-s, yeffy-ed
yer-berḡa.

Win akk-enniⁱ i tyettabaḡen yeqqim em-beḡeid iqre-
it-id. Armi d-yeffey, sselḡtan yerra-d tabburt, winna
yeyli timendeffirt si-lferḡ, yemmut. Winna i t yetta-
baḡen yemmey fell-as, isemmerḡ yakⁱ elwizan-enni, yebbi
taculliḡ, iḡuḥ.

SSasa ff i z-d iseḡḡen, yebbḡ uecessas, yuḡal-ed, yu-
fa-t-id yemmut yef-tebburt. Yekcem ḡur-es, yenna-yas :

- A sselḡtan, igellil-enni yemmut.

Yeffy-ed esselḡtan, iyill d meddn i tyenḡan f-eddra
ggedrim-enniⁱ i d-yebbi. Yeḡbed di-tilifun, yenna-ya-
sen : A dd-ennejmaḡem tameddit akken tellam !

Bḡden ; yenna-yasen :

- Ateffyem yer-em-kul emkan, aḡqellbem wi-nḡan i-

gellil-agi.

Inetq-ed elmelk seg-genni, yenna-yas :

— Nekkini fuqrey-t : keççini ynu-t ; nekkini nyiy-t :
keççini hyu-t !

Dya, inetq-ed yel-lyaci, yenna-yasen :

— Hebsset a dd-inim w¹ i d-yenman awal-agi !

Iyill d elyac¹ i d-yenman awal-agi, maççi d Sidi Rebbi. Armi d m¹ i s emman :

— Ur d-nenni-yara. Timesliwt nesla, timenn^a ur d-nenni-yara. Day-enni yenna-yasen :

— KKert a t r u h e m a t q e l l b e m w i t y e n y a n .

Inetq-ed elmelk seg-genni, yenna-yasen :

— Nekkini fuqrey-t : keççini ynu-t ; nekkini nyiy-t :
keççini hyu-t !

Yenna-yasen :

— A dd-inim w¹ i d-yenman awal-agi, mulac adgezme y iq e r r a y - e n m w e n ! N N a n - a s a k :

— Timesli nesla, timenn^a ur d-nenni-yara !

Inetq-ed elmelk seg-genni, yenna-yas :

— D Sidi Rebb¹ i l a k y e q q a r n a k k a g i : N e k k i n i h e l - q e y - t d e l f a q i r : k e ç ç i n i y n u - t ; n e k k e n y i y - t : k e ç ç i n i h y u - t ! M a y e l l a k r ^a u m i t z e m r e d ? K r ^a a k k e n n i t e f k i d d e l w i z a n y e b b i - t e n w i n h e l q e y d e l y a n i . T u r a , m a y e l l a k r ^a u m i t z e m r e d , h e d m - i t s i - z - d a t - i ! N e k k i n i , c c e y l - i w m e q q e r . W i n h e l q e y d e l f a q i r , u r y e z m i r h e d d a t y e y - n u ; w i n h e l q e y d e l y a n i , u r y e z m i r h e d d a t i f a q e r !

Lfa del en-Sidi Rebbi d ame q r a n : a t t e z r e m a c u y e h - d e m !

Je l'ai créé pauvre : essaie donc de l'enrichir ;
Je l'ai fait mourir : essaie de le ressusciter !

Il y avait deux hommes dont l'un était pauvre et l'autre riche, selon ce que Dieu avait décidé pour chacun. Le riche poursuivait le pauvre.

Le pauvre alla un jour mendier chez le roi :

— Donne-moi l'aumône, ne serait-ce qu'un peu, pour l'amour de Dieu !

On lui donna un pain contenant deux sous. Le riche demanda alors :

— Vends-le moi pour un sou.

Il le lui vend et s'en va, sans rien, avec sa femme.

Le lendemain, il revient demander l'aumône : on lui donne encore un pain dans lequel on avait glissé une pièce de vingt francs.

Le lendemain encore, il revint chez le roi. Il reçut un pain contenant une pièce de cinq cents francs. Il le vendit à celui que Dieu avait fait riche et qui lui donna deux sous. Tout heureux, il retourna chez lui et dit :

— Femme, aujourd'hui, c'est deux sous qu'il m'a donné !

Le lendemain matin, le voilà encore chez le roi pour demander l'aumône. Le roi dit à sa femme :

— Cet homme doit avoir beaucoup d'enfants : ce que je lui donne ne doit pas lui suffire. Aujourd'hui, donne-lui davantage : un gros pain que tu rempliras de pièces, de façon que nous puissions penser qu'il en a assez.

Celui que Dieu avait créé riche poursuivait toujours le pauvre : quand le pauvre recevait quelque chose de la maison royale, Dieu en faisait profiter le riche à ses dépens. Le jour où il reçut le gros pain plein de pièces d'or, le riche dit :

— Ma foi, je t'en donnerai bien un franc, sans me gêner.

L'autre était content de ce qu'il lui donnait cette somme. Le riche rentra chez lui, secoua le pain et un
tamis

se trouva vite empli de pièces.

Le lendemain, le pauvre alla de nouveau chez le roi demander l'aumône. Le roi dit :

— Femme, ce que tu donnes à cet importun ne lui suffit sans doute pas : il doit avoir beaucoup demandé à nourrir.

Allant trouver le garde, il lui dit :

— Va me faire entrer ce mendiant : j'ai besoin de lui parler.

Il entra. Le roi, le faisant passer dans sa réserve d'or :

— Charge, dit-il, tout ce que tu peux mais ne viens pas ainsi tous les jours : tu me casses la tête !

Le pauvre bourra alors une outre, mit encore tout ce qu'il put dans son giron et sortit.

Celui qui le suivait toujours était resté à distance pour le surveiller. Quand il fut sorti et que le roi eut fait refermer la porte, le pauvre diable fut pris d'une telle joie qu'il tomba à la renverse et expira. L'autre se précipita, chargea tous ces louis d'or et s'éloigna en emportant l'outre.

Quand le roi lui en donna l'ordre, le garde revint et trouva l'homme mort devant la porte. Il alla trouver le roi :

— Seigneur, dit-il, ce mendiant est mort !

Le roi sortit et, pensant que l'homme avait été tué pour l'argent qu'il portait, donna par téléphone l'ordre de rassembler tout le monde le soir même.

Quand tous furent arrivés, il ordonna :

— Allez partout et trouvez-moi celui qui a tué ce mendiant !

Alors un Ange parla du haut du ciel :

— Je l'ai fait pauvre : essaie donc de l'enrichir ; je l'ai fait mourir : essaie maintenant de le ressusciter !

S'adressant au peuple :

— Ne bougez pas, dit le roi : vous allez me dire qui a parlé de cette façon.

Il croyait que le cri était parti de la foule, non

qu'il ait eu une origine divine.

Les gens furent obligés de répondre :

— Nous n'avons rien dit : nous avons bien entendu, mais nous n'avons pas dit un mot.

— Allez donc me chercher celui qui l'a tué, répéta le roi.

L'ange cria du haut du ciel :

— J'en avais fait un pauvre : essaie de l'enrichir ; je lui ai ôté la vie : essaie de la lui rendre !

— Vous allez me dire, s'écria le roi, qui a parlé de la sorte, sinon je vous coupe la tête !

— Nous avons bien entendu, répondirent-ils, mais personne n'a dit un mot.

L'ange reprit, du haut du ciel :

— C'est le Seigneur Dieu qui te fait dire : Moi, je l'ai créé pour être un pauvre : essaie donc, toi, d'en faire un riche ; je lui ai ôté la v i e : ressuscite-le maintenant, si tu y peux quelque chose. Tout ce que tu lui avais donné en fait de pièces d'or, c'est celui que j'avais créé riche qui l'a pris. Si tu peux quelque chose, fais-le donc en ma présence ! Ce que je fais ne doit pas être dédaigné. Personne ne peut enrichir celui que j'ai créé pour être pauvre et celui que je crée pour rester riche, personne ne peut en faire un pauvre !

Grande est la puissance de Dieu : on peut voir tous les jours ce qu'elle réalise.

Ay-ul-iw, berka-k lekfer :

Agg-elhan d eşşber :

D-elmegsum ar d a t nelheq.

Ard ijewwez wayn iqedder,

D elhiş ney d eccerş :

Fi-lluh elmehfuđ yesbeq.

Adeṭṭrey elfael elqader,
Yeṭruzun ijebber,
Adijemmes ger-wid yefreq.

Tiyers¹ icuddn attefsi :
A læmr-iw henni :
Ayn iketben a t teççeḍ.

Hadr attiliḍ d ajehli,
Atqillḍ i-yefri,
Abrid n-eṭṭuba tejjjet-ṭ !

Taḥbirt a kk-idd-as fuṛṣi
Ma yketb-iṭ Ṛebbi
Asmi wer-sad etluleḍ.

DDunnit, mⁱ ara ḍ-seggem,
Lḥedm^a adyehdem,
Ḥas adyili d eṭṭayee.

Win mi senman elfahem
SSuq-is yegzem :
Anidda yedda, a ḍ-yawi mnfee.

Winn^a i f yura lhemm,
Ḍayem d aḥennem :
Anida yedda d amqelles.

Mon cœur, cesse de te rebeller :

Il est préférable de se résigner :
Notre destin doit nécessairement s'accomplir.

Il faut qu'arrive ce qui est de décret divin,
Soit bien, soit mal :
C'est déjà inscrit sur la Table (bien) gardée.

Je supplierai le Maître tout-puissant,
Qui éprouve et qui console,
Qu'il me mette au nombre de ceux qu'Il a séparés. /vers
douteux/

Le noeud serré (un jour) se déliera :
Mon âme, reste donc en paix :
Ce qui est écrit, tu dois le subir.

Garde-toi de te conduire en impie,
De regarder par-dessus le (bord du) gouffre
Et de quitter la route du bien.

Ta subsistance te viendra (comme) par force
Si Dieu l'a prévue pour toi
Quand tu n'étais pas encore né.

Quand sa destinée s'y prête,
L'homme trouve à s'occuper fructueusement,
Même s'il n'est qu'un dévoyé.

Pour celui qu'on peut considérer comme sage,
Les affaires vont toujours bien :
Où qu'il aille, il trouve son profit.

Celui à qui est destiné le malheur
Est continuellement en butte aux soucis :
Où qu'il aille, il lui faut se démener.

Ay-ul-iw, acu k yuyen, mi twella fell-ak tagut ?
NNiy-ak, ur eṭheggut atɛuddeḡ ennsib-ik yemmut :
NNṣib yer-Rebbi mehdud : ad ag-d ibedd yef-tebburt.

Aql-iyi¹ am zerzur ð-yeffyen di-tmurt-is :
Ttandin-as a tenyen, ad as ekksen eleic-is.
Mi nessa Sidi Rëbbi, kul-yiwn a s yefk ennsib-is.

/AM/

Mon cœur, pourquoi (te plaindre)
quand le brouillard s'appesantit sur toi?
Je t'en prie, ne va pas /un verbe douteux/
croire que ta destinée n'a plus de valeur:
Ta part de biens et de bonheur est fixée auprès de Dieu:
elle s'arrêtera devant ta porte.

Je suis comme l'étourneau
en migration
A qui l'on tend des pièges pour le faire mourir
et lui prendre son nid.
A qui compte sur Dieu
Il donne la part qui lui revient comme à chacun.

a R u - J r r D

Ces deux racines verbales servent à désigner l e s
conséquences du destin, mais, surtout, celles qui se
traduisent en épreuves :

- Lmejrud yak²ettira, neqqar-itn-id i-lhif, i-tlufa ; ma
d elmektub, ala.

Les termes elmejrud et tira sont employés pour
parler des misères de la vie et de ses épreuves ; le
mot elmektub n'est pas (généralement) employé dans
ce sens. /AS/Aε/

Le destin est écrit par Dieu sur la tête, aqeṛru, aqeṛruy, ou le front, anyir, tanyirt; tawenza, tagenza :

- Yura (deg̣-qeṛru... deg̣g̣-enyir).
C'était écrit, (ce contretemps, ce malheur devait m'arriver!)
- Ayen yuran di-twenza-w adisceddi.
Ce qui est écrit sur mon front doit s'accomplir.
- Ayen yuran deg̣-şenduḥ,
Ula sanⁱ iruḥ. /AF/
Ce qui est inscrit sur le crâne
Ne saurait aller ailleurs.
- Ur itekkes hedd ayen yura Ṛebbi. /Aε/
Personne ne peut supprimer ce que Dieu a écrit - ou:
- Ayen yuran deg̣-qeṛruy-iw, hedd ma yekks-it. /AS/
- Medden qqařen : a wer yaru ! /AM/
On dit bien : Que ce ne soit pas écrit ! (réponse dubitative à l'énoncé d'un espoir illusoire devant la perspective d'un malheur).

- Yura-ten Ṛeppi deg̣-qeṛruy-iw !
Dieu me les destinait ! (femme parlant de ses enfants surtout s'ils sont nombreux, turbulents).
- Yura-t Ṛeppi deg̣-qeṛruy-iw.
Dieu avait prévu que j'aurais à le supporter ! (une femme parlant de son mari).
- Yura-yas-t Ṛebbi deg̣g̣-enyir-is !
Dieu avait prévu cela pour elle. (en parlant d'une jeune femme mariée dans un village éloigné) /Aε/
- Akk^a i y-ura Ṛebbi !
Ainsi l'avait écrit Dieu ! (une femme répudiée).
- Yura-yas Ṛebbi deg̣g̣-enyir-is !
Cela devait lui arriver ! (une femme parlant de son mari qui s'adonne à la boisson).
/Aε/

Les mots *tanyirt*, *tawenza* peuvent s'employer absolument dans le sens de chance (surtout *tawenza*) ou de malchance :

- *Tawenza-w temceḍ yeḥ-z-dat*;
(La touffe de cheveux que j'ai sur) le front est t peignée vers l'avant : (j'ai de la chance); ... *yeḥ-deffir*, en arrière : (je joue de malheur).
Dans le même sens, on a entendu *Eenⁱ ur d-emciḍḍ ara ṣṣebⁱ-a?* (Tu n'as pas de chance :) Tu ne t'es donc pas peignée ce matin? /AM/

Mais, la plupart du temps, ces termes sont spécifiés par des qualificatifs :

- *TTanyirt-iw!* (ou : *TTanyirt-iw tamcumt!* - *TTanyirt-iw ig-ebyan akka!*) C'est bien ma chance! /AS/AM/
- *Tawenza n-esseḍ* : porte-bonheur.
- *Tawenza bbewrey* : auréole dorée : (douée de chance ou qui, à sa naissance, porte bonheur aux siens en raison d'une coïncidence d'amélioration du sort de la famille). /AM/Aε/
- *Adig Rebbi ṭawenza taseḍit!* /Aε/
Puisse-t-elle être heureuse! (souhait à la naissance d'une fille).

Ur yejwij kedd d-elmetl-is :

M-kul-yiwen d anyir-is :

Igg-elhan d leqniε! /AS/

Nul ne trouve ce qui lui conviendrait parfaitement :

A chacun sa chance :

Ce qu'il faut, c'est savoir se contenter.

ZZeḥr-ik amm-elbeḥt-ik :

Ṭṭay-it ur ṭzenza.

Ma nnan-ak medden d iri-t,

D ayn i ḍ-eqda twenza !

Ta chance comme ta destinée

Prends-la, ne la vends pas :

Si l'on te dit qu'elle ne vaut pas grand chose,

(Réponds :) C'est ce qui m'a été destiné !

- Akk^a i s i j e r r e d .

Cela avait été ainsi "gravé" pour l u i, (infirmité congénitale, maladie incurable, accident, mort après longue maladie).

- K u l - c i s - e l m e j r u d e r - R e b b i !

Tout (ce qui arrive) est l'effet du décret divin.

- S i d i R e b b i y e j j e r r i d i - b n a d e m a y n a r a y e s s e d d i , a m a d e l h i r a m a d e c c e r r , w e q b e l a t w e s s f e n t e l m a l a y e k - k a t d i - t e e b b u t g g e m m a - s . / A ε /

Dieu trace pour (chaque) individu c e qu'il aura à subir en bien et en mal dès avant que les anges n e le façonnent dans le sein de sa mère.

Q dd R - Q D u

Le verbe qedder, conformément au sens de la 2^e forme de l'arabe QDR, a, en parlant de Dieu, le sens de décréter, prédisposer.

- Akk^a a dd-iqedder; /AM/
Il devait en être ainsi.
- D ay^a id az-d iqedder Rebbi l-lealamin asmⁱ i t yeh-
leq di-teebbuṭ ggenma-s. /AM/
C'est ainsi que Dieu en avait disposé pour lui le jour où Il l'a formé dans le ventre de sa mère. (Il ne pouvait pas en arriver autrement pour lui).
- D Rebbⁱ i z-d iqeddren annect-a. /AS/Ae/
C'est Dieu qui en a ainsi disposé pour lui.
- Iqeddr-it Rebbi swa-swa. /AS/
Dieu l'a proprement arrangé, (ironique, en parlant, par exemple, d'une déconfiture).

Le substantif elqedra (r-Rebbi), de la 1^e forme arabe, signifie la plupart du temps la toute-puissance (de Dieu) et, appliqué aux réalités individuelles, les inéluctables manifestations du "sort" :

- Kul-ci s-elqedra r-Rebbi!
Tout (arrive) par la toute-puissance de Dieu: (rien n'est impossible à Dieu - et: comment échapper à la fatalité?)
- D elqedra n-Sidi Rebbⁱ i d-yettselliken erṛuh si-
rṛuh. /AS/AF/
C'est la puissance de Dieu qui fait payer la vie par la vie.
- D elqedra r-Rebbⁱ i g-qebbden erṛuh.
C'est la toute-puissance de Dieu qui recueille l'âme des mourants.

Le verbe eqdu semble avoir à peu près partout le sens de procurer qu'il a dans la vie courante:

- Yeqda-yaz-d Rebbi llza. /AM/
Dieu lui a donné d'obtenir satisfaction.
- D wagⁱ imi t-ið yeqda Rebbi. /AS/
C'est à lui que Dieu a donné de l'obtenir; (il peut s'agir, par exemple, d'un champ pour l'achat duquel de nombreuses offres ont été faites).
- Ayen tebyid yeqda,
Ayen tugadeq yeqda!
Que ce que tu désires te soit acquis
Et ce que tu redoutes te soit évité!
(Souhait à un pèlerin, ou en reconnaissance pour un service d'importance). /AM/AS/Aε/

Le substantif leqda, qui semble ne servir qu'assez rarement de nom verbal à eqdu, procurer, est passé dans la langue avec le sens religieux qu'il a en arabe, quelquefois même, (par ex. Aε) sous une forme presque littéraire: lqada.

Il exprime:

- le décret divin, dans son sens le plus général:
- Leqda, eεreðn-as igenwan ettmura:
Ur as ezmirn ara. /AM/
Au décret divin cieux et terres ont essayé de s'opposer, mais sans succès.
- Lqada r-Rebbⁱ igenwan ettmur^a ur ezmirn ar^a adekken s-ennig-es. /Aε/: même sens.
- Win ur neşbir i-leqda-ynu
Adyerwel ddaw igenni-ynu!
Que celui qui rechigne à se soumettre à mes éternels desseins

Cherche à s'évader de sous mon ciel, (dit Dieu).

- les réalisations successives de ce décret dans ce qu'il comporte de malheureux :

- Leqda mejrud !

Les malheurs qui doivent arriver sont inscrits (et ils arrivent nécessairement). /AM/AS/W/

- Wagi d leqda r-Ṛebbi : qus-as. /AM/AS/

Ce (contretemps, malheur) était voulu de Dieu : tu n'as qu'à t'y soumettre.

- Ur nezzf ara : wagi d leqda r-Ṛebbi. /AS/Ae/

Cesse de gémir : ce malheur est voulu de Dieu.

- Awen-d yazen Ṛebbi şşber amm-akken d-yuzen leqda !

Que Dieu vous donne la résignation de m ê m e qu'Il vous a envoyé ce malheur ! /AM/AS/Ae/W/

- Leqda, ay t yernan d eşşber.

Le malheureux sort, ce qui en vient à bout, c'est la patience. /AF/

- D Win i d-yuznen leqda ara d-yaznen eşşber. /AM/AS/

C'est Celui qui envoie le malheur qui envoie la résignation.

B γ u - R a D

Deux verbes, arabes, traités selon les formes d'une conjugaison kabyle, signifiant vouloir et appliqués à Dieu, le premier occasionnellement et le second sans doute exclusivement.

Un troisième, C a , (pour C a ') appelle une remarque puisqu'il entre dans la formule **إن شاء الله** traduite en kabyle en ca ḷeh, originairement: si Dieu veut. La formule parallèle ma yebya Ṛebbi est employée dans le même sens, suivie parfois, par redondance, de la première: ma yebya Ṛebbi, n ca ḷeh.

La formule est utilisée:

- comme précaution oratoire de mise après l'énoncé d'un futur: adruḥey azekka, ma yebya Ṛebbi, j'irai demain, s'il plaît à Dieu;

- comme répons appelé par un verset optatif:

Adig Ṛebbi ... ~~Ÿ~~. Amin, en ca ḷeh!

Dieu fasse que... (suit l'énoncé du souhait): on répond: Ainsi soit-il, à condition que cela soit voulu du Seigneur!

- pour refuser poliment: l e ton indique alors la nuance de civilité, la même formule pouvant être également utilisée pour signifier un acquiescement.

- Le vouloir divin, exprimé par B γ u .

Rien n'arrive sans un vouloir positif de Dieu, même s'il s'agit de réalités qui paraissent dépendre de la volonté individuelle de l'homme. Il semble, cependant que cette condition sera surtout soulignée quand il est question de mal, malheur, conjonctures fâcheuses:

- Kul-ci s-lebyi r-Rebbi.

Tout arrive par la volonté de Dieu.

- D lebyi r-Rebbi!

C'est la volonté de Dieu! (formule de consolation).

- S-lebyi r-Rebbi i thedmed akka.

C'est parce que Dieu l'a voulu que tu as agi ainsi.

- Akka^a ig-ebya Rebbi! ou: D Rebbi ig-ebyan akka!

C'est Dieu qui l'a voulu (ou le veut) ainsi!

Ces formules sont utilisées:

- comme essai d'explication d'évènements inévitables et malencontreux en même temps que d'encouragement à s'y résigner;

- comme excuse d'actions plus ou moins peccamineuses, voire même de fautes :

Mara yili yiwen yença wa-yeq, d lebyi r-Rebbi. Win yemmuten, teççur-as, yebbed lajl-is; u-b-eşşek, winna yenyan yebbi-t d eddnub er-yiri-s: læbd-enni yetwalas degg-ayen yehdem armi t yekdeb Sidi Rebbi læbd-enni adiseddi g-fus-is. /provenance non déterminée/

Si un homme en tue un autre, c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi. Les jours de celui qui est mort avaient atteint leur compte: il était parvenu à son terme. Ce sera, cependant, imputé au meurtrier comme péché et il en portera la responsabilité: Dieu avait décrété qu'il mourrait de sa main.

Il semble, cependant, que, de plus en plus, ceux qui ne sont pas en cause se refusent à attribuer la faute ou l'échec au vouloir divin: une femme, vivant très petitement parce que ses enfants l'oublient, dira, pour les excuser:

D Rebbi ig-ebyan akka! mais il ne manquera pas d'esprits sagaces pour dire:

Maççi d Rebbi: d arraw-is ig-senneden i-yemma-t-sen!

Dieu n'y est pour rien: ce sont ses enfants qui consciemment la négligent!

- pour conjurer un revirement du sort toujours possible :

- ... B-ħiř, ma yebya Rebbi. /ma yehwa-yas i-Rebbi./

(Je vais bien; la moisson est bonne; ma famille est en bonne santé, (et cela continuera) si Dieu le veut.

- pour ne pas sembler critiquer les voies, parfois obscures, de la Providence: (Leħliq^a Uħellaq, tiyita ur etlaq, c e que Dieu fait, il ne convient pas de le critiquer.): à la question: Comment allez-vous? on répondra, au lieu de "Mal" ou "Plutôt mal": Akken yebya Rebbi!

- une femme devant avouer que sa fille n'est malheureusement pas encore mariée:

- Ķul-ci s-lebyi ř-Rebbi!

Tout dépend de la volonté divine!

- après l'énoncé d'un futur impliquant une éventualité où le vouloir humain n'a pas de part:

- Ar d yebyu Rebbi.

Il faut attendre que Dieu le veuille, (pour que l a pluie tombe enfin; pour que la "guerre" d'Algérie se termine...)

- en parlant de choses dépendantes de la volonté individuelle mais qu'on redoute de voir échouer si l'on en assume la responsabilité sans tenir compte de Dieu:

- ... ma yebya Rebbi ...

Si Dieu veut... (nous ferons ceci; nous irons à tel endroit).

On pourrait dire équivalentement: ma nedder ou ma^a ur nemmut ara, si nous vivons encore; si, (d'ici là), nous ne sommes pas morts.

- R a D, (n. v. lirad):

Ce verbe semble réservé, dans son emploi, à Dieu et,

par analogie, aux Anges, Ieessasen...

- Akk^a ig-rad fell-ⁱ ueessas!

Ainsi en a disposé pour moi l e Gardien (de la maison)! (jeune femme de famille aisée dont les parents ont subi un revers de fortune l'année qui a suivi son mariage).

- Kul-ci s-lirad er-^{Rebbi}.

Tout dépend du vouloir divin.

- D ^{Rebbi} ig-radn akka.

Dieu en a ainsi voulu.

- Irad ^{Rebbi}. - Ma yrad ^{Rebbi}.

Dieu l'a voulu. - Si Dieu veut.

- D ^{Rebbi} i s iradn adyekk se^g-fus-is./AM/AS/

C'est Dieu qui a voulu qu'il meure de sa main.

- D ^{Rebbi} i s iraden.

C'est Dieu qui en a ainsi disposé pour lui, (d'une mère dont le fils a mal tourné: s i certains semblent se récrier contre ce jugement, elle pourra atténuer en déclarant: Irad ^{Rebbi}; net^ga ikemmel, Dieu l'a voulu ainsi et mon fils n'a fait que se prêter à son destin.)

- D ^{Rebbi} ig-raden:

TTaberd^a ig-malen,

Armⁱ i y ewten yehbiben.

C'est Dieu qui l'a voulu:

Le bât a chaviré,

Et nos amis se sont retournés contre nous. /AM/

ε mm D - Ĥ K M - a M R - Ĥ u dd

1. εemmed.

- D Rebbⁱ ig-εemmedn akka fell-as. /AS/

C'est Dieu qui le veut, (ou, intentionnellement, le permet): veuvage, divorce, séparation, accident...

- Iεemmd-as Rebbi.

C'est Dieu qui l'a voulu, (caractère difficile, pervers).

- D Rebbⁱ i s iεemmden. /A S/

C'est Dieu qui a voulu cela pour lui, (équivaldrait à Rebbi yefk^a afus fell-as, Dieu l'a abandonné): pourrait se dire de quelqu'un qui glisse dans un ravin et s'y brise un membre.

- Amⁱ iεemmed Rebbⁱ ig-kemmel elεebd.

Il faut bien que Dieu le veuille puisqu'on continue! (par ex.: un homme, perdant a u jeu, s'entête à poursuivre la partie: c'est que Dieu le laisse faire).

- D Rebbⁱ ig-εemmedn akka. /AS/Aε/

Dieu le veut ainsi, (s'il s'agit, par exemple, d e s temps troublés: Il laisse faire, comme reste indifférente une femme qui, entendant son bébé crier ou voyant la marmite en ébullition déborder, dit: εemmedy-as, cela m'est égal!)

2. ehkem.

- F-elyayeb yehkem elLeh, (ou: elyayeb f yehkem elLeh).

Les hasards (mot d'origine arabe, de racine Z H R), dépendent de Dieu, (issue d'une affaire qui se traite au loin, résultats d'un voyage, naissance).

- Sidi Rebbⁱ ihekkem di-kul-ci, segg-ebeac alamma d imdanen.

Dieu régente toutes ses créatures, les vermisseeux

et, tout aussi bien, les humains.

- Sidi ʔebbi d bab el-lehkem (bab el-lhekkma).
C'est Dieu qui commande sur tout.
- D lehkem eʔ-ʔebbi : ɖas-as!
C'est un ordre émanant de Dieu : ne lui résiste pas.

3. amer.

- Anneçç, anessird ilefɖan :
Lumur, eʔ-Sidⁱ i fran.
Mangeons, lavons nos saletés :
Les décisions viennent de Dieu. /AS/ (j e n'y peux rien ; pourquoi se tourmenter?)
- Neʔni neqqaʔ, ʔebbi yeqqaʔ :
A g-ɖerrun, d lumur-is. /AM/AS/Ae/
Nous parlons, Dieu aussi parle :
Ce sont ses ordres qui s'accomplissent.
- Neʔni neʔhebbiʔ,
ʔebbi yeʔhebbiʔ.
Nous nous démenons :
Dieu décide.
- Sidi ʔebbi d bab el-lamer, (ou : d bab el-lumur).
C'est Dieu qui règle toutes choses.

4. hudd.

- IHudd-as ʔebbⁱ adyesseddi hems esnin n-elhebs.
Dieu avait réglé qu'il "ferait" cinqans de prison.
- D ayagⁱ i z-ɖ ihudd ʔebbi di-leemur-is. /Ae/AS/
C'est le délai que Dieu lui avait fixé pour vivre.
- Akk^a i ɣ-ɖ ihudd ʔebbⁱ anesseddi lhif di-temzi.
Telle est l'adversité que nous avons dû subir pen-

dant nos jeunes années.

- Ar ass el-lhedd ...

Jusqu'au jour marqué par Dieu... (sans doute jeu de mots, ass el-lhedd, premier jour, signifiant dimanche).

Iruh yiwn adyettjer. Yemmugr argaz degg^{oo}-ebrid, yenna-yas :

- A k ewtey! Yenna-yas :

- Ewt-iyi !

Armi t yekkat, yeqqar-as :

- Ewt er-Rebbⁱ wet !

Day-en yebda-t s-u^eerri : ne^{tt}a yeqqar-as :

- A^eerri r-Rebbi ^eerri !

Armⁱ i t ifukk, yenna-yas :

- Di-leenaya-k, acimⁱ akk^aa yi-d-enni^d ?

Yenna-yas :

- Mi yi tebdid es-teyrit, d Rebbⁱ i yak yennan ; mi tebdid s-u^eerri, d Rebbⁱ i yak yennan !

Yenna-yas :

- Idrimen, hatnin erriy, ak ten efkey ; di-teyrit, semmⁱ-iyi. /AM/

Un homme alla faire commerce. En chemin, il rencontra un individu qui lui déclara :

- Je vais te frapper !

Il dit :

- Frappe !

Et, pendant qu'il le frappait, il dit :

- Frappe le frapper de Dieu !

L'autre se mit ensuite à le dépouiller et il disait :

- Dépouille, selon le dépouillement (voulu) de Dieu.

Quand il en eut terminé, le voleur demanda :

— Pourquoi, je t'en prie, as-tu dit cela ?

— Si tu m'as frappé, répondit l'autre, c'est que Dieu t'y poussait et, quand tu m'as dépouillé, Dieu aussi t'y poussait.

Le voleur de dire alors :

— Tiens, prends ton argent : je t e le rends ; pour les coups, pardonne-moi.

Hekkun yella zzman yiwen eccih n-eṭṭariqa, d amyar el-lbarakka, icaḥ f-yiwet tememmert euḡren-t d eṭṭelba l-lašel. Neṭṭa yesca yiwen emmi-s d elcaši, itebes as yir ebrid : itess leḡmer, d eljayeh.

Lyaci n-tememmert walan lihala, ikecm-iten eccitan, — a t yehzu Rēbbi ! — heḡren eccih-ennsen imⁱ ur yezmir ar^a a ḡyerr emmi-s s abrid yelhan : ar ṭruḡun yiwen yiwen, tarbaet tarbaet, armi ḡyufa ccih-ennⁱ iman-is weḡid-es.

Neṭṭa d elfahem, — eb-ḡal wⁱ isellen, — yezr^a ur teṭfukku lmacq^a alamma yebbeḡ elweqt. Yetbes emmi-s, yuf^a and^a itess. Icedda yenna-yas i-bab el-lmaḡiel :

— SS-ya f-sawen, zid-as i-wmeḡluq-inna leeḡar : leḡlaš es-yur-i.

Yehḡdem akkn i s yenna.

Yibbass, yessaferr Sidi Rēbbi tagut : yeeya lhemm, yuyal emmi-s-enni yeemḡ timemmert neṭṭa d-baba-s, i-tub, iḡue essunna.

Leḡwan d-eṭṭelba faḡen : ar ḡ-eṭṭuyaln amm-akken ruḡien.

Yibbass, Kemmlen-ḡ : yenṭeq yeḡ-sen eccih, yenna-yasen:

— Ad iyi tinim elœeqleyya-nnwen yeff-ayag¹ isařen.

Iwujb-it-id yiwen :

— Anœam, a ccih, neŕruhu : asmi nwal^a ur temlikd a-
ra mmi-k, encukk-ik : asm¹ i t-id-ehdid, aql-ay nuyal-œd.

Yenna-yas eccih :

— Tessam elheqq, a tarwa, wa-lakin fehmet ed Sidi
Rebb¹ ig-essawađen elweqt. D acu hœdmeŕ nekk ? Eœjely-
as-d elweqt m¹ i s zadeŕ leœbaŕ. /AM/

On raconte que, autrefois, un maître de confrérie détenteur d'un pouvoir surnaturel régentaient une école fréquentée de musulmans pieux et d'étudiants de bonne souche. Il avait lui-même un fils de mauvaise tête et qui lui en faisait voir de dures : il buvait ; c'était un dévoyé.

Les gens qui fréquentaient l'école, poussés par le diable, — Dieu le confonde ! — en voyant la situation, en vinrent à mépriser un maître qui ne parvenait pas à amener son fils à résipiscence : l'un après l'autre, par groupes, ils quittèrent les lieux si bien qu'un jour le maître se trouva seul.

Il était sage, — à l'instar des auditeurs ! — et il comprit que cette malencontreuse période ne prendrait pas fin avant l'heure (fixée par Dieu). Il suivit son fils et put ainsi reconnaître le lieu où il cachait ses débauches. Il dit au patron :

— Désormais, augmente la dose pour ce monsieur : c'est moi qui paie.

Ainsi fut fait.

Un jour, cependant, Dieu rasséréna ce ciel ténébreux : c'était la bonace : le fils se mit à fréquenter l'école où régnaient son père : plein de dévotion, il suivit la voie droite.

Les confrères et les étudiants se rendirent compte du changement : ils rentrèrent comme ils étaient sortis.

Un jour, quand ils furent tous revenus, leur maître leur dit :

— Je voudrais que vous me disiez ce que vous pensez de ce qui s'est passé.

L'un d'entre eux dit :

— Maître, lorsque nous avons vu que tu ne pouvais pas amener ton fils à la raison, nous avons douté de toi, mais, le jour où tu lui as inspiré une meilleure conduite, nous sommes revenus.

— Vous avez raison, dit le vieux maître, mais essayez de comprendre que c'est Dieu qui a fait arriver l'heure (fixée). Qu'ai-je fait moi-même? (Peut-être) ai-je hâté l'heure le jour où j'ai demandé qu'on augmente sa dose (de boisson).

— II —

PART et RÔLE de la PERSONNE HUMAINE

L'acte humain n'est que l'occasion, le moyen très secondaire de la réalisation du vouloir divin. Ce concept est exprimé surtout par la racine SB et ses dérivés: sebbeb, ssebba, etc.

Un homme en tue un autre:

- D Rebbⁱ i t yenyan : nekk, sebbeby-as.

C'est Dieu qui a voulu qu'il meure: je n'ai été que l'occasion, le moyen de sa mort.

- Yella yiwen b̄bergaz yehlek atas almi qrib adyemmet. Iruhi yer-eḥbib ma yzemr-as i-lehlak-is. Asmi t yezza, yefka-yas eddwa^a i s ilaqen bac adyehlu. Yiwi-d Rebbi ditteppurt, yufa yer-ddwa-mmi, yehla. D Sidi Rebbⁱ i t yessehilan, maççi d eḥbib, maççi d eddwa. /AS/

Un homme très malade, presque à la mort, recourt à

un médecin (afin de savoir) s'il pourrait faire quelque chose contre son mal. Le médecin voit le malade et lui donne les remèdes convenables: c'est Dieu qui fera le succès du traitement devenu profitable pour le malade qui guérit, du fait de l'intervention divine, non du fait du médecin ni des médicaments. (Nitni, d'essebba kan, ce ne sont que des occasions, des moyens).

Un ivrogne, finissant de s'intoxiquer, dira:

- D Rebbi: nekk, sebbeby-as. /AYir/

C'est Dieu (qui le veut ainsi): je Lui fournis l'occasion.

- Ay-Agellid, a lkamel,

Nekni nsebbeb, Keçç kemmel!

Roi parfait,

Nous, nous commençons; Vous, achevez!

- Sebbeb, Rebbi adikemmel, ou:

Sebbeb, a læbd-iw:

Nekk, a k eiwney!

Commence toujours, Dieu achèvera.

Entreprends, mon serviteur, (dit Dieu):

Je te viendrai en aide.

- Tamejjet ara yilin es-tadist, a s nini: netjat tsebbeb, Rebbi ikemmel. /AS/

D'une femme enceinte, on dit: elle a conçu, Dieu la fera arriver à terme.

- D netjat ig-sebbeben i-mi-s.

C'est elle qui a été cause de ce que son fils (a bien tourné).

- D win i s yeshefden i-teqcict ara yrebhen "elširtifi-ka" i sisebbben.

C'est la personne qui assure l'instruction de la jeune fille en vue du certificat d'études qui est à l'origine de son succès.

- Tamej̄tut yeswan ddwa, teby^a adyej̄li l̄ufan m-ebla la-
wan : d nejj̄at ig-sebbben : d eddw^a ay d essebba.

Si une femme absorbe un remède abortif, c'est elle
qui provoque l'avortement : le remède est le moyen.

- D nekkinⁱ i s isebbben.

C'est un peu de ma faute, (pourra dire une femme qui,
ayant accompagné une voisine, a vu cette dernière vic-
time, en chemin, d'un accident).

En considération du décret divin et de ses consé-
quences infinies en tout domaine, l'attitude d'âme la
plus convenable, et même la seule raisonnable, chez la
créature est faite de résignation, de soumission. Elle
s'exprime surtout à partir des verbes eşber et que.

1. eşber.

- Win ur neşbir i-lqađa-ynu

Adyerwel ddaw igenni-ynu !

Que celui qui ne sait pas accepter mes volontés es-
saye de se soustraire à mon ciel !

- Eşşber d ahbib er-Rebbi.

La patience est aimée de Dieu.

Asmi ten̄eq eddummit irkel, Kul-yiwen yufa tamtilt-
is, myezwajen. Yeqqim Eşşber uryufi w-kud ara yamez-
waj. Yeqqim ġ-elhif ameqr̄an, yełizen, yeṭru. Rebbi yesla-
yas seġ-genni, icegge-eđ elmelk-is yur-s adyinⁱ i-Şşber:

- Acu k̄ yuyen ?

Ibedd-ed elmelk yur-es, yenna-yas :

— A SŞber, acu k yuyen?

Ijawb-it, yenna-yas :

— Kra yehleq Rebbi di-ddunnit yufa tamtilt-is : nek-kini qqimey wehd-i, ur ufiy hedd!

Lmelk yuyal yur-Rebbi, yenna-yas :

— Ufiy Eşşber ihezzen : ur yufi hedd adyenmez waj yid-es.

Yenna-yas Rebbi :

— Uyal yur-es, tint-as : Ma tebyid aţţiliđ d ahbib er-Rebbi, aţţemasabeđ yid-es.

Lmelk yuyal-ed yenna-yas i-SŞber :

— La k yeqqar Rebbi : Ma tebyid aţţiliđ d ahbib-iw, aql-i wejdey a k qebley.

Yenna-yas Eşşber :

— Ihi, byiy adiliy d ahbib er-Rebbi.

Day mi, seġġ-ass-enni¹ ar ass-a, jġjan-d elmetl-enni : Eşşber d ahbib er-Rebbi. /AF/

Au temps où toute la création était douée de parole, chaque être avait trouvé son pareil et ils avaient formé des couples. Seule, Résignation n'avait trouvé personne qui l'épousât. Elle était en grande affliction et pleurait de chagrin. Dieu l'entendit du haut de ses Cieux. Il lui envoya un ange pour lui demander la cause de son tourment et l'ange, se présentant à elle, lui demanda :

— Résignation, qu'as-tu donc ?

— Toute créature de Dieu, répondit-elle, a trouvé en ce monde son pareil, mais moi, je reste seule : je n'ai trouvé personne.

L'ange retourna dire à Dieu :

- J'ai trouvé Résignation dans la peine: elle ne trouve persome pour vivre avec elle.

- Retourne lui dire, répondit Dieu, que si elle veut m'être amie je ferai alliance avec elle.

L'ange revint donc dire à Résignation:

- Dieu te fait dire: Si tu veux être mon amie, je suis prêt à l'accepter.

- Eh bien, répondit Résignation, je veux bien être aimée de Dieu.

C'est pour cela que, depuis ce jour-là, on dit: la résignation est chère à Dieu.

- D eşşber i d eddwa l-lmeîna. /AM/Aε/AS/
La patience est le remède de la peine.

- Ayen yelhan i-lqahwa, d eşşker;

Ayen yelhan i-lmehna, d eşşber. /Aεeb/

Ce qu'il faut dans le café; du sucre;

Ce qu'il faut dans la peine: la résignation.

- Win işebren leemeş yendim. /AM/

Celui qui sait attendre n'a jamais rien à regretter.

- Eşşber, atteççeđ igg-ebban!

Patiente: tu mangeras de la cuisine bien cuite.

- Ala şşber i t^ett irennun. /AF/

Il n'y a que la résignation qui en vient à bout, (de tilufa, les épreuves).

- Tîif eşşber yir imensi.

Patience vaut mieux que mauvais souper.

Certaines affirmations sont par contre, généralement, considérées comme de mauvais ton:

- Lhila n-eşşber teççur: tura d ayen!

La mesure de ma résignation est pleine: désormais, c'en est assez.

- FF-~~emmi~~ yugⁱ adyeşber wul-iw.
Mon cœur se refuse à accepter (la mort de) mon fils.
- Ayen şebrey, ur t yeşbir hedd.
Personne n'a eu à supporter ce que j'ai patiemment souffert.

Mais les formules d'encouragement ou de consolation ne manquent pas :

- Eşber yer-Rebbi : a^şuyal a d-ennqer fell-am tafat !
Espère en Dieu : la lumière finira bien par percer pour toi !
- Eşber : a^trebhed ar qabel, ma yebya Reppi !
Ne te décourage pas : tu réussiras l'an prochain.
- Awend yazen Rebbi şşber amm-akken d-yuzen leqda !
Que Dieu vous donne la résignation comme Il vous a envoyé l'épreuve !

2. q u e .

- Win ara yduen i-Rebbi, almi yumen yis-S.
Se soumettre à Dieu suppose qu'on croit en Lui. /AM/
- Win işebbren yezmer adiqus i-Rebbi; ma d win ur enşebbr ara, ul^aansⁱ i z-d yekk e^şue. /AM/
Celui qui sait se résigner peut arriver à une vraie soumission, mais, sans résignation, comment venir à l'acquiescement?
- Ndue i-Rebbi, neşber.
J'accepte la volonté de Dieu avec résignation. /AM/

(C'est une réponse, en cas de malheur, perte, décès, accident, à une personne jugée sympathiser et qui demande des nouvelles).

- Ma tella teslit ur hemmeln arayemyar-n-is, ma tšebr-
asen, tque i-Rebbi.

Une bru qui n'est pas aimée de ses beaux-parents et qui, cependant, les supporte, obéit à Dieu.

- Temmut yemma, troy fell-as, lumesna d Sidi Rebbi igg-
ebyan akka : tšaa-yis.

Ma mère est morte: je la pleure; cependant, c'est t
Dieu qui le veut ainsi: (je dois) me soumettre à sa
volonté. /AS/

- Wagi d leqda r-Rebbi : que-as.

Cela est voulu de Dieu: il te faut acquiescer.

- D lehkem er-Rebbi : que-as.

Soumets-toi puisque c'est voulu de Dieu!

La RESPONSABILITÉ

Si elle n'est pas niée catégoriquement et pour tous les cas, la responsabilité individuelle est souvent considérée comme limitée et conditionnelle. (Il est de bon ton d'excuser les autres et, par conséquent, soi-même.)

Sans doute, entre bien et mal, l'homme est-il libre de choisir :

- Asawen d-ukessar, tezrit-t :

Abrid ikyehwan, tawit-t !

La montée et la descente, tu sais où elles sont :
Il te reste à prendre le chemin qui te plaît.

- Di-lebyi-m i telliq : ehtir !

Tu dois savoir ce que tu veux : à toi de choisir !

- Akk^a i t y e h l e q R e b b i . (m ê m e s e n s) .
- I h e l q - i t R e b b i d a m c u m . / ... d b u - w u l a b e r k a n . /
Dieu l'a créé méchant. /... lui a d o n n é u n c œ u r
noir. / (se dit d'un enfant de naturel déplaisant;
d'une personne de mauvais caractère, irascible, se-
mant facilement la discorde par des médisances, des
calomnies).

2. le diable, (selon l'étymologie, dia-bolos, ce-
lui qui désunit, inspire les querelles, pousse de tra-
vers) :

- D n e t t ^a i g - s e b b ^e b n i - d d n u b e l - l u m m a .
C'est lui qui a poussé la collectivité au péché.
- I y e l b - i y i c c i t a n .
Satan, (insidiator), a été plus fort que moi.
- D e c c i t a n i g g - u r a r e n .
Le diable a eu beau jeu.
- D e c c i t a n i t y e b b i n ...
C'est le diable qui l'a amené...

Le Satan, séducteur, menteur, au point qu'il a été
chassé du Paradis, (ccitan di-ljennt igg-ezdey ; yeskid-
dib alm¹ i t t - i d y e f f e y , le diable habitait le Ciel; il
mentait si effrontément qu'il en fut chassé), agit en
trompant les âmes sur le vrai ou l'importance des cho-
ses :

- H a s d e l h a j a t a m e z y a n t , y e r r a - y a s - t t a m e q r a n t : y e s -
m e y r - a s e c c i t a n g e r - w a l l e n .

D'une chose de peu de valeur, il fait une chose dé-
sirable, (ou: d'une action facile, une montagne), si
bien que ur nezmir ar^a anneyleb eccitan, n o u s n e
pouvons rien contre le diable.

Mais chacun sait que le bien est souvent pénible à accomplir :

- ZZay elhijr! Elhijr amm-uzzal...
Le bien est à charge (à celui qui l'accomplit). Faire le bien est dur comme le fer.

et il est impossible de le faire sans une aide marquée de Dieu :

- Ziy elhijr ar Bab-enney :
Maççi deg-fassn-enney!
(L'accomplissement) du bien dépend du Maître :
Nous ne l'avons pas en mains. /AM/

- Haca Rebbi ig-zemren kan i-lhijr. /AS/
Dieu seul peut faire le bien sans défaillance.

et seul peut reconnaître l'accomplir qui y a été amené par sa grâce :

- Yebbi-t Rebbi d-webrid.
Dieu l'a conduit le long du chemin, (pour signaler une action vertueuse).

Quant au mal, les raisons ne manquent pas pour lui trouver des explications et l'excuser :

1. les effets du décret divin:

- D Rebbi igg-ebyan akka ...
- D Rebbi ig-raden fell-i ...
- D Rebbi ig-semmden ...
- Akka^a ayi yura Rebbi ... (v. plus haut).
On entend aussi :
- D Rebbi i t-id yefkan akken. Dieu l'a fait comme ça!

3. Certains éléments d'ordre psychologique, comme, par exemple: l'habitude, (tannumi), les passions, (tinefsit), l'hérédité, les conséquences d'une malédiction, diminuent considérablement la responsabilité.

La notion de responsabilité implique la foi en la rétribution finale dans l'au-delà:

- Ayen tħedmeđ a t tafed (di-laħert).
Ce que tu auras fait, tu le retrouveras (dans l'autre vie).
- Ayen tzeræđ a t tmegređ.
On récolte ce qu'on a semé.
- Ayen yemger umegr-ik,
A t yeqqen wesyewn-ik.
Ce que ta faucille aura moissonné,
C'est ta corde qui le liera.
- Ayen tħedmeđ, atteççeđ deg-s.
Tu profiteras (ou pâtiras) de ce que tu auras fait.

(Il convient toutefois de noter que ces sentences sont souvent utilisées pour mettre en garde contre des conséquences immédiates d'actions jugées mauvaises et qui appellent un juste retour des choses, sans qu'il soit fait abstraction, cependant, de l'intervention de Dieu, juge et suprême arbitre dès la vie présente).

- Tağniđ eggum el-lħisab, elħir d-eccerr adweznen.
Au jour du jugement, le bien et le mal seront pesés.
- Ayen ççiğ, a t ħellşey dimma.
Ce dont j'aurai (indûment) profité, j'en devrai des comptes.

Certaines expressions traduisent cette notion de la responsabilité:

- Yezra, isemmd-as...

Il le savait; il l'a fait de son plein gré.

- D erṛay-is.

Il savait ce qu'il faisait. C'est sa faute.

- D ayen d-yebbi s-ufus-is. (même sens).

- Mkul-yiwn i-yiman-is.

Chacun est responsable de ce qu'il fait.

- F-yiri-... I-yiri-... (- : suffixe approprié).

Sous(...) responsabilité.

Win ihedmen kra, i-yiri-s.

Quoi qu'on fasse, on en est responsable.

- Eddnub ef-yiri-k!

Tu endosseras la responsabilité de cette faute.

ANNEXES

TEXTES OU FRAGMENTS

omis par erreur en cours de rédaction ou délibérément considérés comme complémentaires.

I. Textes concernant I. Le Décret divin.

- (v. p.9) . . .

Yeddem tacacit ubelluđ, ineqq1-ed lebñer. Yebbeđ
yur-es, yenna-yas :

- SSalamw eeli-kum! Yenna-yas :
- SSalam, læsslama! Yenna-yas :
- Acu la tñeddemđ, ay-ameddađel?

Yerra-yas yenna-yas :

- Bñiy adneyley lebñer. Yenna-yas :
- A wlidi, keçç d amehbul! Melm¹ ara tfakkeđ leb-
ñer s-eťcacit-enn¹ ubelluđ?

Yuyal yerra-yaz-d elmelk i-wergaz-enni, yenna-yas :

- Aql-akk-id ed keçç i d amehbul : tetqellibed yef-
Rebbi a T_tafed! Adfakkey nekkini lebher-agⁱ, ur tetta-
fd ara keççini Sidi Rebbi !

Yuyal yenna-yas :

- Ihi, nekkini adqellbey alamma^a ufiy-T eny ademm-
tey! . . .

... (p.12) ... L'ange tenait une cupule de gland:
il se mit à puiser dans la mer. Notre homme, s'appro-
chant de lui, le salua.

- Salut et bien le bonjour! répondit l'ange.

- Que fais-tu donc, l'ami?

- Je vide la mer.

- Insensé, quand (penses-tu) avoir fini de vider
la mer si tu n'as que cette cupule de gland?

- C'est toi, l'insensé, répondit l'ange, qui cher-
ches à voir Dieu: j'aurai fini de vider la mer avant
que tu ne L'aies trouvé.

- Alors, dit l'autre, (tant pis): je L e cherche-
rai jusqu'à ce que je Le trouve ou que j'en meure!

. . .

- (v. p.14) (- D ayen : yekfa lmektub-is di-ddunnit!) :

/AM/ affirment cependant que Dieu a prévu la subsis-
tance du défunt pour un délai de quarante jours après
la mort: pendant ce laps de temps, l'âme du défunt re-
vient percevoir sa part chez les siens.

/AF/ disent, au contraire, que D i e u retire cette
part quarante jours avant le décès : celui q u i doit
mourir mange alors sur la part globale de la famille:

- Ifukk elmektub-is : isetq g-ennsib el-lwacul.

Sa part est épuisée: il mange sur le contingent de
la famille.

- (v. p.24) (Lmejrud)
/AF/ utilisent plutôt le substantif lejrida.

- (v. p.31) (Ma yebya Rëbbi ...)

Yella yibbass yiwen esseltanyesea tazdayt. Ass-en-
ni, yeby^a a ṭ yegzem. Yebbⁱ iḥeddamm-is, yenna-yasen :

- Gezmet tazdayt-agi. NNan-as :

- Ass-agiⁱ a ṭ negzem, irad enγ ur irad !

Ruḥen. Gezzemm armi ṭameddit, armi tuyal amm-elḥiḍ.

Ruḥin a ṭ yeḍlen : tuyal armi d akken tella.

BBḍen s aḥḥam, ennan-asen :

- Teγli? NNan-as :

- Ala !

Yebbi day-n esseltan iḥeddamm ijehden ḥir ḥbidak,
ennan-as :

- Nekknⁱ, ass-agiⁱ aṭteγli !

Ruḥen, gezzmen, neççren armi ṭameddit : teq̣q̣el amm-
elḥiḍ ; akken ruḥin a ṭ yeḍlen yeḥ-lqaea, tuyal armi d ak-
ken tella.

Akken ḍ-ebbḍen, nnan-as :

- Teγli ?

- Ma zal !

Yebbi sselṭan iḥeddamm-enniḍen. Widak, ass-en, yel-
la yiwen deg-sen ifehhm atas, yenna-yas :

- A sselṭan, a ṭ negzem ma yebya Rëbbi : azekk^a a ṭ-
ṭaweḍ elqaea.

Ruḥen : ufan-ṭ-in amm-elḥiḍ. Yenna-yas win ifehmen:
Ass-a, ma yrad Rëbbⁱ, aṭṭaweḍ elqaea !

D γ a , n e c ç r e n K a n c w i ṭ , t e γ l i .

Mi tkkerq attehdemq ekra, in-as : Ma yebya Rebbi !

/Aε/

Il y avait une fois un roi qui avait un palmier. Un beau jour, il voulut le faire couper : il fit venir ses ouvriers et leur commanda de couper le palmier.

Ils dirent :

— Aujourd'hui même, coûte que coûte, nous le couperons !

Ils allèrent donc se mettre à tailler jusqu'au soir si bien que l'arbre ne tenait plus que par un fil.

Ils étaient sur le point de le mettre par terre quand (ils s'aperçurent qu'il était aussi solide) qu'avant.

Quand ils rentrèrent, on leur demanda :

— Il est par terre ? Ils répondirent :

— Non !

Le roi fit alors venir d'autres ouvriers, plus forts que les premiers. Ils déclarèrent :

— (Avec) nous, aujourd'hui même, il tombe !

Ils allèrent (au travail), se mirent à couper, à tailler, jusqu'au soir, (si bien que) le palmier (ne tenait plus) que par un fil : quand il fut question de l'abattre, ... il (était) aussi (bien planté) qu'avant.

Quand ils rentrèrent, on leur demanda :

— Est-il tombé ?

— Pas encore, répondirent-ils.

Le roi envoya chercher d'autres ouvriers.

Cette fois, il y en avait un parmi eux qui était de bon sens et qui déclara :

— Seigneur, nous allons le couper et demain, s'il plaît à Dieu, il sera par terre.

Quand ils furent sur place, ils constatèrent que le palmier ne tenait plus que par un fil. L'homme de saine raison dit :

— Aujourd'hui même, si Dieu y consent, il sera par terre !

Ils n'eurent que très peu à scier pour que le palmier tombât.

Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il faut dire : Si Dieu veut...

- (v. p.34) (Rad, lirad):
- Llah, Llah, a læzz-eLleh!
Akk^a ig-rad : kul-ci s-lirad :
Ur nuksan ara !
Dieu ! Dieu ! Ô gloire de Dieu !
Ainsi en a-t-Il décidé : rien n'échappe à Son vouloir :
Qu'y pouvons-nous ? /AM/

II. Notes concernant III. La Responsabilité. (p.48)

Le bien et le mal, objet de la responsabilité.

Les deux notions, corrélatives, entrent d a n s un grand nombre de dictons populaires :

- Elhîr d uzzal,
Eccerç d uffal.
Le bien est dur (à accomplir) comme le fer ;
Le mal n'est que bois de fêrûle, (très léger : le mal est donc facile à l'homme).
- Bu-lhîr yettenjah ;
Bu - ccerç irebbeh. /AS/
L'homme de bien est éprouvé ;
Le méchant réussit.
- Lhîr d amengur ; ccerç yes^a arraw-is. /AS/
Le bien reste sans postérité, (le bienfait ne provoque pas souvent la reconnaissance) ;
Le mal prolifie.
- Wi-byan elhîr, aṭṭa twaract ;

Wi-byan eccerṛ, aṭṭa tqabact!

(Pour) qui me veut du bien, voicila boulette de beur-
(Pour) qui me veut du mal, voici ma hache! re;

- Ur ḥeddem elḥiṛ i-win it iteṭṭun ;
Ur ḥeddem eccerṛ i-win it iceffun!

Ne fais pas le bien à qui l'oublie;

Ne fais pas le mal à celui qui s'en souviendra.

I. L ḥ i ṛ .

Nous rappellerons d'abord que le mot est employé, hormis son sens moral, pour désigner :

- les cadeaux entre amis ou alliés :
- Mcarakent elḥiṛ, elles échangent des cadeaux.
- A s efkey elḥiṛ, je vais lui porter mon cadeau, (pour une réjouissance familiale : œufs, semoule, etc...).

- l'abondance :
- Bu-lḥiṛ est celui qui a du bien, l'homme riche, (ne pas confondre avec bab el-lḥiṛ, l'homme de bien).
- Yella lḥiṛ aseḡḡas-a, (ou : Iṣum elḥiṛ...) (on ajoute habituellement LLah ibarek! Dieu merci!) Cette année, c'est l'abondance.

- la chance, les heureuses conjonctures... :
- A lḥiṛ-iw! Quelle chance est la mienne! (peut aussi, par antiphrase, signifier "Quel malheur!"

- Acu km-id yeppin? Niɣ d elħir?
Qu'est-ce qui t'amène? Rien de fâcheux, j'espère?
- Bu-wansam ineeem-as elħir.
Celui qui ne sait rien refuser a la faveur du sort.

C'est, semble-t-il, avec ce sens qu'on emploie lħir pour désigner, en raison d'une interdiction, le manque, le vide, la fin d'une chose:

- Aseggas-a, ala lħir!
Cette année, rien! (récolte, rentrées escomptées).
- D elħir kan.
Il n'y en a plus, (ou: pas).

Dans le sens moral, elħir désigne certains comportements qui relèvent de la responsabilité individuelle et du jugement de Dieu, comme:

- l'aumône;
- les œuvres de miséricorde corporelle;
- les manifestations de la cordialité, etc...

Pour être valable, cette charité doit:

- ne pas être imposée, ni comme devoir religieux commun, (elferq), ni comme devoir naturel ou d'état, (el-melzum);

- être accomplie avec désintéressement;

- Eħdem elħir ddaw-wecdaq.
Le bienfait doit se cacher sous le pan du burnous.
- Ur ħeddm ara lħir akkn ak-t-id yerroelæbd.
Ne faites pas le bien pour qu'on vous le rende.
- Lħir en-tiyilt, yeħħawi-t waqu! /AM/
Le bien fait sur la colline, (au sude tous), le vent l'emporte, (ne vaut rien).
- Eħdem elħir, eħħu-t.
Fais le bien et oublie que tu l'as fait, (on ajoute

parfois: Sidi Rebbiⁱ ur t itettu yara, Dieu ne l'oubliera pas.)

Remarque. L'intention de faire le bien, — et l'on devrait en dire autant pour l'intention mauvaise, — suffit si l'on est dans l'impossibilité de l'accomplir:

- Wi-mennan, amzun iwet. /AM/

Désirer, c'est l'équivalent d'agir.

- Ma tetmenniḍ aṭhedmeḍ elħaja yelhan i-yiwen, kemminiⁱ ur tezmird ara, eṛ-Sidi Rebbi d elħiṛ.

Quand on désire faire le bien à quelqu'un et qu'on en est empêché, pour Dieu c'est comme si le bien avait été fait. /AS/

Par contre,

- Lħiṛ, ma tnedmeḍ, yuḡal d eccerṛ.

Le bien que l'on regrette d'avoir fait se change en mal.

Yella yiwen yeħdem Rebbi degg-ul. Ur yeseⁱ ara n-edderya ; d igellil igg-ella : yeṭeici kan di-tfukal iyallnis.

Yiwn usegḡas, teqseħ eccetwa di - tmurt - ennsen, ur yufⁱ ara lħedma imi kull-ass d adfel ed-lehwa d-webruri. Lqut yesca degḡ-ehħam ifukk, idrimen : d elħiṛ kan. Yeqqim neṭṭa tmettut-is i-laz.

Yibbass ur eççin ara, wi-s-yumayen day-en seḅren.

Yenna-yas wergaz i-tmettut-is :

— A yelli, sḡbeṛ d aħbib eṛ-Rebbi !

Wi-s-telt-eyyam, dayen : eħcawtendi-laz. Yekker wergaz yenna-yas i-tmettut-is :

— Ruhi yer-etjarett-enney, in-as ay-d-erdel c w i t
bbewren akkn ur netmettat ara di-laz. Asmi nese^a, adast
nerr: qrib tur^a adyeffey elhal, aduyaley yel-lhedma-w.

Truhi tmettut, tefka-yas lihala-nnsen i-tjaritt-is.
Tekker tinna, tefka-yasen-d takeckult bbewren, tenna-
yas :

— Tagi, fkiy-awen-t tikci, maççi d arettal; lames-
na d ayn imi nezmer: ula d nekni d igellilen.

Tuyal-d etmettut s ahham, ar d-ferreh abrid abrid.
Akken d-ebbed, yenna-yas wergaz-is :

— D Rebbⁱ i yay-d yefkan cwit-agi bbewren : tura,
yiwl egg-ay-t-id d ayrum.

Teedda tmettut tegga-t-id, tessebb-it. Akken d-ser-
sen adeççen, ata ynebgı r-Rebbi la d-yessawal yef-teb-
burt: TTeam er-Rebbⁱ, a lmunin! Tenna-yas etmettut :

— Annay, aljid, ula i k nek ara: aql-ay telt-ey-
yam-ayagⁱ ur neerid taherit er-Rebbi!

Yenna-yaz-d inebgi r-Rebbi :

— Nekkinⁱ aql-i rebe-eyyam-ay^a ur eççi elqut.

Yekker yessawl-as wergaz, yenna-yas :

— Eyya kecm-ed: atteççd ayla-k am nekⁿ am keçç.

Yekcem inebgi r-Rebbi : fkan-as lehqq-is, iruhi.

Tameddit-enni, nsan widak m-eb^la imensi. Azekka-nni
şşbehi, yekkr-ed wergaz adyezzall, yelli-d tabburt bbef-
rag adiruhi yel-ljames. Akken yelha snat_tsurifin, yu-
fa tahrit teççur d elwiz. Yeddm-itt-id. Ithem^em idrimn-
agi sean bab-ennsen: ur d-eylin ara kan akka seg-genni!

Imir-en, yesdehr-ed iman-is inebgi-nni r-Rebbⁱ iwu-
mi yefk^a ayrum degg-elham-is, yenna-yas :

- Nekk, d elmelk er-Ṛebbi : d Neṭṭ^a a yi-dd iceggeen
 Yur-ek yef-essif^a ulemmetru : tura^a, idrimn-agi yn-ek :
 eḥdem yis-sen akkn ik yehwa, imi, tura, zriy themmed
 Ṛebbi, teṭṭekled fell-as.

Dy^a iyab elmelk eff-alln-is. Yuyal-ed saḥḥam wergaz-
 enni ; yesres taḥriṭ, iruḥi yel-ljames. Akken yekfa ta-
 zallit, iruḥi-ed yer-etmetṭut-is, yenna-yas :

- Tezriḍ d acu-t inebgi-r-Ṛebbi-nni ggidelli ?

Tenna-yas :

- D inebgi-r-Ṛebbⁱ amm-iyad.

Yuyal yenna-yas :

- Ala ! winna d elmelk : muql acu yi-d yekfa. Limmr
 am kemm, tenniḍ-as : ur neseⁱ ara^a acemma, ruḥi : akk-idd
 iyit Ṛebbⁱ anda-miḍen ! Yelha win yettseddiqen.

Yuyal wergaz-enni, seḡmⁱ ijerṛeb elhif, yebna yiwen
 weḥḥam deg yecceḥḥay irkel igellilen d-yeṭruḥun. Aṭas
 n-eṭṭwab igg-ejmeḥ Yur-Ṛebbi ; daym i s yekfa kul elḥir
 yellan di-ddunnit-a. Yuyal damerḥanti, ṭkabarent med-
 den, hemmlen-t. /AM/

Il y avait un homme pieux, servant Dieu fidèlement.
 Il était pauvre et sans enfants ; il n'avait pour vi-
 vre que le rude labeur de ses mains. Une année, l'hi-
 ver fut très rigoureux en cet endroit et il ne trou-
 vait pas de travail car il ne cessait pas de neiger,
 de pleuvoir, de grêler. A la maison, rien à manger et
 d'argent, point du tout. Ils commencèrent, lui et sa
 femme à sentir la faim.

Ils passèrent un jour, deux jours sans manger, et
 sans se plaindre. L'homme dit à sa femme : La résigna-
 tion est aimée de Dieu !

Mais, le troisième jour, à bout de forces, ils

défaillaient de faim. Alors, l'homme dit à sa femme :

— Va chez la voisine et demande-lui de nous prêter un peu de semoule pour que nous ne mourions pas de faim. Quand nous en aurons, nous l'a lui rendrons : le temps ne va pas tarder à s'améliorer et je pourrai reprendre mon travail.

La femme alla expliquer la situation à la voisine qui lui donna un petit plat de semoule, en disant :

— Ceci, je vous le donne : inutile de me le rendre, mais c'est tout ce que je peux faire, car nous sommes pauvres, nous aussi.

La femme retourna chez elle, portée par la joie le long du chemin.

Quand elle fut rentrée, son mari dit :

— C'est Dieu qui nous donne ce peu de semoule : fais-nous donc vite une galette.

La femme prépara aussitôt la pâte et la fit cuire.

Ils allaient commencer à manger quand un mendiant appela à la porte : La part à Dieu, bonnes gens !

— Hélas, brave homme, alla lui dire la femme, nous n'avons rien à te donner : voilà trois jours que nous n'avons pas goûté à la libéralité de Dieu.

— Et moi, répliqua le mendiant, il y a quatre jours que je n'ai pas mangé, ce qui s'appelle manger.

Alors, l'homme pauvre cria :

— Viens donc, entre : tu mangeras ta part, comme nous, ni plus ni moins.

Le mendiant entra : ils lui donnèrent sa part ; il repartit. Ce soir-là, ils se couchèrent sans (un vrai) souper.

Le lendemain matin, l'homme se leva pour aller à la prière et il avait à peine fait deux pas dans la direction de la mosquée qu'il trouva une bourse pleine de pièces d'or. Il la ramassa, mais en se disant : Cet argent appartient bien à quelqu'un : il n'est pas tombé, comme ça, du ciel !

C'est alors que se présenta devant lui le mendiant à qui il avait donné son pain, dans sa maison :

— Je suis ange de Dieu, lui dit-il : c'est sur Son

ordre que je suis venu chez toi sous les apparences d'un mendiant. Maintenant, cet argent est à toi : fais-en ce que bon te semble car je sais à présent que tu aimes Dieu et as confiance en Lui.

L'ange disparut à ses regards.

L'homme retourna chez lui, posa la bourse et se rendit à la mosquée. Quand il eut terminé ses prières, il revint et dit à sa femme :

— Sais-tu qui était le mendiant d'hier ?

— Un mendiant comme les autres sans doute, dit-elle.

— Eh bien, non, répondit son mari : celui-là était un ange : regarde donc ce qu'il m'a donné. Toi, tu aurais répondu : Nous n'avons plus rien : va donc et que Dieu t'assiste ailleurs ! Il est bon de faire l'aumône.

Cet homme, qui avait connu la misère, se mit alors à faire construire une maison où il donnait le vivre à tous les pauvres qui se présentaient : il y gagna beaucoup de mérite aux yeux de Dieu qui lui donna de jouir toujours de tous les biens de ce monde. Il devint riche et vécut entouré du respect et de l'amitié de tous.

Eloge du Bien.

Il vaut mieux faire le bien, si on le peut...

- At-elħir eb-ħir ! /AYir/

Les gens de bien jouissent du bien.

- Lħir, aħir. /AF/

Le bien, c'est mieux.

- Aewin el-lahert, di-ddunnit igg-eṭṭebba. /AYir/AS/

Le viatique pour l'au-delà se cuit dans /AM/

la vie présente.

... même s'il est rarement reconnu en ce monde et s'il peut susciter des ennuis :

- Lḥir yu²al d iḥmir.
Le bien (fait au prochain) se change (souvent) en mortier (pour la tombe de celui qui l'a accompli).
- U²lac elḥir e²g-berkan uqeṛruy. /AF/
(Il ne faut attendre) aucune reconnaissance de l'être à tête noire, (de l'homme).
- Lḥir, acu d-yetṭawi? - D ecceṛr!
Que rapporte le bien? - Le mal!
- Bab n-elḥir yeṭtenjeggah. /AF/
Celui qui fait le bien se dépense en pure perte.

(Cependant, on affirme parfois qu'un bienfait n'est jamais perdu et que, un jour ou l'autre, on en retire bénéfice ou mérite :

- Ehdem elḥir degg-aṭtmira:
Ur tezri²d san¹ ara ḳ terr etmara. /AYir/
Fais le bien aux barbus, (les hommes):
Tu ne sais où la nécessité pourrait t'amener.
- Elḥir ma the²dmeṭ-t,
Ula g²g-ezr^u a tafeṭ-t. /AS/
En faisant le bien
On obtient de la reconnaissance même d'un rocher.
- Ehdem elḥir i-tezru²t, ula i-twe²ṭtuft.
Fais le bien, même à un rocher, à une fourmi.)

Il sera, en tout cas, récompensé par Dieu dans l'au-delà :

- Ehdem elḥir akk-iḍ yu²al,
Wa-lukan s-eddaw wakal.
Fais le bien: il te reviendra
Au moins dans la tombe.

- Kul-elħir yesa Rebbi ynes.
Toute bonne action a la faveur de Dieu.
- Win iheddmen elħir, d laħert-is iwmⁱ iħebber. /AS/
Qui fait le bien travaille pour son éternité.
- Theđmed elħir eššbeħ : tameddit a t tafed.
Si l'on fait le bien le matin, (pendant ses jeunes années), le soir (de la vie) on le retrouve.
- Adig Rebbⁱ ayen theđmed el-lħir a t tafed f-yidis a-
yeffus!
Fasse Dieu que le bien que tu fais, tu le retrouves
au Ciel! (remerciement).

En conséquence, ne pas craindre de faire le bien même à qui vous veut du mal :

- Win izemren adyerr elħir i-bab n-eccerř, d winn^a a-
ħir! /AYir/AS/AM/
Celui qui peut rendre le bien pour le mal, celui-là
fait mieux.

II. E c c e r ř .

Terme corrélatif, eccerř exprime des acceptions opposées aux sens du mot lħir :

- Aqcic-ađi d eccerř! /AS/
Ce gamin est une calamité!
- Yemmut si-ccerř.
Il mourut de faim.

Au sens moral, eccerř désigne des comportements que réproouve l'éthique sociale :

- le refus d'aumône ou de service;
- le déni de justice;
- le refus de restitution;
- la joie du malheur des autres; la jalousie;
- la médisance, la calomnie, etc...

Pour qualifier de tels travers, on emploierait aussi, — mais avec des nuances, — des expressions comme

- D eləib... (?)
- D elbaṭel...
- ... abrid n-ecciṭan...

Yella yiwen elmelk la yleḥhun, yaf yiwen la ykerrez.

Yenna-yas :

- Ṛebb¹ adiein!
- Amin er-Ṛebb¹, a jeməin!
- Acu akka tkerrzeḍ, ay-ameddakel?
- Aql-iyi si-ṣṣebḥi armi d azal-ayagi la zerreəy eceṛṛ : ata tufiḍ-iyi la ṭkemmiley.

Yenna-yas :

- Awlidi, ruḥ es-leəqel : tezriḍ, winna yeṭṭemyi-ḍ zik!

Ikemml abrid-is, yaf wa-yeḍ la yzerreə. Yenna-yas :

- Ṛebb¹ akk iein!
- Amin er-Ṛebb¹ a jeməin!
- Acu akka tkerreḍ, ay ameddakel?
- Aql-iyi si-ṣṣebḥi armi d azal-ayagi la kerrzey, zerreəy elḥir. Ata tufiḍ-iyi-ḍ la ṭkemmiley.

Yenna-yas :

- Zree mliḥ : akk isiwən Ṛebbi : tezriḍ, winn^a ur ḍ-

yettemy¹ ara zik!

Il y avait un ange qui, en passant son chemin, vit un homme qui labourait. Il lui dit:

— Dieu te soit en aide!

— Ainsi soit-il, et pour tout le monde!

— Que laboures-tu ainsi, compagnon?

— Depuis ce matin jusqu'à maintenant, l a grosse chaleur, je sème le mal: comme tu vois, je continue.

— Alors, l'ami, dit l'ange, va doucement: cette graine-là lève très vite!

Poursuivant son chemin, il rencontra un autre homme (qui labourait en) semant:

— Dieu te soit en aide! dit-il.

— Ainsi soit-il, et pour tout le monde!

— Que cultives-tu ainsi, compagnon?

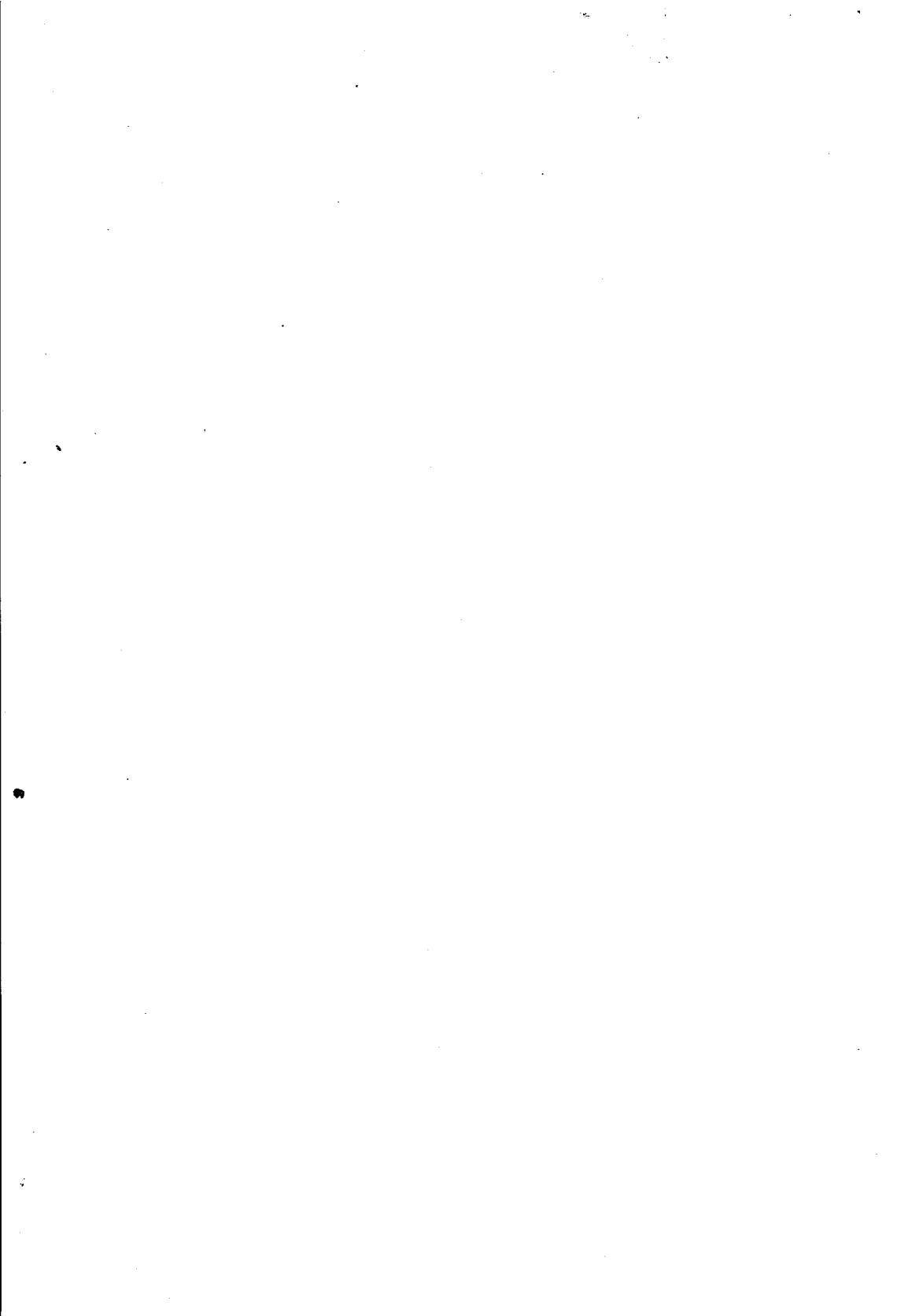
— Depuis ce matin jusqu'à maintenant, l a grosse chaleur, je laboure en semant le bien et, comme tu vois, je continue.

L'ange dit:

— Sème avec soin et que Dieu t'assiste car, vois-tu, cette graine-là met longtemps à lever.

(A.T. Tizi-Ouzou, 1943)

LA MORT



PLAN

TEXTE PRINCIPAL, (original, inédit) de M. Belqasem At-Meemmer-Tawrirt At-Mangellat, 1947:

Avant-propos: Considérations sur la Mort	1
L' a g o n i e	5
Premiers préparatifs funèbres	5
Réunion du village	9
Lavage du mort	11
L a v e i l l é e	13
L a t o m b e	17
Repas funèbre	17
Le c o n v o i f u n è b r e	21
L' e n s e v e l i s s e m e n t	23
Les amendes pour absence	27
Ensevelissement des Marabouts	29
L e d e u i l	31
Visites du vendredi	31
N é c r o m a n c i e	33
Lectures funèbres	35
Aumônes pour les trépassés	37
Vues sur l'au-delà	39

TEXTES COMPLÉMENTAIRES, du même auteur :

I. Le dernier pardon	43
II. Lamentations d'une mère	45

A N N E X E S .

Chants de veillée funèbre :

- Trois pièces données comme complètes	49
- Strophes disjointes, groupées selon une idée commune; ne sont pas néces- sairement chantées dans l'ordre indiqué	55

LA MORT,
LE DEUIL, LES RITES FUNÈBRES

AVANT-PROPOS en forme de CONSIDÉRATIONS.

La mort est une calamité infligée par Dieu, à laquelle personne ne peut échapper. Lorsque Dieu créa le monde, il n'y introduisit pas aussitôt la mort qui arrache l'homme à la vie. L'origine de ce malheur est bien connu.

Lalla Fatma Zohra avait une coépouse. Le jour où son fils mourut, on vint en annoncer la nouvelle à la noble dame :

— Madame, lui dit-on, le fils de votre coépouse est mort. Qu'en pensez-vous? sera-ce la mort pour un jour ou une mort pour toujours?

— La mort définitive, répondit-elle.

On lui apprit alors la vérité :

— Excusez-nous, Madame, mais nous devons vous le dire : c'est votre propre fils qui vient de mourir!

Elle tressaillit :

Elmut d essalma yefka Sidi Rebbi im¹ ur yezmir
hedd adyerwel. Asmi d-yehleq Sidi Rebbi ddunnit, ur az-d
yestebe ara tin yettakren ebnadem si-ddenya. Ayend-yej-
jan ezznezla-yagi mefhum einani.

Tella Lalla Fařimat eZzuhra tesca takna. Ass-en,
yehkem Sidi Rebbi yemmut emmi-s, ruhen-d ebbin-az-d
lehbar i-cceřfa, nman-as :

— A Lalla, yemmut emmi-s en-takna-m : muqel ma d
elmut ggibbass ney d elmut n-ebda.

Tenna-yasen-d :

— D elmut n-ebda.

Imir-en, sseelemn-as tidett :

— A Lalla, semmi-ay : am t-in nini : d emmi-m igg-
etweffan !

Tedduqges :

- Ah ! non alors ! Que la mort soit d'un jour !

- Hélas ! malheureux monde ! lui fut-il répondu : la malédiction est portée (irrévocablement) !

Si Dieu l'avait bien inspirée l a première fois et l'avait fait répondre : La mort ne sera que d'un jour, quiconque mourrait ressusciterait le même jour. Mais, puisqu'elle a répondu autrement, celui q u i meurt ne saurait revenir à la vie.

La mort fixe pour l'homme la limite de son terrestre voyage. Elle sépare l'âme et le corps jusqu'alors unis. Chacun d'eux retourne à s o n principe : l'âme à Dieu, le corps à la terre.

Puisque donc le fait, pour l'âme, de quitter le corps, c'est la mort, tout ce qui cause ce malheur peut être appelé mort.

La mort normale, c'est la mort naturelle. Celui qui la subit, lorsque son heure arrive, que le nombre de ses jours est complet, doit se présenter devant l'Ange de la Mort. Celui-ci, sur ordre de Dieu, séparera ce que Dieu même avait uni dans sa bonté compatissante.

Bien que nécessaire, la mort n'en est pas moins juste. L'homme de bien, elle le délivre de cette vie où règnent la faim et le froid. Combien désireraient mourir de mort naturelle, mais ne le peuvent pas ! C a r, pour le méchant, son lot, c'est la mort violente : telle est la mort par coup de feu, par le poignard, par étouffement, comme dans la strangulation, par empoisonnement, quand le toxique est donné avec la nourriture, la mort par la trahison d'un assassin, la mort qui suit certaines chutes.

La mort est un pèlerinage pour l'homme : il s'en va vers la maison de Dieu. Chaque espèce de mort peut être considérée comme la porte où aboutit l a route suivie par l'homme. Elle s'ouvre devant lui et lui fait entre-

et les rites funèbres -

— Ala! Ihi, d elmut ggibbass!

RRan-as-d :

— Aşer, ya ddunnit! yeffey lewjeh!

Limmer t̄ yebbi Sidi R̄bbi f-eşşwab abrid amezwaru, a s t̄ini d elmut ggibbass, yili win yemmuten tamudi bbass a d-yehyu; imⁱ akk^a i s tenna, tura win yemmuten ur d-yeṭṭuyal.

Lmut teṭṭewqam i-bnadem elheddi s-sefr-is. Tferreq erruh d-eljeṭṭa ar ass-en yedduklen. Ṭṭuyalen m-kull-ha ar laşl-is: erruh yur-Sidi R̄bbi, jjeṭṭa ar akal.

Ihi, imi mi d-yeffey erruh si-ljeṭṭa l-lehliqa, d elmut, kra bbayn iqeddren elmujrima-yagi yesca isem elmut.

Tazeddgant d elmut er-R̄bbi. Bab-is, mi yebbeq lajl-is, fukken wussan i s-d yeṭṭunefken, adieeddi yr-ez-dat Malik-elmut ara yferqen, s-lamr en-Sidi R̄bbi, şebhan-U, ayen yessemlal Neṭṭa, weknin, s-ufus-is.

Ulamma lmut d elwajba, d amm-elheqq. Iseediye, d neṭṭat i ten yettseElliken si-ddenya l-laz d-usemmid. Aşas igg-eṭnadin elmut tazeddgant ur t̄ yeṭṭaf. Meşni, i d-yeṭṭemlili ccaqi d elmut el-leqtil, amm elmut n-er-şas, el-lmus, elmut ukuffir, amm elmut bbeḥnaq, elmut n-ettweqqit amm uceççi, lmut el-leyder, elmut el-lejraf.

Elmut d elhijj i-bnadem adiruh s aḥham er-R̄bbi. Ṭṭusemmant em-kul-yiwet ttabburt ggeḥf bbebrid yetbee bnadem. TTelli z-dat-es, tessedhar-as ayen t yeṭṭar-

voir ce qui l'attend quand il y arrivera.

La mort, quelle qu'elle soit, e s t sans remède. Si l'ail dormait de la graine, les morts ressusciteraient. Mais, comme il n'en est rien, celui qui part pour le cimetière, c'est pour de bon.

Il en est qui arrivent jusqu'aux portes de la mort mais en reviennent, car ce n'est pas leur heure. Celui, au contraire, pour qui elle a sonné, ni médecin ni marabout guérisseur n'y peuvent rien.

L'agonie. Lorsqu'un homme arrive au terme de sa vie, il retourne à Dieu, son Créateur, mais il lui faut, auparavant, passer par la souffrance ; il lui faut essuyer les dernières sueurs comme tous ceux qui, avant lui, sont passés sur la terre : c'est l'agonie.

Pour celui qui va mourir, le blanc des yeux devient jaunâtre, ses narines pâlisent, le froid atteint vite le bas du visage. La face change perpétuellement de couleur. Si la mort lui commence par les orteils, il sent ses membres s'engourdir au fur et à mesure qu'elle s'en empare. Il trouve encore la force de parler jusqu'à ce qu'elle gagne sa poitrine : il ne lui est plus alors possible de faire des recommandations aux siens ni de les consoler. Lorsqu'on remarque qu'il ne lui reste plus qu'un souffle de vie, on ôte son oreiller pour que ses dernières respirations soient plus aisées. Si le mourant est un homme de bien, ses yeux restent fixés au plafond où il contemple joyeux les douceurs du Ciel. Si c'est un impie, il jette sa tête de côté et d'autre, comme pour essayer d'échapper au brasier de l'Enfer. Après un dernier changement des couleurs du visage qui passent du vert au jaune, l'âme s'en est allée.

Premiers préparatifs funèbres. Les parents entourent le

jun m-ara t yawed.

Yiwet di-lmutat ur tessei ddwa. Limmur tessei tic-cert ezzerria, yili d-heggun elmeggtin. Imⁱ akka, win iseddan yr-etmeqbert ala ass-en!

Ttawden medden elmut, ttuyalen-d m^a ur asen teç-çur ara; ma d bab-is ektalent-as, ula i-d yehdem ettib, ula i-d yehdem uderwic.

Bnadem, m-ara yawed lajl-is, adyuyal ar afus er-Reb-bi i t-idd ihelqen. Meeni, ilaq-as adyesceddi ccedda, adyecrew tidⁱ imezwur^a isek^oklen eddunnit: d elmut.

Win isefsen talwaht taberkant, ttuyaln imula bb^oalln-is timellalin. Anzarn-is dizegzawen, tamart-is ttasemaç, aqadam-is yettemyehwaç. Wind-ebda lmut si-tfednan yettaki d-leedam-is ddubbuzen simmal tettawd-itn-id etmettant. Ihedder alamma ters-az-d f-yedmaren. Imir-en, ur yezmir adyender wid ara yejj wa-la a tn i sebbet. M-ara t walin cwit n-erruh i d ma-zal deg-s, tekkesn-as tasumt^a akkn adiserreh deg-s ennefs. Ma d elmmen, alln-is reççunt di-ssqef, yetferrij di-nneaym el-ljen-net. Ma d eccaqi, yesnefdaçay aqerru-s, iregg^ogel eff-u-hejjaju n-ejjihennama. Mi gg-emyehwaç wudm-is abrid a-neggaru, ger tizzegzewt ettewreç, yeffy erruh.

Imawlan-is ad as ezzin irkell: yuy elhal ssufyen

défunt. On a extrait de la pièce tout ce qui est comestible de peur que, subsistant après le mort, cela ne devienne mortifère.

Le corps est étendu sur le plain-pied de la maison. On a eu grand soin de rappeler au mourant le profession de foi, de lui suggérer la contrition de ses fautes et, si besoin était, le pardon des torts reçus. Ses yeux sont fermés désormais comme s'ils ne s'étaient jamais ouverts : ils ont suivi l'âme dans sa sortie du corps. La mâchoire inférieure est liée d'un bandeau de peur que ne se déforme cette bouche qui ne parlera plus. Les orteils sont réunis, les deux pouces liés ensemble par un fil. Sur la poitrine, on a déposé un couteau pour l'empêcher de gonfler. Tous les proches du défunt se lamentent sur celui dont ils sont séparés pour toujours. Le fils pleure son père ou sa mère ; les parents pleurent leur enfant : ils se sont dépensés pour lui et il leur faut le livrer à la terre. Tous pleurent et redisent à l'envi ce qu'ils ont perdu et ce qui les attend.

Une personne âgée ou un ami présent à cette mort se tient au chevet, récitant la chahada pour celui qui va se présenter au Maître de toutes choses. Une tristesse effrayante règne sur toute la maison. Les animaux domestiques, eux-mêmes, y participent : le chien hurle, essayant de lécher celui dont il a partagé les occupations ; les boeufs mugissent et tirent sur leurs liens ; dans la campagne, les feuilles se fanent si le défunt était un homme de bien. Pour tout dire, terre, ciel, anges et Gardiens, tous ont le cœur brisé.

Entendant les lamentations, les voisins accourent à la maison où a frappé la mort, afin de s'unir à la peine des parents. Ceux-ci ont envoyé prévenir du décès ceux des leurs qui habitent en dehors du village.

Si la mort a eu lieu en plein jour, les femmes s'in-

et les rites funèbres -

yaġ leħwayej yejmeċċan degg^o-ehġam, esla-ħaġer ayen ff
ara yemmet elmegget ur t iteġġ hedd ammar a t yefk web-
rid-ennⁱ ula d neġġa.

Jjeġġa tesred di-tqaseġġ; aħas i ġ fekkren f-ecca-
da, f-essmah ney leefu ma d abrid. Allen serdent amzun
ur seddant ess-yen, tebeent erriħ mi ġ-fureq lebden.
TaYesmart tcudd s-usebriq ammar adyeswej yimi wer jjin
enhedder. Tifednan qerrent, cuddent s-elħid etmeqranin.
yef-yedmarn en-bab-is adessersen tafrut, akkn ur yeġ-
ħazzg ara. Kra bbⁱⁿ yellan el-lmeggt-ennⁱ adyeġmejjid
yeff-in ara yemfaraq i-bda: emmi-s yeġmejjid yef-baba-s
ney f-yemma-s; imawlan ħrun yef-enn-ennsen f seġġben,
ara fken i-wakal. ħrun ak^o, ħleggidn ayn ara sn iruhen,
ayn ara tn-id yemlen.

Leaqel bb^{eh}ħam ny aħbib iħedren i-lm^uta yeġyimi
nnig-uqerri, yeġfekkir f-eccada win ara yqablen z-dat
Bab el-lumur. Aħġam s-lekmal teyli-d fell-as yiwt er-
riba tawehcit. Lehzen yeġġawd ula d elmal: aqjun yeġ-
ħinzi, yeggar adyemceħ win-d-yecrek tikli; izgaren es-
rugmuten, jebden lerbag-emnsen. Di-leħla, lwerq yeġ-
ħisliw ma d elmmen win yemmuten. Tamurt, igenni, lmu-
luk d-iessasen tjerreh tasa-nnsen.

Mara d-eslen eljiran i-wmejjed, ħazzaln ak^o yer-
weħħam twet tmerbuht, adferqen ccedda nitni d-imawlan.
Wigi ħceggieen eyr-uzaħ-emnsen yellan di-lberrani.

Ma degg^o-ass igg-ebbed bab-is leefu, ħyimint yer-s

stallent près du défunt et exécutent des chants religieux.

Réunion du village. Le soir venu, on fait la réunion du village. La famille du défunt prévient l'amine qui a la charge de la convoquer. Les gens qui s'y rendent présentent leurs condoléances au parent du défunt s'ils ne l'ont pas déjà fait à la maison. Lorsque tout le monde est rassemblé et que les invocations traditionnelles ont été récitées, celui qui mène le deuil s'adresse au village :

— Gens du village, le Prophète m'en est témoin, vous savez en quelle estime je vous tiens. Si je vous donnais à manger du beurre et du miel, je serais encore en dessous de ce que vous méritez. Mais, hélas ! mes moyens ne me le permettent pas. Cependant, je vous fais don d'une aumône de mille francs.

Quand le parent du défunt s'est tu, les marabouts récitent les invocations pour le mort, pour les siens, pour le village :

— Invoquons Dieu ! Que Dieu mette fin à nos malheurs !
Que Dieu sèche les larmes de ceux qui pleurent !
Que Dieu console le cœur affligé !
Que Dieu donne son repos aux défunts, sa protection aux vivants !

Gloire à Dieu, Maître des mondes !

Pour le village : Dieu rende toujours plus belle
notre fraternité !

Que Dieu nous fasse marcher la main
dans la main !

Que Dieu accorde le pouvoir au mérite !

Qu'Il nous entoure de sa toute-puissante
protection !

Que Dieu éloigne de nous toute sorte de
mal et de calamité !

et les rites funèbres -

ettilawin, ddekkirent fell-as.

Tameddit, anejmes l-lyaci, t̄h̄ebbiṛn imawlan lamin d-yetberrihn i-taddart.

Iḡad ikeççmen saberrah t̄sezzin bab el-lmegget ma ur ruhn ara s aḡham. M-ara d-yemlaḡaq elyaci s-eljema, m-eb̄sed elfaṭiḡa, inet̄teq elmuqeddem el-lmegget yer-taddart :

— A taddart, l̄Leh msell eeli-k a rasul-l̄Leh, ud-mawn-ennwen eezizit : awi iwen yefkan udi ttament, tuklalm akter. Awuh, a lkifaya ! ad awen seddqey alef fraḡ.

Mi ḡ-fukk elheddra bab el-lmegget, adeṭṭren yemrabden elfaṭiḡa i-lmegget, i-ymawlan-is, i-taddart :

Lfaṭiḡa : Adifakk Rebbi tilufa !

Adyesfed Rebbi imet̄tawn i-wi-t̄run !

Adinezzef Rebbi i-tasa yjerhen !

Adyerhem Rebbi wi-b̄bden leḡfu, yehrez

wi d-yeqqimen !

Lhemdu l-l̄Leh i-Rebbi-lecalamin !

I-taddart : Adyezyen Rebbi lḡawa !

Ayyawi Rebbi afus wa degg-a !

Adyefk Rebbi rray i-wseedi !

Ayizerreb Rebbi zzerb el-l̄qedra !

Adyeb̄sed Rebbi fell-ay enneksat, elmu-

ṡibat d-ezznazel !

Qu'Il nous garde sous sa protection et nous mette au nombre de ceux qu'Il aime !

Ensuite, le parent du défunt s'adresse aux gens qui seront envoyés, dans les villages voisins, prévenir ceux avec qui on échange habituellement les condoléances ; après quoi, l'amine ordonne au village de participer au transport des dalles funéraires en signe de fraternité. Il fera, pour cela, appel au sentiment de l'honneur. On fixe l'heure de cette corvée afin que nul n'en ignore.

(Celui que l'on envoie prévenir les autres villages d'avoir à présenter leurs condoléances est dispensé de cette corvée, mais non d'assister à l'enterrement le soir.) Tout l'adroum du mort doit participer au creusement de la tombe. Les autres groupements vont chercher la pierre, une dalle par quatre hommes. Avec elles tous se rendent au cimetière. Dans les villages où il y a une réglementation, les maçons ont leur travail, les cultivateurs le leur.

Celui dont c'est le tour de préparer le couscous des funérailles est ensuite convoqué pour que l'on sache qu'on peut compter sur lui :

L'amine : A qui est-ce le tour, gens du village ?

L'intéressé : C'est à moi, amine.

L'amine, (au parent du défunt) : Mon ami, c'est le tour d'un tel.

Cette affaire réglée, tous se lèvent et chacun retourne à ses occupations. Le village tout entier est plongé dans le deuil. Tous les cœurs sont tristes.

Lavage du mort. A la maison du défunt, le laveur prépare l'étoffe : il coupe un pantalon, une gandoura et un turban. Les femmes font chauffer l'eau. Lorsque le laveur a fini son tra-

et les rites funèbres -

A y yawi Rēbbi d d a w tecdaṭ-is, ihesb-
ay degg-ehbibn-is!

S-akin, adyenteq bab el-lmegget eyr-igad ara ya-
win leḥbar el-lmut i-tudrin el-lqurub, tigadd-yetṭem-
sezzi bab-is; yer-s d lamin, adyamer taddart a dd-awin
leblaḍ s-elḥawa, adyezree deg-sen lmeḥsas n-ennif. Tweq-
qifen lawan bbaḡḡay akkn ur yetṭenyerra hedd.

(Win yetṭuceggeen yer-lemezza, ur masayal ara di-
teblaṭ, haca di-tenṭelt tameddit.) Adrum el-lmegget i-
hedder yak i-wzekka. Iderma-nniden ṭruhun s azru, m-kul
reb^a imdanen s-teblaṭ, a d-erren yis-sent yer-etmeqbert.
Di-tudrin ig yella lḥeqq, ibennayen s-webrid-ennsen,
ifellaḥen s-webrid-ennsen.

Bab n-ennub^a adiqabel eyr-umeslay, atban fell-as
letkala :

Lamin : Anida tebbed^o ennub^a, a lyaci ?

Bab n-ennuba : yur-i, aneam, a lamin.

Lamin, (yer-bab el-lmegget) : A leflani, nnuba teb-
bed yer-leflani...

Mi tefrez eddeewa, adyekker elyaci, m-kul-wa d ec-
cyl ara yeenu. Taddart s-lekmal ihuz-it leḥzen. Jer-
nent ak taswin.

Degg-ehham, ayessal yetheggi lkeṭṭan s-leḥyada :
yetfeṣsil aserwal, ajellab d-weemam. Tilawin sseḥumyent
aman. Mi yessalⁱ uyessal cceyl-is, hman waman, d lawan

vail de couture, que l'eau est chaude, le moment est venu de laver le mort. Tout le monde sort de la maison : il ne reste que le laveur et son aide : celui-ci tiendra le récipient, déposé d'ordinaire à la mosquée du village. Il étend le défunt sur la planche puis se met à le laver avec l'eau que lui tend son aide dans le récipient. Ils se donnent la main pour retourner le corps car il ne convient pas de le manipuler brutalement. Aussi, dans la crainte d'avoir encouru quelque faute, le laveur, son travail achevé, boira de l'eau dans le nombril du défunt : ce sera la preuve indubitable qu'il l'a bien nettoyé. De plus, en agissant ainsi, il demande pardon au mort : il récite les invocations suivantes :

Que Dieu te pardonne !

Que Dieu te facilite la traversée du Sirat !

Que Dieu te pardonne et nous pardonne à nous-mêmes lorsque nous te rejoindrons !

Il lui demande ainsi pardon de l'avoir peut-être malmené.

Dès que le mort est lavé, on le revêt du linceul. Alors seulement il commence à dégager l'odeur caractéristique du cadavre. Puis, on le place sur la civière. Sur son front, on met du henné de la Mecque afin que le Prophète le prenne sous sa protection, le reconnaisse pour sien et que les anges l'entourent. On le dépose alors dans un endroit propre, spacieux, où les gens puissent se tenir.

La veillée. Pendant la journée, les femmes chantent des chants religieux sur sa dépouille. Près de la civière se tiennent s e s parents, ses amis ; derrière eux, les chanteurs.

De temps à autre, les cœurs s'amollissant au son des voix qui consolent et apaisent la famille, les yeux se m e t t e n t à p l e u r e r à t o r r e n t s ,

et les rites funèbres -

en-tard^a adyirid elmegget. Iteffey lyaci s-lekmal ġġ-ehham : yettilⁱ al^a ayessal ed-wemawen syettafen tabuqalt yettilin di-ljame en-taddart. Iserrd elmegget yef-elluh : yessirid-it uyessal s-waman s yettataf wemawen di-tbuqalt ; ttemyettakn afus deg³-neqlub n-ejjet-ta. Ur ilaq ar^a admerten lebden yemmuten : yeff-aya, dilhuf n-eddnub-is, m-ara yfakk uyessal tarda, adyesw aman yef-timit el-lmegget : d lebyina yezzazedg-it m-ebla ccekk, ernu s-lehdima-yagi yettalab lefu^u i-lmegget, itettir-as elfatih^a :

Ad ak yeefu Rabbi !

Ad ak yesshel Rabbi ŞŞirat !

Ad ak yeefu Rabbi, yeefu-yay asmⁱ ara kk-in nawed !

Yettalab lefu ma yella ymert-it.

Mi yurad elmegget, ad as sselsen elkettan : alam-
ma d imir-n it ikeçcem eşşnan el-lmeyytin. A terren s
akin yr-essellum, ad as sersen yeff-enyir elhiemi l-lkeeb^a,
akkn adihareb fell-as ennbi, a t yeel, ern^u ad-ezzint
fell-as elmalayekkat. Imir-na t sersen degg^o-emkan
zeddign, iwessen, adyasu lyacⁱ adyeqqim.

Deg^o-zal, cennunt tilawin fell-as eccna n-ettedkir.
Tymim yer-tama n-emnac imawlan el-lmegget, ihbibn-is;
deffir-sen, d imedkar.

Akk^a akka, si-lehinana n-tasa, s-tuyac yettsebbrn
at-wehham, ten yettezzin, serrunt walln amm isaffen,

les voix prennent la tristesse d u m gissement d e s bœufs, à cause de celui qui va s e s é p a r e r d e c e u x qui, désormais, ne le verront plus.

Le chant fait place aux épanchements affectueux. Les gens présents dans la maison frappée par le malheur, spécialement les femmes, se mettent à rappeler, chacun à son tour, ce qui a blessé son cœur, en telle sorte que le deuil de ce jour devient intensément présent et attristé de nombreux assistants. Parfois, quand cesse la voix des chants, lui succède une angoisse poignante qui s'abat sur la maison comme une brume sur un cœur oppressé. Le rappel du séjour de ténèbres ne peut manquer d'apeurer celui qui s'y livre avec un minimum de compréhension. En définitive, ce jour est bien sombre pour tous ceux qui pénètrent en ce lieu. Au fur et à mesure que s'écoule la journée, le nombre des femmes diminue : la partante ne manque pas de laver ses yeux pleins de larmes sur le pas de la porte avec de l'eau puisée par quelqu'un qui n'a pas pleuré. Ainsi, le deuil s'arrêtera ici et ne pénétrera pas sa maison.

Avec la chute progressive du jour augmente l'angoisse ténébreuse dans les cœurs. La nuit vient, le temps s'écoule ; le moment de la séparation approche. L e s femmes abandonnent les parents du défunt à leur solitude. Enfin, voici l'heure calme où ils pourront contempler à loisir celui qui ne leur apparaîtra plus qu'en songe, et encore ! De tous côtés sont prostrés les corps dont les cœurs sont brisés de compassion. O force de l'espérance ! Dans de telles circonstances, comment trouvent-ils encore la force de se taire, ceux dont chaque parole fend le cœur, comme un torrent traverse la plaine ? Désespoir suprême ! Fruit amer laissé par nos premiers parents et que nous suçons bien malgré nous !

Tout cela brise les membres, triture les corps : ce ne sont plus que des morts vivants. Les proches qui ont encore un peu de courage préparent le manger d e c e u x qui vont veiller. Le deuil de ce jour est un coup terrible porté à la bour-

et les rites funèbres -

tuyac ressunt am-yezgaren yeff-in ara yfarqen wid-is di-læmr-ennsen ur t zerren.

Imir-en, ttedkir yejjaja amkan i-lamhanna. Igad yetyimindegg-ehham twet ennekxa, aæeda tilawin, tnek-tin-d kul-hia d-wayn ijerhien tasa-s alamma lmut bbass-en thiedr-ed ac-hal, tesneyben ma d yiwen. Tikwal, m-ara ya-wi sstut n-ettedkir, tetuyal-it yiwt erriba d-yeprusun yeff-ehham am tagut yeff-ul yetheyqen. Lemketwat bbah-jiq n-etllam tessewhiac kra bbin ara yhemmen yer-s yur-igad ethudd lefhama. Lhasul, ass-en d ass asettaf yef-kra bbin iderren amkan-enni. Simmal ilekhu wass, neqqsent tilawin. Tin iruhien tessird imettawen yef-teb-burt bbahham s-waman s ed-iteffiwin ur netru ara, akkn adyeyli lezizen din, ur ikeççm ara ahham.

Kra tneqqes tafat, yezzidi tllam yeff-ulawen. I-teddu-d yiq, yetæeddi lweqt, ilekhu-d faruq. Jjajant tilawin tuwehdin i-ymawlan: ttini ttaswiet tarusant g a-ra walin win ur d-nettettir ala di-lennam, ead. SS-ya w-ess-ya, mkul-jiha tnefdasen lebdan yur ifelleq wul si-lyiq. Di tsehhaq, a laman! yeff-annect iderren, ad-yessusem win mkul awal adyerehita, amm-essyah di-luda. D layas el-layas: ttaberquqt-eqlilu d-ejjan imezwura ara nsumm m-ab-la lyarud.

Annect-a yak yesdeqdeq leedam, iæujj leqlub: mmu-ten medden eddren. Lqurub, mi tfen cwit ifassen, tna-waln i-yigad ara yeiwzen. Lmut bbass-en ttuqqit i-teh-

se de la famille. De la mort, chose triste s'il en est, on fait une affaire d'honneur et de frais dispendieux! Ce serait une honte de négliger les veilleurs : il faut qu'ils aient tout en abondance.

A la tombée de la nuit, les gens commencent à se rendre à la maison du défunt. Les parents congédient avec force serments ceux qui ne peuvent rester pour la veillée ou pour lesquels la chose ne convient pas. Ils vont eux-mêmes ou bien ils envoient chercher les marabouts qui réciteront le Coran. Les familles qui en ont la possibilité manifesteront en cette occasion leur savoir-vivre en prenant le plus grand soin de leurs invités. C'est une manière d'honorer le défunt.

Les gens une fois rassemblés, commencent les chants. Lorsque les khouans arrêtent leur psalmodie, les marabouts leur succèdent en récitant le Coran. Parmi les devoirs qu'il convient de remplir envers ceux qui veillent, il faut compter celui de faire circuler du café ou du thé : c'est ainsi que seront soutenus les esprits assoupis. La psalmodie qui sort de la bouche des khouans se répand dans l'air jusqu'à devenir une obsession : cela en devient insupportable pour la maison et même pour le village. Au cours de ces chants, tout pleins de la description de ce qu'entraîne la mort, de s frissons passent à travers le corps, étreignent le cœur et remplissent les yeux de larmes.

Pour tout le monde, c'est une nuit blanche. Au cours de la veillée, un peu après le milieu de la nuit, les gens commencent à avoir faim. On leur sert le souper. A l'aube, chacun regagne sa maison. Les parents restent seuls. Ils profitent de cet instant où le bruit s'est apaisé pour se replier sur leur tristesse. Le jour qui apparaît provoque l'effondrement de tout leur être. La tombe accourt à grands pas. Il va partir, celui qu'ils ont aimé, pour lequel ils ont souffert pendant de longues années. On va le mettre en terre, il va s'y étendre ; il y va pourrir.

et les rites funèbres -

riṭ en-bab-is : yeḥḥ-elmut emm-lehzen, du-laḡraṭ ennif ettfeṭṭazit. D lemeiṛa ma yestehza degg-emeawazen, m^a ur yugar fell-asen kul-ci.

Tamudi l-leica, ibeddu-d elyaci rṛwah s aḥḥam el-lmeyyet. Imawlan ṭgallan i-yigad ur nezmir ara^a adeqqimen d-yigad ur nessek ara. Ṭṛuhun s-yiman-ennsen ney tceggisen s imṛabden ara yeyren. Aḥḥam yusan iman-is d ass i g ara d-yessedher taqbaylit-is adyebded s inebgi-s : d acebbeh el-lmeggt-is.

Mi d-yennejmae elḥaṭer, beddun eṭṭedkir. Mi ser-sen lehwan eccna, reffden yemṛabden leḡraya. Ger-lef-rayed ggemeawazen, tṣeddayen imawlan s-elḡahwa ney el-lafay : d ara ynebbhen lehwaṭer yennuddmen. Ṭṭedkir d-iyellin degg-imawen el-lehwan izerre di-tegnewt yeṭṭawin alamma ; teṭṭarra-t d elyeṭṭ i-wehḥam yeṭṭerna taddart. Deg-sefra deg tegḡtent, a leemal el-lmut, ṭqit-tirent elweswas yessergigiyen tihdert, ijebbden essedd i-lheml^a imeṭṭi.

F-elyaci s-lekmal, d id amellal. Di-ṭnaṣfa e-ca-waz, mⁱ iruḥ imal yid, yelluz elyaci. Teṭṭn imensi. Lmuḍen, kul-yiwn iruḥ s aḥḥam-is : eḡrind ala imawlan. Ṭfaṛaṣen taswiṭ-enni g yensa cwal : hekkun-tent i-ta-sa-nnsen. Izir en-tafat d-yefrarin adyawⁱ asyaḡ di-ssu-ra-nnsen. La d-yeṭṭazzal uzekka s-lemtirat. Adiruḥ win f eṭṭergigi tasa teṭṭnezm^a achal d eleam, adyers s akal, a yessummet, ad yeṭṭ-s yerku.

Aménagement de la tombe. En même temps que grandit le jour grandit le désespoir. Les cœurs sont ravagés comme par la tempête. Les gens du quartier du défunt se rendent au cimetière ; ceux des autres quartiers vont à la corvée de pierres. Tous participent aux corvées sauf les absents. Lorsqu'on creuse la tombe, au moment où l'on met à jour les dalles médianes, le règlement est que le responsable de quartier fasse l'appel. Si c'est une tombe nouvelle, au moment où l'on commence à tailler les banquettes, tout retardataire est considéré comme absent, même s'il arrive à ce moment-là. On a coutume d'offrir des figues sèches aux gens qui creusent la tombe. — La construction achevée, on place les premières dalles et l'on remonte à la maison. Ceux qui participent à la corvée de pierres se rendent au cimetière : chacun dépose sa pierre et s'en va.

Repas funèbre. Vers le milieu du jour, les gens viennent porter leurs condoléances. Un homme se tient à la tadjmaït afin de leur indiquer le chemin de la maison où ils doivent se rendre. Ils y offrent leurs condoléances aux parents, aux membres de la famille, aux amis et aux proches. Ceux qui font le service invitent les amis à manger des figues apportées par les gens du village, chacun un panier. Ensuite, on fait venir de la tadjmaït les gens qui s'y tiennent, dix par dix : on leur fait dire : Que tous ceux qui veulent manger du cous-cous du mort viennent : Dieu les en récompensera. Ceux à qui cela ne répugne pas se rendent à la maison pour manger ; quant aux autres, il n'y a aucune faute pour eux à s'abstenir.

Lorsque tout le monde a été servi, le moment fixé pour l'enterrement est arrivé. L'amine prévient le crieur public que les parents du défunt sont prêts. Aussitôt se répand sur la maison une terreur plus grande encore que celle qui est déjà passée. Chacun se hâte de jeter un dernier regard sur l'être cher. Le t e m p s p r e s s e ,

Mara yefdeh wass, meq̄q̄er layas, nnehzamen wulawen. Adrum el-lmegget, d errowah s azekka, iderma-nniden s azru. Ur yetyimi hedd ur yeddi, Maca ma yyab. Di-tyuzi, mi ñ-yedher wezzger wi-s-sin, d elqanun adieudd ettamen. Ma d azekka^a ajdid, mi bdant tdekk̄anin, win yezzuyyen adar-is adyennehisab yebtel yas yebbed. Tazart d elferq̄ i-yemyazen.

Mi gg-ewjed uzekka, yuli yebna, t̄tarran-as azzegr amezwaru, t̄talin-ñ s ahham. At-wezru t̄tarran yr-etmeq̄bert. Win isersen yali.

Azal ameq̄ran, t̄tasen-ñ yemezzan; yetyimi yiwen di-tejmaet, yemmal abrid s ahham yer ñ-ruhen. Din, t̄ezzin imawlan, at-wehham icqiqen, at-uherrub d-at-tyanimt. Igad iqeddcen serrden ihbiben adeççen tazart. T̄tawin at-taddart m-kul-H^a adellae.

Yer-s, ssawaln-asen yer-tejmaet eecra eecra, qqarnasn i-wi-byan adyeçç seksu (nnei), a t ilatem Rabbi. Igad t yetlawin t̄talin s ahham adeççen; wiyid, ur yelli leib ma qqimen.

Mi yekfa yak̄ elyaci, yebbed-lawan iresmen i-ten-telt. Yethebbir lamin aberrak̄ wejden imawlan. Imir-en, degḡ-ehham, tyelli-ñ erriba^a iyelbenka yeedd̄an. M-kul-yiwen yetfaras tamamli di-wi ezizen fell-as : yehzem

il va falloir se séparer pour toujours de celui qui est étendu au milieu d'eux.

Tous font cercle, grands et petits, pleurant autant qu'ils le peuvent. On se trémousse, on se lamente, mais le mort, même s'il se rend compte, ne peut rien répondre. Lui aussi a le cœur brisé par tout ce qu'il entend : il ne peut que prier Dieu d'accorder la patience aux siens qui en ont bien besoin.

Le convoi funèbre. Un peu avant le départ pour le cimetière, les marabouts montent à la maison et récitent des sourates du Coran pour le profit du défunt. Lorsqu'ils ont terminé, à l'appel du crieur public, les gens gagnent eux aussi la maison pour emporter la civière. Aux accents du crieur public répondent des cris de lamentation compatissante qui arrachent des larmes aux cœurs tendres. Jusqu'à la porte de la cour intérieure, le transport est confié à quatre individus compréhensifs : en effet, il leur faut respecter les désirs des parents qui s'accrochent à la civière et voudraient voir rester parmi eux celui qui se tait désormais. Parvenus à la rue du village, ils prennent sur leurs épaules la civière qu'ils transportaient à bout de bras. Les marabouts se placent alors en tête et récitent des passages du Coran ; se joignent à eux des gens qui s'y connaissent et leur répondent par des "La ilah..." Ils s'avancent doucement, prenant bien garde de ne pas secouer celui qui se rend à sa dernière demeure. Les habitants du village viennent ensuite et se remplacent pour le transport suivant leur taille.

Le plus ennuyé, le pauvre, est celui qui empêche les femmes de se mêler au cortège. Celles-ci, étant donné leur situation inférieure, rendue plus pesante encore par le chagrin qui les ravage, laissent déborder leur cœur par des lamentations dont les montagnes répètent l'écho. Comme d'un poste de garde placé sur une col-

elhal, adfaḡen i-bda d-win gar-asen yesred.

ZZin yaḡ medden mezzī meḡḡer, mkul-wa d ayen yeḡ-
ru: jeddben, tmejjiden, ur sen-ā yeḡtarra win ulamma
dd-isellen: ula d neḡḡ^a, ul-is iseggeḡ s-wayen mi dd-
isell, ineeḡer d aneḡer yeḡ-Bab-elḡedra ar d-yefk eddwa
n-tas^a i-wid t yehwajen.

Cwiḡ eqbel arfad, tḡalinyemrabden, qqaḡen tiḡur-
tin el-leḡḡan i-nneḡe el-lmeḡget. Mi kfan, yesla lyaci
i-wberrah, tḡalin s aḡḡam a ḡ-refden essellum. Mi twet
teyḡⁱ uberrah, atternu tin n-etmerḡiywit el-lehnana yes-
sebzagn allen bbul leḡqaḡen. Alamma ttabburt bḡefrag,
reffden-ā rebaa yeḡeḡqlen, eela-ḡaḡer adefken lebyⁱ
i-yiḡad yeḡḡejḡḡulen di-nneḡac, ibeḡqun adhebsen ḡur-
sen win yessusmen.

Mi ffyen s azniq en-taddart, aderren yeḡ-tuyat-en-
nsen essellum eḡḡfen deg-fassen. Imir-n imrabden zeg-
ḡiren es-leḡḡaya. Yid-sen kr^a imussnawen ten yettabaḡen
s-"LeLLeh!" Teddun s-leeḡel degḡ-ebrid, tḡadarn a mmar
adyemderḡal win iteddun s akal. Lyaci n-taddart ttaba-
ḡen deffir, tḡembaddalen di-tderkunt akkn emsawan.

Weḡid-es yeḡḡuceḡḡen meskin win yeḡḡerriḡen i-tila-
win ur teddunt ara. Nitenti, di-leḡḡer yersen fell-a-
sent, zḡayen s-leḡben tent isegḡhen, tḡakent lebyⁱ i-
tasa s-imetḡi yeḡḡaken eḡḡuti-wedrar, s-etḡessast ḡḡ-
alebeaḡ

line, elles jettent un dernier regard sur celui qui repose dans le linceul. Lorsque les gens se sont éloignés, qu'elles ne peuvent plus rien voir, elles regagnent leur maison, traînant leurs jambes lourdes comme des bûches. Si elles ne trouvaient dans leur douleur quelque parente compatissante, elles resteraient dans le chemin, tant leurs forces sont défaillantes.

Les gens continuent d'avancer, ceux qui sont venus présenter les condoléances se tenant en tête. Dans les passages difficiles, les marabouts se mettent de côté et ceux qui portent le mort passent devant. Aussitôt, le ton change. Il y a de ces passages difficiles plus connus que les autres où l'on doit laisser porter la civière par deux hommes seulement. Bien que le chemin du village soit tout proche et d'accès plus facile, les gens passent par ces endroits. C'est une coutume très ancienne que l'on observe afin d'obtenir le pardon pour le défunt. Les anciens, plus croyants et qui accordaient foi à ce qui est oublié maintenant, tel au pardon du défunt si l'on passe par le chemin qui conduit à la Koubba et qu'empruntait Si Lhadi, le saint vêtu de loques, ont laissé à leurs descendants ce qui avait un sens à leurs yeux.

L'ensevelissement. Le village est loin maintenant. Les gens sont arrivés au lieu où tant des leurs reposent. Chacun répète la chahada et une formule de bénédiction. On pose la civière en l'orientant vers La Mecque. Les marabouts, les étudiants en théologie, les vieillards devenus pieux se rangent tous derrière le cheikh du village ou un marabout plus respecté.

Aussitôt la prière terminée, les maçons enlèvent les dalles médianes déposées sur la tombe. Ils étendent dans celle-ci un bouquet de laurier apporté du village par quelqu'un, ou bien de la paille. Les gens aisés mettent

n-etÿilla ss i t̄takent tamuyli taneggarut ff-in iyummen di-lket̄tan.

Mi beeden elÿaci, ur walant acemma, zzuÿurent-ed s ah̄ham, idarrn-ennsent yecban izeÿran. MMer d ur el-lint i-lÿebn-ennsent kra l-lqurub tiñninin, yilⁱ a neqqiment ak̄ ġġ-ebrid s-elqell^a ifadden.

Lÿaci baqi leññun; imæzzan zwaren. Di-t̄seyliyin, reffqen yemrabden, izeġġir elÿaci s-elmegget, t̄beddiln imir-en taÿect. LLant tseyla meelumen ħir en-tiyad i deg t̄tarran essellum ÷ef-sin em-medden. Ĥas yella webrid en-taddart ttama-t̄sent, Ĥas er̄raha-s, deg-sent i ġ-et̄æddi lÿaci : d eleadda taqdimt d-leÿfer s-ÿur-Ṛebbⁱ i-win yetweffan. Imezwura mitebleÿ enneyya, yumnen s-wayen yemmet̄ten tura, am-leefu l-lmeggtin ma æddan ġġ-ebrid yet̄tawin ÷er-tqubbet̄, abrid i ġ yet̄æddi Buderbal, jjan-d i-lferḥ-ennsen ayenger-walln-ennsen mucaen.

Tura tebeed taddart. Yebbed elÿaci ÷er-wanda rey-yien ac-hal d leħwaṭer : kul-wa yet̄leggid eccada d-eddeewa l-lħir. Srusuyen essellum ÷el-lqeb-la. Imrabden, et̄telba d-yemzulla yirkel t̄derrirendeffir ecciḥ en-taddart enÿ amrabed yellan mukabar.

Imir-en, mi zẓallan, lemæellmin reffedn azzegr i-wzekka, tessun-as tarselt d-yet̄tawi yiwn elħaṭer ditaddart, enÿ alim. Igad yeṣean zẓwarn i-wzekka d el-

d'abord dans la tombe de riches étoffes, surtout de celles préférées par le mort, manière de faire qui les console eux-mêmes.

Lorsque les marabouts ont achevé leur prière, ils se mettent un peu en retrait et, de là, psalmodient des sourates. Les assistants qui le désirent, marabouts ou kabyles, viennent regarder le visage du mort découvert par les membres de la famille : certains s'écartent tout pâles, d'autres sont remplis de tristesse. Ce funeste événement les touche au fond du cœur.

On dépose la civière près de la tombe. Deux maçons se présentent d'abord pour enlever le corps. Le côté de la civière retiré, ils soulèvent le cadavre sans l'abîmer. Celui-ci, déposé entre les banquettes, ils l'orientent vers La Mecque et collent aux murs, face à ses tempes, des lettres écrites par le cheikh du village.

Tandis que l'on dépose le corps en terre, un des membres de la famille récite pour lui la Formule se tenant du côté de sa tête. Les gens entourent la tombe. Celui-ci apporte le mortier aux maçons qui mettent en place les dalles et les cimentent ; cet autre présente les pierres avec lesquelles on bouche les trous. Le jointoyage fini, les marabouts commencent la prière de Salik. C'est le moment de l'amende du village. L'amine s'adresse à quatre personnes, leur demandant de ramener la civière au village.

Les parents sont encore là, disant un dernier adieu à celui que vont recouvrir les dalles. Chacun fait pour lui une prière, chacun récite pour lui des formules de bénédiction. S'ils sont tranquilles maintenant, pour le défunt les ennuis commencent. Il doit répondre à l'interrogatoire que lui fait subir l'Ange de l'Inquisition, lequel est sans pitié.

Si le mort est en difficulté, cela se voit sur son corps. Aussi les gens se hâtent de reboucher la tombe : ils ne veulent pas assister à l'interrogatoire.

Le maçon principal a bien garde d'oublier la boule de terre

et les rites funèbres -

Keswa, abeēd^a ayn eezizen f-elmegget, ulamm^a ayagi yak i-llza n-tasa kan.

Mi fukken yemrabden tazallit, adwehḡren m-beēēid adeyren elhizeb. Lyaci, win yebyan, amm-emrabd amm-eq-bayli, adyesked udm el-lmegget mi kkesn at-wehḡam el-ŷemm : wa^a adyennehḡrad, icuq, wa yenneyben : yewt-iten s ul wayn iṣaren.

Adeddmēn essellum ttam^a uzekka. Adezwiren s-etrusi s azekka sin lemēllmin. Mikkesn idis i-mneac, adrefden lebden ur d-neḡḡa. Mi gg-ers ger-tdekkānin, qebblen-t, sseṣṣaden yeḡ-lehyud yeḡ-tebbur^a uqerḡu-s tibratin yura ccih en-taddart.

Simⁱ ara yers s akal elmegget, yiwen bbid-is yett-cehhid-as ennig-uqerḡu-s. Lyacⁱ itezzi ff-uzekka : wa yetḡtawi-dd ihmir i-lemēllmin yetḡtarran azzger , tsem-miren-t : wa yetmekkin azr^u i ss i reggeln iḡejden. Mi g-semmer kul-ci, imrabden adebdun leḡraya n-essalik : d lawan el-lheqq en-taddart adyemmedker. Adyenteq lamin yeḡ-rebea yemdanen adessalin enneac yeḡ-taddart.

Imawlan tetḡin i-lmendad, ḡwadaen abrid aneggaru win fi-y uyalent tmedlin. M-kul-yiwen d akkn ideēēu, d akkn iteḡḡter elfaḡiha. Ma llan nitni di-liser, eljeḡḡta tasemmaḡ d eccedda fell-as : yur-s atterr elwajab i-Malik-eSSwal ur nesei ssmah.

Ma yeṣēeb elhial, ifeḡḡh elmeggt iman-is, day-neḡḡta yetḡḡihfif elyaci s-udegger bbakal : ur hedderḡn ara i-lembaḡba.

Lemēllm amezwar^u ur iteḡḡ^u ara takurt ggeḡmir

à jeter aux membres de la famille : elle leur fera oublier le mort quand elle les frappera entre les épaules.

La terre remise en place, les maçons l'égalisent comme il faut avant d'y placer les dalles supérieures. Avant de les mettre, on dépose généralement le roseau qui a servi à mesurer le mort : on redoute de voir les femmes l'utiliser pour leurs sorcelleries.

Amendes pour absence à l'enterrement. Allécart, dans les villages qui ont institué l'amende pour absence à l'enterrement, l'amin et ses adjoints, responsables de quartier, se rassemblent. Ils inscrivent les noms de ceux qui ont porté les dalles. Cela fait, chaque adjoint, tenant en main la liste des membres de son quartier, fait l'appel des siens à tour de rôle :

L'adjoint : Ali Ait-Ouarab !

A l i : Présent !

L'adjoint : Kaçi Ait-Elmouhoub ! ... Il n'est pas là?...
A l'amende

Ainsi, celui qui répond "Présent" n'est pas mis à l'amende. Celui qui ne répond pas, qui n'est pas présent, on le marque comme c'est la coutume. Au moment où la tombe est achevée, l'amende se termine et les marabouts disent les prières finales. Tout le monde forme le cercle, écoute et ramasse les bénédictions que profère le cheikh qui préside.

Puis, chacun s'en retourne chez s o i . Les parents du défunt invitent les étrangers à rester pour la nuit. Quand aux gens du village, ils reviennent en rapportant les dalles en surplus : elles resteront à l'emplacement qui leur est réservé.

i-y-at-wehham ara yettun win-emnsen m-ara ttewtent yerger-tuyat.

Mi ġ-fukk wakal s-uđegger, ttewtin-t lemsellmin akkn ara yessefki-wezzegr ufella. Qbel adsersen tibladijn, ttaqa zzwarn ayanimel-lqiss s-eljal ikaruren entilawin.

M-beesid, di-tudrin yessan elheqq yef-tentelt, yennejmae lamin d-ejtemman, kettebn ismawen ggigad dayebbin leblad; yer-s, mi kfan m-kul ejtamen, lejrida bbedrum-is deg-fus-is, yetnebbihilyaci-s akken mselhan :

Ttamen : Eelⁱ At-Wasrab !

Eeli : Aneam !

Ttamen : Ineam-ak elhir ! Qasⁱ At-elmuhub ! ... U-lac-it ? ... Musayal !

Akken, win yellan yetqabal-ed s-waneam, bab-is ur musayal ara. Win ur d-nerrⁱ ara^a awal, ur yehdir ara, a t jerrden yef-elsadda.

Lweqt eff i yuwal yak uzekka, ifukk elheqq, fukken yemrabden. Lyaci s-lekmal tezzin d elqus, smehisisen, jemnsen elbarakka yetfettiñ eccih elmuqeddem.

Sakin, m-kul-yiwn adiruh sahham-is; imawlan eerden elberranⁱ adensen. At-tmurt gellun-d s-leblad dayegran yer-wemkan deg t esrusun.

Ensevelissement des marabouts. Même dans la mort, il y a des différences. Celui qui, pendant sa vie, était d'humble condition trouve la même humilité dans sa tombe, s'il n'est pas de noble extraction. Il en est ainsi, évidemment, pour ceux qui sont d'origine étrangère par rapport aux simples Kabyles. Lorsque arrive pour un marabout son tour de rejoindre la terre où l'on doit s'étendre pour toujours, ses biens le suivent, sa réputation est assurée. Son corps, bien que, en tout, semblable aux autres, — un homme est un homme, — il le faut enterrer au milieu des vivants : sa tombe ne saurait se trouver loin d'eux.

Les descendants du Prophète sont particulièrement honorés. A la mort de l'un d'eux, surtout une maraboute, apparaît tout la différence qui existe entre eux et les Kabyles.

Sur le chemin de la tombe, nul ne peut approcher de la civière. Au cimetière, le secret de son visage demeure jusqu'à ce qu'il soit recouvert par la terre. Ce sont des marabouts qui la mettent au tombeau, l'orientent vers La Mecque. Pendant tout ce temps, les Kabyles doivent tourner le dos : il ne convient pas qu'ils voient ce qu'ils n'ont pas le droit de voir. Ce n'est qu'une fois les dalles intermédiaires mises en place par les marabouts que les maçons descendent dans la tombe.

Quand la terre a recouvert ce qui est désormais sans âme, chacun rentre chez soi sans mot ni bruit.

Quand ils arrivent à la tadjmaït, les uns s'y reposent un moment pendant que les autres rentrent chez eux. Dans le laps d'une demi-heure, le crieur public convoque les absents pour l'amende.

Ula di-lmut, tella tnehyaft egr-elyaci. Win f yella ddell di-lhayat-is, yettabæ-it ula s aḥḥam aneṣli, mur d-yefruri si-cceṛfa. Akka, mebyun, d iḡad en-tasa tabeṛranit d-leqbayel i tetteṣar. M-ara d yil d amṛabed i d-ebbeḍ ennuba yr-etmurt bbesrad, itebe-it ecci-s n-eddunnit, ccisa icelleq, jjetta-s, ulamma^a am-tiyaḍ, el-sebd d elsebd, tanṭelt-is egr-elheggtin, ur tuklal a-tebeed fell-asen.

Arraw n-eccerfa, d wid i gg-ezizen. M-ara yetwef-fi wabeed deg-sen, a beeda tamrabetṭ, yetbeggin-ed elḥilaf yellan gar-asen d iherriyen.

Deḡḡ^o-ebriḍ eyr-uzekka, ur yetqerrib hedd yer-en-neac. Di-tmeqbert, sserr-is iteddu fell-as alamma yeṣṣr-it wakal. D imṛaben i ṭyeggaren s azekka, i ṭyetteqbbilen; kr^a i heddenn akken, leqbayl ala win yezzin aerur-is ammar yetwalin, ammar ifetteḥen. Alamma rran-as watmatn-is azzegr ara ṣubben lemcellmin.

Mi gg-eṣṣer wakal ayen yeffy erruḥ, yetṭuyal-ed elyaci kul-wa yr-es meḥnu meḥṣuṣ.

Di-tejmaet, m-ara yer-s awden, wa yesteṣfuy, wa yetṭali s aḥḥam. Azal n-enneṣ n-essasa, yesnejmaṣay-d uberran kra bbin iyaben yel-lheqq.

Le deuil. Une fois passé ce mauvais moment, chacun revient à son train-train quotidien. Seul, le pied qui marche sans chaussure a à souffrir des épines.

Cependant, les coutumes ancestrales ont fixé les pratiques que chacun doit respecter. Pendant un mois bien compté, nul ne revêt de costume de fête, nul ne se pare avec recherche ; on ne fait pas le crépissage des maisons. Celui qui ne respecte pas cette période de deuil s'attire, de la part des parents du défunt une inimitié qui laisse dans leur cœur une meurtrissure semblable à celle qui serait causée par le meurtre d'un des leurs. On tolère, à la rigueur, une réjouissance familiale chez celui qui ne peut la remettre à plus tard sans dommage. Les parents du défunt doivent jurer (qu'ils ne voient à la chose aucun inconvénient). C'est une femme de chez eux qui viendra pousser des youyous dans la demeure où se tient la fête. Malgré cela, les pauvres parents ne peuvent oublier la blessure dont leur cœur a été meurtri.

Pénibles surtout sont les occasions multiples qui ravivent la plaie : une place vide rappelle le souvenir de l'absent ; une parole aussi ; plus encore, la vue d'une personne de son âge. Les gens qui sont dans l'aisance et le peuvent orner la tombe avec du marbre. Ce jour-là, on fait un repas pour le défunt car il lui faut subir à nouveau l'interrogatoire.

Visite du vendredi. Le vendredi est le jour spécialement consacré dans la semaine aux défunts. Les cinq premiers vendredis qui suivent la mort, on apporte une offrande pour l'âme de celui qui passe ce mauvais moment. Pendant quarante jours, en effet, le mort essaie de revenir sur terre. Quand

Mi tæddad azedwa-nni, kul-wa yuḡal tannumi-s : ur yeḡriḡ hedd usennan ala aḡar yeddann hafi.

Wa-lakin elæaddat tineḡliyin reḡmentlehduḡ i-kul-wa : aggur yeqqnen di-tnelli, ur yeḡlusu hedd ennig-el-ferḡ ; ur yeddzewwiḡ hedd iman-is ; ur iselley hedd. Win iæddan talast yerza leḡizen yesseyreḡ eccelma tameḡrant eyr-imawlan yejjajan tuḡsift egg-ul amzun ttangert. Tesæa tabburt etmeyra ma yessenyerri-itt walbeed : teb-bi-dd i-ymawlan el-lmeggt adeggallen ; atruḡi yiwt_tmet-tut atteslilew ttamezwarut ḡḡ-ehḡam el-lferri. Imawlan, msakit, ḡas akken, ur teḡḡun ara ljerri yemlen ta-sa-nnsen.

I ḡ-weeren d asendef ur eqliln ara. Amkan yeḡlan yesmektay-eḡ, awal yesmektay-eḡ, tizzya ula d neḡḡat ead. Igad yessen, yestekfan iman-ennsen, ḡḡebbiln azekka s-errḡem. Ass-en ḡnawaln i-wzekka imi a dd-iwa-jeb elmegget.

Ljemea d ass iferden di-ddurt i-lmeyyet. ḡensa ljamæat timezwura, ḡḡawin elweed^a imawlan yef-erruḡi ḡḡbin yesæedayen tazelwit, eela-ḡaḡer rebein-yum yekkat a ḡ-yuḡal eyr-eddunnit. Mi ḡ-yeḡjejjji, a t terr teblat

il tente de se relever, il se heurte le front contre la dalle. Ainsi, chaque semaine, on se lève de bon matin. Au tombeau la douleur se réveille ; les yeux versent des larmes de compassion. Sur les dalles, chacun pleure son saoul. Ce qui fait le plus pitié, ce sont les larmes d'une mère sur son enfant. On peut alors entendre toute une litanie compatissante qui sort du cœur endolori comme les gémissements arrachés par la douleur d'un membre blessé. Elle pleure :

— O mon enfant bien-aimé, ô mon fils !
O mon fils, tu m'as quittée !
Comment pourrais-je supporter cela, ô mon enfant ?
Après tout ce que j'ai souffert quand tu étais là,
te voilà dans la tombe, ô mon fils !
Mon fils, donne-moi ta main !
Que Dieu t'épargne, mon enfant !
Pitié, Seigneur ! Qu'est-ce qui m'arrive !...

Avant de rentrer, on boit une gorgée d'eau sur la tombe afin d'oublier sa douleur. Tous ceux qui sont là pleurent jusqu'à en avoir mal aux yeux. Puis, on revient à la maison, le cœur brisé, le corps rompu.

Nécromancie. Pendant le premier mois, la pensée du défunt ne quitte pas les siens. Au dernier jour, tous ont hâte de savoir ce que le mort a dans le cœur. Ils vont consulter quelque devin réputé. Ils y vont pour passer la nuit, mais, si la journée doit être encore longue, ils emportent de quoi préparer un repas : une botte d'oignons, un demi-double de farine, un peu d'huile, du sel et du piment ainsi qu'un peu de viande, s'il y en a. A la maison bénie, chacun passe à son tour, car,

t yeṭhazen ḡḡ-enyir. Akken, m-kul-edduṛt tṭenkaren ta-fejrit. Di-tmeqbert, teṭmekti-d tasa; allen ssurugent timeqwa l-lhanna; yef-etmedlin, m-kul-wa d ayen yeṭru; ayen yuklalen elyid ameqrand imetṭi ggenma-s f-emmi-s. Imir-n adisel bab-is ac-hal d awal el-lemhanna dd-itef-fyen si-tas^a ijerhen amm-urṣu d-yeṭṭalin si-lfaṣl ihusen. Atteṭru teqqar :

- A mmi ezizn, a mmi !

A mmi, tejjid-iyi !

Ank ara ṣebrey fell-ak, a mmi ?

Kra k hedrey, tur^a aql-ak ḡḡ-akal, a mmi !

A mmi, zzl-ed afus-ik !

Akk isellek Reppⁱ, a mmi !

Annay, a Reppⁱ, a gg-edran yid-i !

Lawan a dd-uyalen, tessn aman yef-tendelt akkn adeṭ-ṭun eljayha. Akkn ellan din, ṭrunt walln-ennsen ar d jerhent. Sakin adalin s aḥḥam, ul yehṣef, jjeṭṭa teh-zem.

Aggur-agⁱ amezwaru, ur iteffy ara ṭṭehmim leḥwaṭr-ennsen. Ass aneggaru n-eccher, ṭṭhirin yak adezren d acu yellan degg-ul umerḥum. ṭṭruhun a d-essensen yur-uḍer-wic mucaen. ṭṭruhun s-lembat ney, degg-zal, ṭṭtawin yid-sn azal uniwel : tawsimt el-lebṣel, azegn umud bbewren, cwit n-ezzit, lemleh d-ifelfel yak ma yella weksun. Degg-eḥḥam el-lbarakka, kul-yiwen s-ennuba-s, eela ḥaṭer ma-

dans la même année, nombreux sont ceux que frappe le malheur. Celui pour qui cela fut le tour écoute le nécromant, la voyante.

L'homme du mystère, qui converse avec les morts, rapporte aux vivants ce qu'ils disent. Il nomme par leur nom présents et absents et leur fait ses recommandations pour la vie présente. Il leur indique ce que désirent ceux qui ont rejoint leur dernière demeure. Beaucoup déclarent avoir donné leur vie pour un être cher. La tendresse maternelle est la plus grande faveur accordée par Dieu à ses créatures. Celles qui ont laissé des enfants en bas âge les recommandent à leurs proches. Celles qui sont mortes en couches demandent pour leur enfant du lait, des habits et font appel aux larmes de leur enfant. Si c'est un père qui a quitté ses enfants, il leur recommande de se bien conduire : il leur demande de vivre fraternellement entre eux ; il leur défend instamment ce qu'il sait être mauvais : les torts portés au village, l'inimitié dans la famille, le revirement des amitiés.

L'homme de bien, à ce que disent les voyants, apparaît avec des vêtements comme on en voit rarement sur terre : il s'avance tout joyeux : il n'a plus aucun sujet de préoccupation : c'est le signe de ce qu'il habite le Ciel. L'impie, lui, est dans le pire des états : il a-boie, il pleure ; il ne cesse de crier : Je brûle ! en réclamant une goutte d'eau : cette sorte (de trépassés) ne s'occupe que d'elle, oublie les siens. Il n'en est pas ainsi des bons croyants à qui Dieu a ouvert la porte (de sa miséricorde).

Lectures funèbres. Ceux qui en ont le moyen, surtout s'il y a une raison, font réciter le Coran pour leurs défunts. Ils font venir des marabouts instruits qui psalmodieront à longueur de nuit les Sourates salvifiques. - On raconte qu'il y eut, du temps du Prophète, un jeune homme

ççi yiwñ i g-wet ubeqqa deg-segğas. Win ð-işah webrid adyessenhiess i-wderwic eny i-tderwict.

Bab el-baðna iheddren d-at-eddu-wakal yetleggid-ed ayen s-ed eqqaren elmeggtin. Yessawal-ed s-yism i-lha-drin, i-lÿeyyab : yetweşşi-tn-id f-eddunnit ; yeqqar-asen-ð d ac^u i byan igad yebbðden ahham aneşli. Ac-hal bbñ ð-yennan isebl iman-is yeff-i ezizen fell-as ! Lemhanna n-etyemmatin d elfedl ameqran i g-efka Rebbi i-lehliqat-is. Tiden ð-yejjan arraw-ennsen tweşşint-ed fell-assen elqurub. Tiden yemmuten s-elufan ssuturent-ed ayefki, lehwayej, etdant-ed s-imeşti n-enn-ennsent. Ma d baba-t-sen ig-ejjan arraw-is, yetweşşi-tn-id yeff-elhir, yef-tagmat gar-assen, yeshirrim-assen-ð yeff-ayn ifaq d iri-t : eccerç en-taddart, eddyel bbəhham, ed-dens ggehhiben.

Lammn, i qqarn iderwicen, yettali di-lkeswa qlilen di-ddunnit. Yetruku-ð s-elferh, ur yeseⁱ anezgum s i-ð yetru : d lebyina yezdey errehma. Leasi yettas-ed di-lihala tamcumt, yesfaglat, yetru. Yeqqar-as : erçiy ! Yetmenni tiqit bbaman. Ttebe-agi ilehhi-ð d-yiman-is, iteştu wid-is : maççⁱ amm-elmumen mi yelli Rebbi tab-burt.

Igad yestekfan iman-ennsen, a beşda ma tella sseba, qqaren elfedy^a i-lmeyytin-ennsen. Ttawin-ð imrabden yeçran tkerriðen ka^a aa yekk yid tişurtin en-feddu. Hekkun-ð yella yiwen weçcic, di-zzaman n-ennbi,

dont la mère mourut. Dès l'instant où elle fut ensevelie, son fils connut le plus grand des chagrins. Il ne faisait que pleurer et répétait sans cesse :

— Mère, te voilà en enfer !

Le Prophète s'adressa à ses Compagnons et leur demanda de réciter pour elle les prières de la "fedia". Quand ils eurent fini, l'enfant était tout heureux et disait :

— Quelle joie ! ma mère est au Ciel !

Cette pratique des fidèles envers leurs défunts est donc excellente.

Le jour où se fait cette récitation, on prépare le souper de la tombe, car les morts sortent de leurs tombeaux. Pour ceux qui sont morts au loin, bien que l'on n'ait pas ramené leur dépouille au pays, on leur fait ce repas un autre jour, en agissant comme si c'était le jour même de leur enterrement, sans, toutefois, aller au cimetière.

Celui qui est mort victime d'un meurtre, — Dieu en préserve les bons croyants ! — son sang pousse le dernier cri qu'il a proféré, à l'endroit même où il a été abattu : c'est ce que l'on appelle "anza". Ce cri se fait entendre en plein jour ou pendant les nuits d'été.

Les aumônes en mémoire des défunts. Aux jours de fête religieuse, les défunts reviennent en bandes sur la terre. aussi leur prépare-t-on une aumône-repas que l'on apporte sur les tombes. Quel que soit celui qui en mange, elle profite à l'âme des défunts.

L'aumône offerte sur le pas de la porte n'est, parfois, d'aucune utilité à ces âmes : une barrière semble les écarter. Le défunt pour qui personne ne fait d'aumône en ces jours de fête mange de celle que l'on a offerte pour les autres si lui-même est mort sans postérité. S'il a encore des membres de sa famille vivants, il les maudit de

et les rites funèbres -

tebbed yemma-s leefu r-Ṛebbi. ḠḠ-asmⁱitekcem akal, ta-sa n-enni-s tufa-ṭ : yeṭru m-ebila leedil :

— A yemma yellan di-tmess !

Yeḡḡel eNNbi yenna-yasn i-ṢṢuhaba, Ṭran-as elfedya. Akken fukken, yefreḥ weḡcic-agi, yeqqar-as :

— A lḥir-iw, yemma di-rreḥma !

Ihi d elḥaja l-leali Ṭur-elyaci yel-lmeggtin.

Asmi yeqqar ebnadem elfedya, yeṭnawal imensⁱ u-zekka, e-la-ḥaṭer ṭṭalin elmeggtin. Igad yeṭmeṭṭaten di-lṬerba, Ṭas ur etn-id ebbin ara Ṭer-wakal-emsen, ṭṬi-min-asen di-lemḥell ass-enniḡen, ḥeddem amzun ass-n i i d elmṭ-a ; ur eṭruḥun ara ala Ṭer-tmeḡbert.

Bnadem yemmuten s-leqtil, — adyemmes Ṛebbi lmu-men! — ṭsuyun idammn-is ḡḡ-enkan-enni s-wawal aneggaru ḡ-yuder : qqarn as "anza", medkuren eḡ-zal neṬ ḡḡ-id u-nebdu.

ḠḠ-ass el-leewacer i deg ḡ-ettalin elmeggtin ṭtiqef-fatin Ṭr-etmurt el-lheggtin, ṭnawalen medden elweeda ṭṭaken yeḡḡ izekwan : win ṭ yeḡḡan kif-kif, tebbed lerwañ n-at-laḥert.

Leweadi ṭṭaken yeḡ-tebburt, tikwal ur eṭṭawdent ara lerwañ : iṣebti-ed gar-asant eccbak tent ibeṭṭun. A-laḥert imⁱ ur iseddeḡ ḥedd di-leewacer, iteṭṭ Ṭur-wiyaḡ ma yenger ; ma yejja-dd aḥḥam yeemer, idees^u imi t

le négliger. A cause de cela, on considère qu'il n'est pas bien de fermer sa porte pour s'en aller à la ville ou ailleurs : lorsque les morts trouvent une porte fermée, ils s'en retournent en pleurant. On fournit leur part à ceux qui n'ont personne : c'est un geste très méritoire.

Pendant le mois de Ramadan et pour la fête de Tachâbant, chacun offre pour les défunts, en aumône de rupture de jeûne, un "double du Prophète". On dirait que les défunts préfèrent cette vie à l'au-delà puisqu'ils ne cessent de remonter parmi les vivants et d'attendre leurs aumônes.

Dans les autres temps, celui qui rêve d'un défunt lui prépare une aumône ou ce qu'il a demandé, surtout si c'est un membre de sa famille.

Les morts se déplacent en groupes. Ils apparaissent, surtout aux malades en état grave, sous la forme d'une troupe de nains, d'estropiés qui s'avancent au son des tambourins en dansant. Ce qui est pour les vivants un malheur (semble), pour eux une grande fête. Si le malade fait route avec eux, c'est le signe qu'il ne vapas tarder à mourir ; sinon, il se dit : Ils ne veulent pas de moi : la mort m'a marchandé et m'a laissé.

Vues sur l'au-delà. Le défunt est un bienheureux o u un réprouvé. Si c'est un bienheureux, même s'il est dans le coma, quand il passe au nombre des défunts, de suite, avant d'être mis en terre, son visage devient souriant car il contemple les délices du Ciel qui l'attendent. Lorsqu'on le dépose en terre, de lui-même il se tourne vers La Mecque. Si les banquettes sont un peu trop rapprochées, par la puissance divine elles s'écartent. Le Sirat est pour lui aussi large qu'une route carrossable. S o n â m e

ssarehsen : d aya i ss i d ir igadyettsekkiren tabburt
t̄ruhun yer-tendint ney sanda-nniđen. Mara dd-afen el-
meggtin tabburt tuyal, t̄t̄uyaln eṭrun. Lyaci teggn-asn
amur i-wigi yak ur ensei hedd : d eṭṭwab ameḡran.

Degḡ-aggur eṭ-Remdan, di-Ṭceebant, t̄takn-asn amud
amud n-ennbi l-lfetra. A syini hedd smenyifen eddunnit
i-lahert imi zgans-walluy yer-elheggtin t̄eassan amm-i-
gellilen.

GG-ussan-enniđen, wi yurgan u-lahert iniwel el-
weeda ny ayen s-ed yessuter, a beeda ma dwin-ines.

Lmeggtin teddun d lemhellat, t̄t̄ettirn-az-d i-win
abeeda yent̄erren tarbaet iqucahen, inesseubay, s-umen-
dayer d-wurar. Tameyra yur-sen wayen yettilin d elqerh
ameḡran i-y-at-eddunnit. Ma yedda yid-sen umudn, iban
yeqreb elmut. Ma ur yeddi ara, yeqqar-as : Degger-n-iyi-d :
t̄sawm-iyi-d elmut, tejja-yi!

Lmeyyet d aseedi ney d amcum. Ma delmum igg-el-
la, ulaima keççmen yak eemrayen, m-ara yettemsewwaq d-
at-lahert, tamezwarut qebl adyekcem akal, udm-is idess
eela-haṭer yeskad di-nnsayem el-ljennet t yettarjun.
Mara yekcem sazekka, iqebbl iman-is wehd-es ; ma deyqent
fell-as t̄dekk̄anin, s-elqedra n-Sidi Rebbi adwesent.
SṢirat a syuyal d ahrawan amm-ubrid ukerrus ; r̄ruhi-is

va rendre compte à son Créateur qui multipliera pour lui les délices du Ciel. Pour son corps, il ira dans la terre où il trouvera vers et serpents dont le premier à l'attaquer sera un serpent à sept dards.

Pour le damné, son visage devient violet avant la mort. Dans la tombe, on essaie de le tourner vers La Mecque, mais sans résultat. Si les banquettes sont larges, elles se rétrécissent. Quand se présente Azrail, il ne lui fait que de mauvaises réponses et quand il répond sa tête heurte la dalle intermédiaire.

Au jour du jugement, chacun se retrouvera comme il était. Personne ne reconnaîtra ni son père ni sa mère. Chacun répondra pour soi. Les membres avoueront tous leurs actes : chacun accusera l'autre. Dieu fera descendre le soleil sur le dos d'une brebis. Celui qui aura péché grillera ; la sueur coulera à flots sur son corps. Le juste obtiendra la clémence du Miséricordieux. Quand à celui qui aura donné sa vie en combattant pour la foi, qui aura été enterré avec ses habits couverts de son sang, il entrera au Paradis sans aucun jugement. Il a en effet donné sa vie pour Dieu et son Prophète.

et les rites funèbres -

adiṛuḥ adiwajeb z-dat Uḥellaq elṣadim ara yeḡḡten fell-
as emneaym-is. Jjeṭṭa-s attekcem akal g ara n-taf ibee-
eac d-izerman, amezwaru t yeṭṭawden d azrem bu-sebba
ṭsuqas.

Leaṣi, neṭṭa^a aqadam-is yezzegziw yef-eddumit.
Ḡ-zekk^a a t eṭṭebbiln adyeṭṭuyal; tidekkanin, ma wes-
eent addeyqent; m-ara t-id yawed ezrayen, ala lwajab
amcum i s yeṭṭarra: g-mⁱ ara ywajeb, a t-id-qabel tta-
blaṭ bbezzger.

Asmⁱ ara temtasab temsaqab, m-kul-yiwn a ḡ-yuyal ak-
ken yella. Ur yeṭṭissin hedd baba-s wa-la yemma-s: Kul-
h^a i-yiman-is. Lejwareh s-lekmal adqirrent s-leemal-en-
nsent: ta teṭṭarra f-ta. Adyeṣṣub Sidi Rebbⁱ itij yeff-
eerur en-tiḥsi: win idenben adyecwed, atleḥm deg-s ti-
di d isaffen. Lmmen adyesterhem s-elfedl bbelmin. Win
yemmten yeff-ujahed, yenṭel s-leḥwayej d-idamm-is, ad-
yekcem eljennet ur yesei lemṭasb^a imⁱ isebbel ṛruḥ-is
yef-Rebbi d-annbi.

I. Le dernier pardon.

Quand le malade est complètement épuisé et que ceux qui l'assistent le voient sur le point d'expirer, ils rassemblent tous ceux qui peuvent avoir avec lui affaire de pardon : Dieu, en effet, ne peut pardonner s'il n'y eu d'abord réconciliation entre ceux qui se sont mutuellement offensés.

Alors, le fils dit à son père :

— Je t'en prie, père, pardonne-moi. Je t'ai souvent irrité, t'ai résisté : c'est par manque de jugement que je t'ai offensé parfois. Pardonne-moi pour tout ce que je t'ai fait supporter.

Le frère dira à son frère :

— Frère, pardonne-moi si je me suis mal comporté envers toi. De mon côté, je te pardonne de bon cœur.

La mère dira à son fils :

— Mon fils, je te pardonne ; que Dieu, Lui aussi, te pardonne et qu'il ne tienne pas un compte rigoureux de tes fautes. Que rien ne vienne s'opposer à toi. Pour moi, je te pardonne, comme je t'ai donné le lait que tu m'as pris.

L'ami dira à son ami :

M-ara yesq̄de umq̄din, walan igad yeqqimen yer-s ye-
qreb errih-is, snejmasayen-d ak widen yecrek essmah
yid-es, eela-hater Sidi Rebbⁱ ur yetsemniⁱ ara ddumub
ma ur msemahin ara m-bay-gar-asen igad yemyedlamen.

Day-netta, mmi-s i-baba-s yettalab:

— A bab^a, ak yehdu Rebbi, efu-yi : sserfuyey-k,
teddiy tikwal awal-ik; tamussnⁱ i yi-t̄ yekksen, ma
stehzay dek-k degg^o-albesd el-lehwayej. Semniⁱ-iyi ka
tsettebed fell-i.

Egma-s eyr-egma-s:

— A gma, efu-yi ma yella ka g i ccdey yer-k: di-
ljiha-w semnehy-ak degg-ul zeddigen.

Yemma-s i-mmi-s:

— A mmi, semnehy-ak, isemniⁱ-ak Reppi. A mmiⁱ, ad-
iqil Reppi lemeatir-ik: a wer tesud ara dd-iserden.
Si-ljiha-w, semnehy-ak amm-nyefki tetteded edg-i.

Ahbib s ahbib:

— Mon ami, pardonnons-nous mutuellement : nous avons vécu de longs jours ensemble, ensemble nous avons souffert la froideur des nuits, ensemble nous avons porté nos peines. Tu peux être assuré de ma sincérité : sois donc sans souci.

Ceux qui en ont reçu des bienfaits :

— Que de peines nous t'avons données ! De ta main nous avons tout reçu ! Pardonne-nous de t'avoir donné tant à souffrir.

Il y en a qui refusent de pardonner, comme il y en a qui refusent de demander pardon. Leur cœur est plein de rancune. Mais ceux qui ne sont pas sensibles au pardon voient la malédiction s'attacher à eux sans que personne ne la puisse conjurer.

II. Lamentations d'une mère.

Le tendre amour (d'une mère) est un bien inestimable, don de Dieu, que l'on ne saurait trouver dans un autre (cœur) et le Créateur de toute tendresse en a fait, dans sa puissance, un sentiment que personne ne peut réduire ou dominer. Tout le monde a un foie, mais l'organe affectif (que l'on nomme du même nom) est autre chose : plus petit, il est porté par l'autre et, à son sommet, est fixée une fibre qui comporte un déclic et là se fait le contact. Quand les pensées tristes envahissent le cerveau, un choc est porté à la fibre sensible qui, en se détendant, frappe le foie et y produit une douloureuse déchirure. Alors le trouble du foie se porte aux yeux qui, à leur tour, ouvrent l'écluse des larmes.

On en parle comme d'un fragment, un morceau, en raison de son exiguité, mais, quand il s'émeut, bien à plaindre est celui qui éprouve une souffrance que ne pourrait guérir

et les rites funèbres -

— Ay-añbib, annemsamañ. Añas i nelma^a akken, i nens^a i-wsemmið; neẓra lemñanⁱ akken. Di-ljiha-w, ur tes-eið ara tkukruð : kks aḡebl i-wul-ik.

Igad imi yeḡdem elḡir :

— Semmi-ay tidi-k : añas i neçça ḡ^o-fus-ik : semmi-ay ka tættbeð fell-ay.

LLan igad yetḡtaḡin adsemñien wa-l^a adḡelben ess-mañ m-ara yil yegra wul-ennsen. Win ur enñuz ara ssmañ, tressu deg-s eddeewess^u ur yezmir heðd a s-ḡ yekkes.

Tasa d ennaçima ḡlayeni ð-yefka Sidi Rebbⁱ i-leḡliqa-s ur yetḡtaf heðd anda-nniðen. Ijeçel-iḡ Weñmin di-tezmert-is d elḡaja^a ur yemlik heðd. Tasa l-lebden wehð-es, tasa lemñanna wehð-es : teqyes tusa-ð ennig tayed, nnig-es neḡtat yetḡtef yiwen wanzad yesean d ezznad a-yen ð-yemalen læbd-is. Mi yeḡben elḡateḡ em-bab-is, imir-en tebbèð ddeqq^a inziz : win, talast idelq-eð, yekkat tasa yettcellih. Di-nnuba-s, tasa tetteḡawð allen, di-nitenti tḡtelliqent i-ssedd imetḡi.

Fkan-as isem en-tehdert i-lmend en-temzi-s. Mara tergagi, a hlilawi tḡ ijerḡben ! ur tessei ddwama yeḡda

rien d'autre que la présence de l'être aimé ; elle fait les nuits sans sommeil et rend le miel amer. La langue se décharge en paroles plaintives. Ce (débordement sentimental) atteint son extrême acuité chez les femmes, car, chez les hommes, la maîtrise de soi l'affaiblit. Quand l'angoisse affectueuse atteint son paroxysme, mieux vaut n'être pas là pour servir de témoin (impuissant). Tel est le cas où se trouve cette pauvre femme dont le fils est mort :

- Ah ! mon fils chéri ! mon fils !

C'est sa plus profonde douleur car, hormis Dieu, c'est un enfant qui, pour une mère, est le plus cher amour.

- Mon fils ! oh ! mon cœur ! mon fils !

- Toi pour qui j'ai tant souffert, mon fils !

- Tu abandonnes ta mère, fils !

- Je ne te verrai plus, mon fils ! Qui te remplacera, mon enfant ? Qui verrai-je maintenant passer la porte en penchant la tête dans ma direction ? Qui sera ma joie ? A qui m'adresser, mon petit ? Qui me tiendra compagnie, fils ? Qui aura pour moi des attentions ? Je vais me manger d'ennui, mon fils ! ô mon fils ! mon fils !

- Mon petit, je t'ai eu si peu ! Saïd, mon fils ! Je t'en conjure... Saïd, mon fils chéri... Ah ! Seigneur, vous m'ôtez la vue !...

- Cher enfant, tu t'en vas vers le trou de ténèbres ! Tu n'auras que de la terre pour oreiller ! Les vers vont te détruire !

- Maintenant que tu n'es plus là, qui me réconfortera, Saïd, mon fils ?

- Tends la main, mon fils, et que le Ciel intercède, fils ! Que les Anges te facilitent le passage, fils ! Sois en paix, corps (et âme) ! Va, mon petit : je ne te verrai plus ! Cieux, pleurez !...

win eezizen : teṭṭarra id d amellal, tament d ilili. Teṭṭaf ils i-ḷyebn-is. Teqdees atas ɣur-tilawin; ɣur-yergazen, yesdeef-iṭṭwul aquran. Mara terseɛd, elmumen d win ur nehidir i-bab-is ā-usa. D amdiq n-etmeṭṭut-a-ḡi, meskint, mi yebbeḡ emmi-s leəfu r-Ṛebbi :

— A mmi ezizn, a mmi !

D imeṭṭiⁱ amezwar^u imi, deffir Ṛebbi, d emmi-s igg-eɣlayan ɣur-yemma-s.

— A mmi, tas^a, a mmi !

— A win f caḡɣ, a mmi !

— Tejjid yemma-k, a mmi !

— Teqqn-iyi dek-k tiṭ, a mmi ! Wⁱ ara seuy, a mmi ? Wⁱ ara yi ā-yanzen i-tebburt, a mmi ? Wⁱ ara yi-sferhien, a mmi ? I-wi-mⁱ ara ssawalɣ, a mmi ? Wⁱ ara d iyi-wansen, a mmi ? Wⁱ ara seuy d ahnin-iw, a mmi ? Ad i-yiṭṭ elweh, a mmi ! A mmi ! A mmi !

— A mmiⁱ, ur k erwiɣ ! Annaɣ, a SSaeid, a mmi ! Annaɣ, a SSaeid, a mmi n-tasa ! Annaɣ, a Ṛeppi, teqqent-iyⁱ izri !

— A mmi ezizn ara ɣruhen s ahjid n-eṭṭlam ! A mmi ara yessumnten akal ! A mmiⁱ ara ḡen ibessac !

— D ac^u ara yi-ṣebbrendeffir-k, a SSaeid ? A mmi ! A mmi !

— ZZl-eḏ afus-ik, a mmi, atteneɣ temdint el-lheqq, a mmi ! A k zzeḡrent elmalayekk, a mmi ! Adig Ṛeppiⁱ i-yess-ik di-ṙṙehma ! Ṛuh, a mmi ! A mmiⁱ, al^a ass^a i k walay ! Rumt, a tignaw !

QUELQUES CHANTS

Pardon, ô Dieu de majesté ;
Je vous demande, ô Maître, le pardon.
Vous nous avez donné le Coran, Sidi Khelil,
Et avez dit : Croyants, vivez dans la crainte.
Vous nous avez mêlés aux méchants :
Notre cœur ne peut rester sans tache.

Frères, avec qui nous faisons assemblée,
Venez, seigneurs, souvenons-nous :
Tous les chefs religieux nous en prient :
Préservez votre corps du feu !
Dans la tombe, pas d'expédient :
Tout ce que nous aurons fait apparaîtra.

Celui qui a voulu la moisson la mesure ;
Il a toujours fait le bien : Dieu lui pardonnera.
Les croyants sont accablés ;
Ce monde, les amis, finira.
Les misères d'ici-bas sont brèves :
Le repos est pour le Paradis.

D E V E I L L É E F U N È B R E

Stafiy eLlah eljalil,	Delbey-K, a Rebbi, g-leəfu.
Tnezled leqran, Sidi Hlil,	Tenniđ : A lmmmin, hafu !
Theldd-ay d-yir eljil :	Yegguma lqelb adyeşfu.
A lehwan wid nettemlil,	Teyyam, a ssyad ⁱ , ar necfu.
Kul-ciĥ la γ yethellil :	Menset eşşura g-safu !
Azekk ^a ur nessi tawil,	Wi-ħedmen kr ^a a d-yennulfu.
Wi-byan eşşab ^a a t yektil,	Iħeddmelħir : a s yeəfu.
Lmmmin sebban s-elmil ;	DDeny ^a , a ssyad ⁱ , attekfu.
Elhemm n-eddunnit wezzil :	Ġ-elfirđus adyesteəfu.

Le révolté, malheureux qu'il est, hélas !
Se fâche devant la vérité.
Satan lui dresse des embûches,
Il le fait s'enfler d'orgueil.
Celui qui s'en remet pour tout à son ennemi
Sera banni du Ciel et de ses biens.

Je voudrais pleurer jour et nuit
A la pensée de l'heure où l'on nous dira : Levez-vous !
Nous serons jugés sur les moindres fautes ;
Le père ignorera son fils ;
Le croyant, on lui selle un coursier ;
Le pécheur brûle comme un tison.

Seigneur, je vous prie, par Gabriel
Qui ira partout où vous l'enverrez,
Par les Prophètes et Ismaël
Qui a accepté que son père l'égorge :
Au jour du Jugement, nous te rencontrerons,
O Prophète, et tu nous diras : Venez !

Salutations et trésors d'or,
O croyants, salut sur le Prophète !
Celui qui le loue est inscrit (sur le Livre de Vie) :
Dieu l'aime et le fait resplendir.
Dans la balance, quand il sera jugé,
Il trouvera le Prophète disposé (à le protéger).

Mes amis, la mort est proche :
La vie présente n'est qu'un rêve.
Nous sommes comme le voyageur perdu :
La caravane est passée et l'a laissé,
Ou comme celui que la nuit surprend :
Les ténèbres viennent et le tiennent prisonnier.

Pour nous, nous ne pensons pas ainsi :
Nous nous figurons pouvoir rester en cette vie.

et les rites funèbres -

Annafeq, meskin, a hlil! Mi yezra lheqq, adyerfu.
CCitan la yetheyil, S-lekber la yeççuffu.
Wi-rran aedaw-is dawkil Ġ-enneaym el-ljennt adyenfu.

Awi-ṭrun ennarw-ellil FF-as-m¹ ar^a ay-d yini : Weqfu!
Anhaseb kteṛ w-eqlil ; Baba-s d emmi-s ma yærɣ-u.
Lmumen, serrejn-as elhil, Leaṣ¹ iṛeqq am-safu!

Rebbi, deay-K es-Jebra'il, S ani tumreḡ ar d ak yelku.
Lawleyya, Sidna Smasil, Iḡue baba-s a t yedku.
Yum-elhisab ar d ak nemlil, A y-d-inid, a NNbi : Rwaḡu!

Ṭṣelya d-leknuz n-eddheb, A lmumin, f-eNNbi ṣellit!
Wi-meddhen fell-as yekteb : Iḡubb-it Rebb¹, inewwɣ-it.
Ġelmizan m-ara yḡaseb, A ḡ-yaf eṛṛsul yezwar-it.

A leḡbab, elmut teqreb : DDunnit-ag¹ am-targit.
Ann-emsafer ma yeṣseb ; RṚefqa tedda ṡḡellf-it.
Neywinna teṭṭf elmeyreb, Yeyli-d eṡlam iḡebs-it.

Nekni maçç¹ akk^a i neḡseb : Nyill anqadeɣ ddunnit.

Chacun poursuit son rêve :
La vie et ses plaisirs.
Celui que tient la mort perd la tête :
Il a suivi son ennemi qui l'a trompé.

Le quatorzième siècle est un monde fou :
Il ne peut que faire pitié aux croyants, hélas !
Le mensonge a le pas sur la sincérité :
Quand ils s'affrontent, c'est lui qui l'emporte.
Pleins de confusion, nous ne savons comment répondre
Devant Dieu, au soir (de notre vie).

Dieu, c'est Toi que nous prions,
Toi qui donnes l'épreuve et le soulagement.
Nous T'en supplions, par les soixante sections (du Li-
Et tous ceux qui ont lu les dits du Prophète, vre)
Pardonne-nous si nous avons fauté :
Rends-nous agréables à tes yeux, ô Dieu, le soir (de no-
tre vie) !

Au nom de Dieu, commençons notre propos
Par (la mention de) notre Prophète au glorieux t o m -
Par les nuages et les pluies abondantes, beau,
Par les nombreux poissons dans l'océan :
Nous désirons te voir, ô Prophète :
Si notre cœur est dolent, guéris-le.

Croyants, nous voici à la dernière extrémité :
Nous avons oublié le chemin de Dieu.
Personne n'est là pour nous éloigner du mal
Et nous dire : Le démon, maudissez-le !
Tous redoutent la pauvreté
Et oublient la tombe et la mort.

Nous rivalisons, petits et grands,
Pour ce qui est mal, (n'est-ce pas vrai ?) réfléchissez !
Nous délaissions le Coran, les chants pieux :
Les ténèbres tombent sur la terre entière.

et les rites funèbres -

Kul-yiwend acu yerqeb Di-ddunnit ak etnefsit.
Win tettef elmut yeddebdeb: Yedda d-wesdaw, iyurr-it.

Lqern er-rbestac yehreb, Yetqad elmunna hlil-it.
Essdeq, iyelb-it lekdeb: Yennuyid-es yesseyli-t.
Nseth^a amk ara mwajeb Z-dat Rabbi tameddit.

A Rabbi, d Keçç i neqleb, A bab n-eccedda ttalwit!
sennay-ak s-settin hizeb Dekra yeqran elhadit.
Eefu-yay ma d ay nedneb: Cebbh-ay, a lLah, tameddit!

B-esm-eLlh annebd^u anfesser F-eRRasul ucbihi n-ejjabut.
S-elcedd usigna d-lemter, S-elcedd el-lhut di-lebhar.
Netmemik, a NNbⁱ, ark enzer:Ma yehlek elqelb, ssehlut.

A lmunmin, aql-ay nenqerr: Abrid er-Rabbi, nettu-t.
Ulawⁱ i y inehhun f-eccerr, A dyini: CCitan, ehzut!
Ugadn ak medden lefger; Ttun azekka d-elmut.

Nemeanad mezzi meq^oqer yer-wayn ur nelhi, cfut.
Nejja leqran d-eddiker: Yeyli-d etlam kul-tamurt.

Comme d'aujourd'hui, nous nous souviendrons,
Quand il n'y aura plus de soleil et qu'il sera trop
tard.

Vous qui faites la prière de l'aurore,
Faites bien toutes vos prières.
Que le Roi soit exalté,
Par la grâce de Dieu et du Seigneur des Saints.
Plaise à Dieu qu'il nous reste un peu de bonheur
Et que les nuages s'éclaircissent pour nous.

La mort arrive,
Qui m'envoie quatre signes précurseurs :
Le premier est (le manque de) force :
Je sens mes membres tout affaiblis.
Le second, c'est ma vue :
Je ne peux plus apercevoir une épine.
Le troisième : mes cheveux blancs
Et le quatrième, la chute de mes dents.

Seigneur, si j'ai quelque droit à tes faveurs,
Fais que je meure un jeudi soir.
Les gens viendront porter leurs condoléances
Et manger le couscous au beurre préparé pour ma mort.
On m'enterrera le vendredi ;
Les anges me protégeront.
Inscris mon âme parmi celles des croyants,
Non parmi ceux qui transgressent tes commandements.

et les rites funèbres -

Ann-ass-a a ð-netfiker

Mi yeqli yiñij, ifut.

A kra yettzallan lefjer,

Mkul-tazallit edut.

SSeltan adyettenser,

S-elfedl er-Rebbi d-eljut.

Nca lħh a ð-yegri liser,

Fell-aney attifrir tagut.

Aħaya tusa-d elmut,

Tezzewr-ed rebe^a inagan :

Tamezwarut tazmert :

Ukiy d-ifaddn-iw ulwan.

Ti-s-etnayan d askad :

Ur la ferrey asenman.

Ti-s-etlata d eccib,

Ti-s-rebea tukksa bbuglan.

A Rebbi, ma ezizey fell-aK,

Leħmis tameddit eny-i.

Imeezzan ar da dd-asen,

Ar d eççen ennei-w s-wudi.

Tançelt-iw d eljamua :

Imuluk a ð-harben fell-i.

Aru rruħ-iw d elmumen,

Ur t eħħaru d elsaši.

Mère, le jour où je mourrai,
Je serai étendu le long du mur en face de la porte, tout
La nouvelle se répandra dans le village raide.
Et chacun s'empressera d'accourir.
On console les parents,
En disant : Cela nous arrivera à nous aussi !
Mon vieux père arrive à se contenir,
Mais ma chère maman ne fait que pleurer !

Seigneur, sois avec moi
Quand on me lavera sur la planche.
Les miens se sont mis à pleurer :
L'Ange a emporté mon âme.
Amis, restez en paix :
C'est le soir, je m'en vais.

Je mourrai, sans (aucun) doute :
Le laveur me maniera sans beaucoup de précautions :
L'habit que je porte,
Il le jette au loin.
Mes amis, au revoir :
Le jour du Jugement, nous nous retrouverons !

Laveur, traite-moi doucement :
Ami, je suis dans le plus triste des états.
Ma tête est toute pleine de la mort
Et mon corps, tout déchiqueté de la suprême brûlure.
Ma bouche ne peut plus parler,
La pupille de mes yeux reste cachée sous les paupières.

Le jour où l'on m'emportera,
On me fera faire le parcours à la hâte
Et quand on priera au-dessus de moi,
Ce sera debout, sans que personne ne se penche.
Lorsque les gens seront rentrés chez eux,
Quel esseulement ce sera alors !

et les rites funèbres -

A yemma^a, asm-ara mmtey, Adezzley di-tesg^a am-saru;
Leḥbar di-taddart yeffey: Kul-h^a ansⁱ i dd-iserru.
La ttṣebbiren dagg-at-wehḥam, QQarṇ-as : Ad ak̄ nernu !
Amyar em-bab^a iṣebber; Yemma taēzizt la teṭru.

A Rebbⁱ, ili yid-i Mⁱ aa yi-ḍ-essirden yef-elluh.
At-wehḥam ebdan la ṭrun. Lmelk yusa-ḍ yebbi rruh.
Tarwa, qqimaw b-esslama: Tura ttameddit, anruh.

Lmut ademmtey, la ccekk: Ayessal adi-yinfed.
Ula ttaqendurt elsiy, M-beṣeid ar ṭ-idd iḍegger.
QQimt, a lehibab, b-esslama: Yum-elhisab ar nemṣer.

Ay-ayessal, hadr-iyi. Awlidi, nehlek nenṣer.
Aqerṣu, tudf-it elmut; SṢur^a igezm-it elher.
Aqemṣuc yugⁱ adyenteq, Ma d mummū, yedl-it eccfer.

Ass-enni, maa diyⁱ awin, Adyiss-i eejlen tikli.
Imaa zṣallen fell-i, S-ibeddi, Hedd ur yekni.
Mara dd-uyalen s aḥḥam, Alwehc en-tegnit-enni !

Pauvre homme, qui te laissais aller au sommeil avec
Qui somnolais quant tu en avais envie, plaisir,
Tu descendras dans le trou noir
Et il te faudra avouer ce que tu as fait.
L'Ange de l'Interrogatoire sera ton adversaire :
Ce n'est pas quelqu'un que tu puisses tromper.

Malheur à celui que tu trompes, ô monde d'ici-bas !
Il se préoccupe d'une année à venir.
Quand l'Ange de la question sera là,
Il ne pourra lui échapper.
Long sera l'interrogatoire de la tombe :
Pas moyen de l'éviter.

O Dieu, ne l'abandonne pas
Quand (l'Ange de la Mort) sautera (autour de lui) comme
Sa chevelure est toute noire ; un bélier.
Il l'interroge en arabe.
Malheur à toi, pauvre homme,
Qui te laisses séduire par les biens périssables !

Les anges l'interrogent,
D'une langue coupante comme des ciseaux :
Dieu : y en a-t-il un ou deux ?
Le Prophète, qu'en penses-tu ?
L'impie répond n'importe quoi :
Aussitôt, par le feu, il est dévoré.

Ame très chère,
Que je préservais des grands froids,
Tu vas mourir en mauvaise saison,
Entre janvier et les plus tristes jours de février.
Pour toi, la terre sera glaciale ;
Les sources ruisselleront sur toi !

Lorsque la dalle qui me servira de couverture sera mise
Et mon corps si cher exposé à la pourriture, en place,
Mes amis ne viendront même plus jeter un coup d'œil,
Ceux avec qui j'aimais être. C'est la maison du chagrin :
Pleurons du sang : que pouvons-nous ?

et les rites funèbres -

Ay-ul-iw, yezha-k yides, Yusa-kk-id nađam teđđsed.
Attawdeđ sađjid n-eđđlam, Atqirređ s-wayen tđedmed.
Malik-esswal d ađsim-ik : Mađđi d elsebd a t tnekređ.

A hlil wi tyurrd, a ddunnit, La yeđhebbir i-qabel !
Mi đ-yehder Malik-elmut, Ur yezmir ad as yerwel.
Idul lewjab uzekka, Ur yezmir adyessenser.

A Rebbⁱ, ili yid-es, Mara dd-ijellb am-đuli!
Lecear-is tiberkanin; S-tearabt a t inabi.
A nnegr-ik, a bunadem, A win yezha lfani !

Lmuluk art esteqsın S-ellsan i dd-igezmen am-len-
Rebbi, ma yiwen ney sin? gess.
Leađⁱ a s yini : ħemsin ! NNbⁱ, ac^u ara tiniđ deg-s ?
S-lebraq teđđa-t etmess.

A tarwiht-iw, a yelli, Tin ħejbey seg-senniđen,
Atemteđ degg-ir lawan, Gr-ellyali d-wuđliđen !
Akafell-am d asemmađ ; Leenađer a đ-engin yur-em !

Mara tuyal teblađ enyumm, ŞŞura ezizen terkā ;
Leħbab ur fell-i-đ rezzun, Wigad u kud ak i nelħa.
Winna d ađđam el-leħmum : Ĥas anr^u idim yefna !

Il nous faut faire de bonnes œuvres ,
Puisque nous devons aboutir à la tombe :
Tout y sera ténébres : aucune lumière :
Grand embarras de l'homme aux mauvaises actions.
Celui que Dieu aime, il le fait resplendir
Comme le soleil ou la lune en son plein.

Que celui qui veut admirer la magnificence divine
Le fasse en regardant les cultivateurs :
De chacun de leurs terrains, (ils font la récolte et) l'em-
A l'aire à battre. portent
Le tas de blé une fois fait, on le pèse :
Dieu seul est éternel.

On se dispute la possession de la terre :
A qui est-elle ? On n'en sait rien.
Ce que nous lui demandons, c'est notre subsistance.
Son maître, c'est Dieu.
Pour nous, que guette la mort,
C'est aux tombes que nous finissons.

Si long que tu sois, ô jour,
Tu finis par le soir.
Si longue que tu sois, ô nuit,
L'aurore se lèvera.
La vie peut durer,
La tombe est au bout.

La vie, nul ne la peut garder :
Nul n'a ici-bas de demeure permanente :
T o u s m e u r e n t ;
Pour chacun la vie a sa limite.
O Roi, Eternel,
Pardonne-nous avant que nous ne nous trouvions devant
ta face!

Il faudra mourir, gens d'Islam :
Tout ce que Dieu a créé a une fin.

et les rites funèbres -

Iwat ^a annehdem lešlah,	Imi deg ³ -zekk ^a ara ð-neğri:
D eṭṭlam, ulac elmešbañ,	Iwehñel bu-lešmal en-d iri.
Win ihabb, a t icebbeli	Am-yiṭij eny aggur n-etziri.
Wi-byan adiwehñed Rebbi,	Iwehñd-iT deg-fellahen.
Kul aærqub yeṭneqqil	Ar-wennar adesrewten.
Tirect itebe-it elkil:	Yaş Rebb ⁱ ara ð-yeqqimen.
Ṭnaÿen medden yeṭ-etmurt:	Wi ssn, a leibad, wi ṭṭ ilan.
Nekñi ⁱ , i s neṭṭalas, d elqut,	Wamma bab-is, d eSŞelṭan:
I-nekñi tegguni lmut,	Leqraṭ-enney d iṭekwan.
Ulamma Yezzifḍ, ay-ass,	U-leqraṭ-ik d eleica.
Ulamma Yezzifḍ, ay-iḍ,	D lefjer mi ð-yetseella.
Ulamma Yezzif leemeṛ,	U-leqraṭ-is d azekka.
DDunnit, hedd ur ṭ yezzi,	Ur yessei hedd dagi lewkeṛ.
Adweffin meddn irkelli,	Kul-yiwn ihudd-as leemeṛ.
Ay-agellid, a lbaqi,	efu-yay qebl a K enzeṛ.
Lmut d elwaḵb, a hl-islam:	Kra ð-yeḵleq d elfani.

Notre vie fait penser au tour de rôle dans le troupeau :
En un rien de temps, ce sera le mien.
Quand j'entends dire qu'il en est mort un de mon âge,
Je tremble pour mon propre compte.

Gens d'Islam, la mort est inévitable ;
Chaque jour elle approche un peu plus vite.
Tous les hommes de bien sont morts,
Mon cheikh bien-aimé aussi.
En un clin d'oeil, le soir est là :
Tous nous quitterons ce monde périssable.

Dieu te maudisse, ô Mort,
Qui ne tiens aucun compte de mes désirs.
A certains, tu laisses une longue vie,
D'autres, tu les emportes avant la fleur.
Puisque cette traîtresse existe,
Nous finirons, nous aussi.

Voici que Dieu nous envoie la Mort :
Il ne nous accordera pas une heure de sursis.
Un empan et quatre doigts
Mesureront mon oreiller de terre.
Qui prétend que la mort n'existe pas,
Compte les parents qui lui restent !

Dieu te maudisse, ô monde,
Qui te gausse si impudemment de ceux qui te servent !
Le vieillard aux cheveux aussi blancs que toison
S'occupe (encore) de repousser la limite de son bien,
Pensant avoir encore du temps
Alors que le soleil a disparu : c'est la nuit.

La Mort existe, bonnes gens :
Un jour elle passera chez moi.
Je plains celui qu'emportent les passions
Et se dit : Elle m'épargnera.
Le tour arrive pour tout le monde, plus t ô t ou plus
Comme la mouture va au panier. tard

et les rites funèbres -

Hesbey-t d ennuba b̄beqdar: Amm-ass-a a d̄-ezzi fell-i.

Mi sliḡ s-tezzya-w temmut, Uḡady ula d nekkini!

Lmut d elwajb, a hl-islam: Kul-yum la d̄-eejjel tikli.

S-ekra b̄bin yelhan yemmut, CCih̄ eezizen fell-i.

Amm-ass-a a dd-awed̄ tmeddit: Anruhi ak̄ esg-elfani.

A Kem yeh̄dee Rebbi, a lmuta, A tin uriyi ngi llufu!

Albeḡd̄ tez̄yez̄f-as leḡmer, Albeḡd̄, tebbi-t d ayeddu.

Imi ttaḡeddaet tella, S-elfani ad ak̄ nermu.

Ata icegge-eḡ Sidi lmut: Uri-yit̄wejjil essaca.

Tardast d-rebe-a idudan, Asum̄t-inu d elqaca.

Wi s yennan ulac elmut Imuql elwaldin yesca.

A Kem yeh̄dee Rebbi, a ddurnit: Terwiḡ di-l̄eabd-im taḡṡa!

Am̄yar icabn am-yilis Yelha d-uḡerreb n-etlisa:

Net̄ṡa iyill ma-zal elhal: Yeyli yiṡij, d eleica!

Lmut, a medden, tella: Ar yib̄bass a d̄-ec̄ddi fell-i.

A hlil win tebbi lhawa, Yeqqar-as: Ad i thelli!

Ttazwert ay nemyezwar: Nek̄ni am-yizid er-yesni.

Je passais un jour par le cimetière
Et fus saisi d'étonnement :
Je vis des gens creuser une tombe :
Ils l'édifiaient sans y mettre de rebord.
Puisque Dieu existe, pourquoi craindre ?
Notre cœur y habitera sans faire aucune difficulté.

Au souvenir de la Mort,
Tout mon être pâlit.
Cette demeure est bien triste :
Il y fait froid et on a peur.
Si long sois-tu, ô jour de notre vie,
La nuit finira par tomber.

Etranger, prépare-toi à partir :
Voici venue l'heure de se mettre en route.
On te bâtera une chambre,
Une chambre sous la terre.
Cette vie est trompeuse ;
Celui qui l'a quittée ne saurait revenir.

O cœur, plus dur que de l'acier,
Tu refuses d'écouter les enseignements du cheikh.
Pourtant les mausolées te le crient,
Avec tous ceux que la nuit a surpris :
Cette vie est périssable :
Nous partirons et d'autres nous remplaceront.

Certains, âmes simples,
Quand ils ont oublié, se ressaisissent :
Le chemin de l'au-delà est une dure voie,
Sauf pour qui prie et loue Dieu.
Le labour arrivé à son terme,
Pourquoi espérer encore un délai ?

et les rites funèbres -

sedday timeqbert yibbass, Ar ṭweḥhidey Sidi Rebbi :

Ufiy la qqazn azekka, Bnan-t uras gin iri.

Mi nesa Rebbi, ur nuḡad: Izedy-it wul, ma yugi.

Mi ð-emmektiy d-elmut, D eṣṣura-w teṭṭelwiwid.

Aḡham-enmi d yir-eḡham : Yesa lweḥc d-useṃmid.

Ulamma ŷezzifd, ay-ass, U-la-qraṛ a ð-yeyli yid.

KKr, ay-aṛrib, aṛruhed : Abrid ef-tizi n-eṛṛhal.

Ad ak ebmun taŷerfetṭ, Taŷerfetṭ eddaw-wakal.

DDunnit-a ṭtimyeṛrit : Wi-mṃatn ur ð-yetṭtuyal.

Ay-ul yellan d eṣṣini, Ur yeslⁱ i-ccḥ ma yeṭṣeyyid :

Taḡeṛṛabt ard ak tini, S-ekr^a iṣedḍan, yeṭf-it yid :

DDunnit-a d elfani ; Anṛuḥ, aḍeiwden wiyid.

Albeṣd, elŷezl-is eṛḡiq, Mi yeṭṭ^u adyetṭfiker :

Lahert, iṣeḡbas webrid, B-eḥlaf wi-zzulln idekker.

Mi tebḅed etyerza sahidid, Day teḡṣid ma-zal leṣmer ?

Si la fuite servait à quelque chose,
Je partirais avec les oiseaux :
Tout droit devant moi je prendrais ma route
Et parcourerais les sept mers.
Puisque la mort me guette au passage difficile,
Je me soumets au Maître tout-puissant.

Si la fuite servait à quelque chose,
Je partirais avec les hirondelles :
Je me fatiguerais pieds et jambes
Pendant un an ou deux.
Pénible est la mort, mes amis :
Nul ne la peut éloigner des siens.

Si la fuite servait à quelque chose,
Je partirais avec les cavaliers.
Je me fatiguerais pieds et jambes
Pendant trois ans.
Où que j'aïlle, il y a la mort
Qui se pose sur ma poitrine.

Argent, si tu servais à quelque chose,
Quand c'est, pour le riche, l'heure de mourir,
Il hypothéquerait ses terres
Pour pouvoir rester en ce monde !
Mais la mort est la même pour tous :
Tout ce que Dieu a créé, tout, doit mourir.

La mort, traîtresse, m'a trompé,
Par ordre du Maître tout-puissant :
Personne ne peut lui reprendre les siens,
Ni par la force, ni par les bonnes grâces.
Mon cœur, je te l'assure, il faut se soumettre :
Tu n'es pas le seul à qui cela arrive !

Nous délaissions la dévotion pour des biens caducs,
Nourriture et beaucoup d'argent.
C'est seulement la richesse que nous désirons,
Personne n'a souci de son passage dans la tombe.

et les rites funèbres -

Lukand i tfeddu trewla, Nekk tili ddiy d-eṭṭyur ;
KKesy-as i-tikli s-ezzur, A d-ḥelliy sebaa lebḥur.
Mi d elmut tezwar s amdiq, SSeḥuεy i-Bab el-lumur.

Lukand i tfeddu trewla, Ard edduy etfilellas ;
Ar ṭ efkey i-trejjelt, i-wḍar, yef-eamayen d-useḡḡas.
Lmut teṣseb, ya lmunin : Ur ṭ yerri hedd yeff-ayla-s.

Lukand i tfeddu trewla, Tili ddiy d-yemmayen.
Ar ṭ efkey i-trejjelt, i-wḍar F-seḡḡas ed-eamayen.
Lmut, anda ddiy, tella ; Ters-iyi-d ef-yedmaren.

Lukand i tfedduḍ, a rryal, I-wsæi ma dy^a adyemmet,
Adyefk erḥhin i-wakal, Di-ddunnit adiwalef.
Lmut tesdel er-medden merṭa, Kra d-yehleq ad ak yemmet.

Lmut taḥeddaet tukr-i S-lamr em-Bab-elḡedra.
Ur d-yerri hedd win-ines, La s-wuzzal, la s-lekraṃa.
NNiy-ak, ay-ul-iw, eṣber : Maçḥ¹ ala yid-k ay d-edra.

Nsebbi eddin s-elfani, S-elmakla d-wedrim aṭas ;
Siwa cc¹ i neṭmenni, Hedd ur iḥebbr i-wzekka-s.

D'œuvres méritoires, personne ne s'inquiète :
Il faut amasser, la nuit et le jour.
Celui qui prétend être riche
(Croît) se préserver de l'approche de la mort.

Que celui qui le veut demande pardon :
Cette vie est (comme un figuier dont) on secoue les fruits.
(Seul) celui qui a longue vie
Dure l'espace d'un été.
Celui qui se croit en bonne santé
Essaie d'échapper à la mort par tous les moyens.

Dieu te maudisse, ô Mort,
Traîtresse qui approches !
Si tu venais à pieds,
On pourrait te tendre des pièges, te prendre vivante !
Mais, comme, à l'improviste, sur notre cœur (tu te rués),
(Tu peux) à tous lier les bras.

Je n'avais pas pensé à toi, vie de l'au-delà,
Avant d'avoir du poil blanc aux coudes !
La langue s'est abattue sur moi,
Une taie couvre ma vue.
Trompeuse, tu me prends de court !
Ce n'était donc pas là ma demeure (permanente) ?

J'en ai vu qui creusaient une tombe,
A la pioche, ils taillaient les murs ;
Ils bâtissaient des banquettes
Avec un mortier où il y avait surtout de la boue.
Cher moi, habitué à tous les soins,
Tu auras de la terre pour oreiller et c'est là que tu pour-
riras.

Croyants, nous nous ferons mutuellement pitié :
Ici-bas, après tout, nous mourrons.
Nous irons à la demeure de l'autre côté,
Que l'on recouvre sans rebord de toit.
Mon cher moi, que je soignais si bien,
Y demeurera sans (même) un oreiller.

et les rites funèbres -

Di-lħasanat ur yettsal : Igemmr amm-iq amm-ass ;
Wⁱ i s yennan : Nekk d elyani, Iquree si-lmūt m^a a dd-as.

Win yebyan adyesteyfer, DDenya tezwⁱ am-leħrif ;
Dwinmi Ÿezziif leemeṛ, Igg-ekkan azal n-eṣṣif.
Win yerran iman-is yezwer Iquree si-lmūt b-essif.

A Kem yehdee Rebbⁱ, a lmūt, Taheddaet i d-yetħasen!
Lukan ttedduḍ yef-ḍar, Ad am andin, a km eṭṭfen.
Imi ttimyebbit yeff-ul, Turezd i-meddn ifaṣsen.

Ur ukiy yid-m, a laħert, Alamma cabn iyalln-iw !
Lehlak yers-eḍ yef-leedam, CCalwaw yeqli-d f-yezri-w.
Am-leyṛur, teħdeed-iyi ! Ziḡ, maḡḡi d w^a id aħħam ?

Ufiy la qqazn azekka, S-ugelzim nejḡren leħyud ;
La benman tidekkanin S-teħmiṛt yugar walud.
A tarwiħt yennumn elēezz, SSmūt akal, ar din terkud.

A lmunin, anneṭṭemiyid : Di-ddunnit tabe anemmet.
Anṛuħ s aħħam el-laħert : Seqqfen-t, ur as gin erref.
Tarwiħt-iw mi giy leħsan, Atteqqim m-eḅ-l^a asummet.

Je passais par le cimetière, un jour,
Et eus sujet d'étonnement :
Je trouvai là des gens qui bâtissaient une maison ;
Ils la bâtissaient sans y faire de fenêtres.
Puisque nous avons Dieu, nous n'avons rien à craindre :
Nous y demeurerons sans ennemi.

Le tombeau nous appelle ;
Chaque jour, il nous crie :
Allons, tête sans cervelle,
Ta demeure est ici, chez moi.
Quoi que tu aies pu faire,
Celle-ci est ta vraie maison.

Ame, ma chère âme,
Qui pâtures comme vil bétail,
Tu te livres à toutes sortes de travaux et occupations,
Alors que la tombe t'appelle.
Tu quitteras la demeure de ciment
Pour gagner la maison de terre.

Mon cœur, qu'amuse la vie,
Tu te figures que c'est là ta (vraie) demeure !
Ta maison est sous les dalles du cimetière
Où tu seras seul avec tes œuvres.
Au moment du Jugement,
Intercesseur, prends-nous en protection.

Mon cœur, tu es un étranger
Qui n'a personne pour défenseur.
Une maison au cimetière, voilà ce à quoi tu as droit.
Pleurez, mes yeux, des torrents de larmes !
Mettons-nous au service de Dieu :
Ce monde est transitoire.

Hélas ! mes chers Frères,
Ce n'est que maintenant que nous nous en souvenons :
Quand la mort vient, il nous faut la suivre
Et aller où l'on ne voit plus rien,
A la maison qui n'a pas de voisins,
Où il fait nuit même en plein midi.

sedday timeqbert yibbass,	Ar t̄weh̄hid̄y Ahellaq.
Ufiy la bennun aḥḥam,	Bnan-t ur as gin eṭṭaq.
Mi nesa R̄ebb ⁱ , ur nugad :	Izedy-it wul, ma yḥaq.
Azekka la dd-isawal :	Kul-yum la ð-yeggar tiyri :
Tekkerḍ, a bnadm ayeffal :	Tanezduyt-ik ar da yur-i !
Ulamma t̄hedmed̄ lec̄yal,	Wagi d aḥḥam aneṣli.
A tarwiht-iw, a yelli,	A tin ikessn am elmal,
Telhaḍ d-elḥedma d-lec̄yal,	Ma d azekka, la dd-isawal.
A ð-ej̄jed̄ elber̄j̄ n-eṣṣima,	Atruhed̄ s aḥḥam ḥḥakal.
Ay-ul-iw, tezha ddunnit :	Atyilled̄ d w ^a i d aḥḥam-ik.
Aḥḥam-ik s-eddaw tmedlin,	Ḥaca keçç ed-leemal-ik.
Taḡniṭ̄ ggum-elhisab,	Amcafeṣ, di-leenayit-ik !
Ay-ul, d ayrib ay telliḍ,	Ur tesseiḍ hedd d elwali.
Aḥḥam di-tmeqbert etliḍ :	Sah, ay-izri-w, d leḥmali !
Anr̄uh̄ anheddem R̄ebbi,	Wamma ddunnit d elfani.
Annay, a ssyadi lmummin,	Armi ttur ^a i ð-nemmekti !
Lmut, mi dd-us ^a , anneddu,	Anr̄uh̄ s an ⁱ ur ð-enṭilli,
R-weḥḥam ur nesei ljar,	Deṭṭlam ula ḡ-zal qayli.

Mon cœur, qui délaisses le jeûne annuel,
Dis-moi qui te donne une telle assurance ?
Le jeûne est utile pour l'au-delà :
Tous nous quitterons cette maison pour une autre :
La dernière, c'est la tombe
Où il faut dormir dans le trou de ténèbres.

Insouciant, prends garde à toi :
La mort est pour demain :
Tu partiras, abandonnant ta maison
Pour aller habiter sous terre.
Dieu seul peut t'avoir en pitié :
Alors, sers-Le avant qu'il ne soit trop tard.

Logement souterrain,
Je voudrais te bien crépir,
Te faire un beau toit de tuiles
Pour celui qui t'habitera.
A quoi servirait le crépissage ?
(Seules compteront) tes actions, mon ami.

Mon cœur, ne compte pas sur les amis ;
Eloigne même leur souvenir.
Ils sont partis, la main dans la main,
Tous ceux qui t'ont fait quelque bien.
La mort est venue les chercher :
Aller à Dieu, voilà le meilleur.

Certains s'amuse à planter de jeunes arbres
Qui fleurissent, s'épanouissent.
D'autres trouvent leur plaisir dans leurs enfants
Qu'ils voient croître, se mettre à marcher.
Quelques-uns (seulement) s'occupent de leur au-delà :
Il n'y a que Dieu pour qui tout soit éternel.

Je mourrai, sans aucun doute :
On m'enveloppe d'un linceul de calicot ;

et les rites funèbres -

Ay-ul yejjan Rēmdan,	Ml-iyi wik yefkan laman?
Rēmdan yenfes i-laḥert :	Anruḥ anbeddl ak aḥḥam.
Aneggaru d azekka,	Lembat ḡḡ-ehjiḍ n-eṭṭlam.
Alyafel, Hebbr i-yiman-ik :	Amm-ass-a akk-idd-awed elmut.
Atruḥid attejjid aḥḥam-ik,	Atzedyed s-eddaw etmurt.
Ḥaca Rēbb ⁱ i d ahnin-ik :	Ḥas seabd-iT qebl urk ifut.
Ay-aḥḥam s-eddaw etmurt,	Mennay a wik-idd iselyen,
Ig-ak essqef s-elqerḥud,	I-wimm ^a ara kk izedyen.
Dacu ara d ig unesluy?	D lefēal-ik, a bunādem.
Ay-ul, lehbab, ḥelli-ten,	Degg-ul uretn-id eṭfekkir.
Gan afus deg ³ -fus, ruḥen	Wigad ik ihedmen elḥir.
Tusa-d elmut tebbi-ten;	Wi-ddand-Rēbbi, wimm ^a a ḥir.
Albeed, ssedhunt leyruḥ,	Mi la jjujugen fessun;
Albeed, ssedhunt tarwa-s,	Mi la ṭmaluden lehḥun;
Albeed yelha d-laḥert-is :	Siwa Rēbbi i-wm ⁱ ara tdum.
Lmut adenntey, la ccek :	Cuddn-i lekfen d elfini.

Ma tombe sera en terrain sans enclos :
Tout le monde passera par là.
L'appel des êtres chers, je l'entendrai
Mais il nous sera impossible de nous revoir.

Ma maison, je vais partir et te quitter,
Toi que soutiennent sept piliers bien enfoncés.
Ma terre, je vais partir et te quitter,
Et mes chers arbres en pleine pousse.
Je vais partir et vous quitter, mes enfants :
Personne ne s'occupera de vous.
Je vais partir et te laisser, mère :
Si j'ai eu quelque mérite, je t'en fais abandon.

Je vais mourir, sans aucun doute :
On me coud un linceul b l a n c .
Ma tombe sera en terrain vague :
Le bétail passera par là.
Les appels des êtres chers, je les entends
Mais ne peux leur répondre.

Toi, mort méchante,
Je voudrais que tu deviennes un bélier :
On t'emmènerait au marché du vendredi
Et un boucher nègre tirerait de toi des morceaux.
Tu m'as pris mon père si cher,
Tissu de soie dont on fait les turbans de mariées!

Mère, il me faut mourir :
Je me suis tenu sur mes pieds le temps qui m'était don-
Sur ma tête, les sources vont couler, né.
Contre mon gré, contre ma volonté.
Si je me souciais de ce jour,
Je pleurerais, à en perdre la vue.

Je n'ai plus ni cœur ni tendresse :
C'est une meurtrissure sans remède.
Comme le bébé jaloux,
Voilà ce qui m'arrive.

et les rites funèbres -

- Tançelt-iw edg-eccares, Ad fell-¹ iseddi lyaci.
Tiyri bbi ezizen sliy-as : Ula^a ans¹ i t-id enwali.
- Adruh^y a km ejj^y, a lħara, M-sebea tgejda yeršan.
Adruh^y a km ejj^y, a tamurt, TTejra ezizen yefsan.
Adruh^y a km ejj^y, a tarwa, Ulaw¹ i wnigan lehisan.
Adruh^y a km ejj^y, a yemma : Ma bbiy etwab, erriy-am.
- Lmut adenntey, la ccekk : Ĥađn-i lekfen d amellal.
Tançelt-iw edg-eccares : Ad fell-i tseddid, a lmal.
Tiyri bbi ezizen sliy-as : Ur nezmir a ġ-nerr awal.
- Kemmin¹, a lmut tamcunt, Aw¹ i kem yerrand ikerri,
A kem yawi yel-ljeme^a, Ad fell-am yegzer wakli !
Tebbiđ-i baba ezizen, Letirir zetten d akerzi !
- A yemma, lmut ard emntey : Ala^a ayen beđdey f-đar-iw.
A tettazzal etmadna silf-iw, Bessif, maççi di-lyerđ-iw.
Linner ĥhezziy i-wass-en, Adruy ard sedmey izri-w.
- Tasa d-wul jertien i-sin ; Jertien, ur essin eddwa.
Ann-elłufan bu-tismin : Akk-enn¹ i yid-ney teđra.

- La M o r t , le deuil

Sur la tombe, qui nous attend,
Pleurez, mes yeux, des larmes de sang.

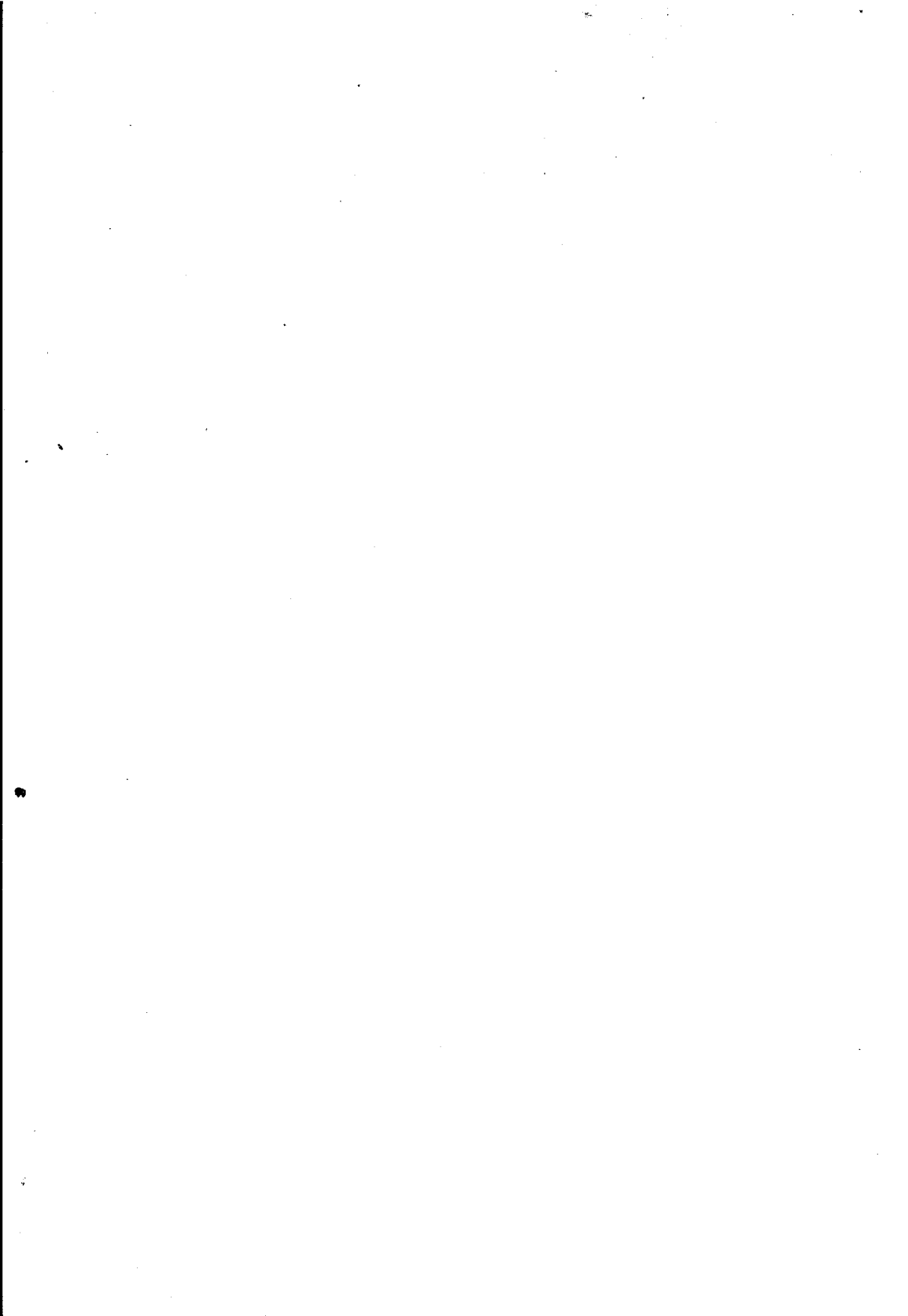
La mort existe, mes amis :
N'importe qui peut s'en souvenir.
Les êtres qui m'étaient chers sont morts ;
Je n'arrive pas à m'en consoler.
Même si mes larmes ne coulent plus,
Mon cœur, au-dedans de moi, est brisé.

Je voudrais que la mort ne soit qu'un voyage :
Je partirais pour deux années :
J'irais, pendant un an ou deux,
Visiter mes amis.
C'est la résignation qui est le remède de l'épreuve :
Les larmes abîment la vue.

O mon cœur, prends patience :
Ne cherche pas l'impossible :
Tu l'as constaté de bien des manières :
Celui qui meurt ne revient plus.
Si tu désires le revoir,
Tu ne pourras le faire qu'en songe.

et les rites funèbres -

Aff-uzekk ^a i γ yeggunin,	Rumt, ay-alln, idim yefna.
Limt, a medden, tella :	Win yebyan adyefiker.
Yemmut wi szizen fell-i,	Teggumma tas ^a attesber.
Ulamna šebrent walln-iw,	Tasa-w yer-dahel etqedder.
Aw ufan elmut am-yinig,	Nekk, anninig samayen ;
Adruh ^y asegg ^o as ney sin,	Aderzuy yef-yehbiben.
D eşşeb ^r ay d eddwa l-lmeħna ;	Imeṭṭawen esderyilen.
Y ^a ay-ul-iw, eşber :	Ur eṭṭalab elmuħal.
Tfehmed, tezriḍ, teyriḍ :	Wi-mmutn ur ḍ-yettuyal.
Ma tmennaṭ-ṭ-idd a t twaliḍ,	Siwa ma turgad leħyal.



TABLE

L A P A R O L E .

- La meilleure et la pire des choses :	1
La langue, (Esopé - Bou-Amrane)	-
- Prestige de la parole	3
La lionne	4
- Dangers de la parole	7
La femme et le lion	8
La médisance	11
Langue de vipère	12
- Le bon usage de la parole	14
- Vérité et mensonge :	
Le berger menteur	17

L ' A M I T I É

- L'homme a besoin de ses semblables	21
- Prix de l'amitié :	
"Ce qui se mange..."	22
Dires du Chikh Mohand	
Ou-lhossine	26
- Le choix des amis	27

Des amis avant tout f i d è l e s	29
L'ami de Bou-Amrane	—
Comment s'entretient ou se détruit l'amitié	34
Le Hérisson et les Lapins	36

RECONNAISSANCE ET INGRATITUDE

L ' i n g r a t i t u d e	41
- Le S e r p e n t	43
- Le B o e u f	45
Le bienfait est parfois reconnu:	
Le rocher brûlé	48
Conseils pratiques	50
En conclusion: le conte de l'homme et du serpent	51

B-C
V